

S O M B R E

D E S T I N



UN ROMAN VERTICAL POUR SCALES
par GG

Sombre destin

Attention, cette chose s'appuie sur des éléments que les joueurs feraient mieux de découvrir en partie. En plus, ça parle de secrets normalement interdits aux joueurs. A vous de voir entre les mains de qui vous remettez ceci.

Chapitre 1

Je suis un assassin, un tueur professionnel ! Enfin presque... puisque je n'ai encore accompli aucun contrat.

Je suis jeune, je suis grand, je suis maigre, je suis d'origine indienne (d'Inde) et draconique. Et je m'ennuie comme un rat mort. Pourquoi ? C'est justement ce que je vais essayer d'expliquer dans le texte suivant.

Parlons d'abord un peu de moi et du pourquoi je m'ennuie : m'ennuyer est mon activité principale, je suis un expert, un maître, un artiste. Et pourtant, je ne m'ennuie jamais. Ne rien faire est pour moi une activité permanente et hypothétique. Je ne fais jamais rien, mais pourtant je fais pleins de choses. Le seul problème étant que justement toutes ces choses que je fais, je les trouve inutiles et non constructives. J'appelle ça : passer le temps en attendant mieux. Après, savoir à quoi correspond ce "mieux" est une nébuleuse d'interrogations.

C'est en voulant changer cet état d'attente de quelque chose que les problèmes sont arrivés.

Mais pourquoi vouloir changer : c'est assez simple en fait, d'abord pour correspondre à ce que j'estime être les espoirs que mes parents ont mis en moi, ensuite, parce que j'estime que cet état d'attente ne peut durer éternellement. Qu'il n'a rien de constructif, rien de créateur, qu'il ne peut être que temporaire en attendant d'avoir des activités d'adultes.

Je dis ça, mais en fait, si j'en avais la possibilité, cet état d'attente me conviendrait probablement assez. Mais il y a mes parents.

A ce point du texte, je me dois de parler un peu de ma famille. D'un point de vu humain, c'est une famille tout ce qu'il y a de plus normale : j'ai un père, une mère, des demis-frères et des demies-sœurs plus âgés que moi. Ils ont tous un travail, une occupation ou une passion...sauf moi !

Je passe rapidement sur mes frères et sœurs. Je les aime en tant que membres de ma famille, mais pas forcément en tant que personnes. Ils sont tous le résultat de rencontres antérieures à mon père, ce qui fait que je ne les connais pas très bien. Je suis beaucoup plus jeune qu'eux et le fait que ma mère se soit mariée à un humain ne leur à jamais vraiment plu. Je ne les vois presque jamais car ils ne veulent pas rencontrer papa. C'est ma famille, mais ils ne font pas partie de mes amis. Je crois que ne pas les voir m'iraient très bien, bien que les fréquentant de temps à autre.

Aussi, le point d'achoppement vient plutôt de mes parents. J'aime mes parents, je les adore, mais je culpabilise à mort car j'ai le sentiment de les décevoir. Que mon état "d'attente" ne correspond pas aux espérances qu'ils peuvent avoir en moi. Pourtant, je sais que j'ai toutes les compétences nécessaires pour leur "convenir", mais je ne les utilise pas.

Je vais donc parler de mes parents pour expliquer un peu qui je suis.

Commençons par mon père.

Bien sûr, c'est un homme ! Mais un peu particulier. Dans sa jeunesse, il a fait beaucoup de choses. Il est Indien de naissance. Mais il appartenait à une basse caste de la société indienne. Toute sa jeunesse, il l'a passée dans une école de Kalary Payat. En tant qu'orphelin, il a vécu carrément dans l'école, ce qui fit de lui un expert de cet art martial indien ancestral. Il suffit de le voir nu, pour comprendre que toute sa jeunesse a formé son corps pour supporter les difficiles contraintes de cet art martial. Il n'est fait que de muscles longs et d'os. Tout en lui respire la souplesse et le calme. Devenu maître dans son art, ce qui implique aussi une excellente connaissance de l'anatomie humaine et de la médecine traditionnelle indienne, l'Ayurveda, mon père choisit de devenir Sâdhu, ou en quelque sorte "moine errant". Il existe plusieurs sortes de Sâdhu, mon père préféra bien sûr une faction guerrière des Nagas Sannyasis, les "Renonçants nus", qui acceptaient les "basses castes". Il devint l'archétype du gourou indien avec ses cheveux longs, son corps couvert de cendre et se baladant nu de long en large sur les routes de l'Inde. En tant que Sâdhu, il s'initia au yoga. De par sa formation initiale au Kalary Payat, il atteignit rapidement le rang de Yogi, de maître en yoga. Mais la vie sur les routes en étant tout nu, à vivre de la mendicité, ne lui convenait plus, la vertu de renoncement qui correspondait à son état de Sâdhu ne remplissait plus son cœur de bonheur.

Alors il devint Sikh. Le Sikhisme est une religion qui amalgame l'Hindouisme et l'Islam. C'est une religion peu ancienne, quelques siècles, qui prône un dieu unique et l'égalité entre les hommes. Une égalité qui détruit le système de classes de l'Inde, mais aussi le clivage entre l'homme et la femme. Il fit parti de cette caste guerrière les "Khalsa", dont le nom veut dire "Lion", qui défendit les Sikhs contre l'oppression indienne au 18^{ème} siècle. On peut reconnaître les "Khalsa" aux cinq piliers de cette foi, les cinq K : Kesh, ne jamais couper la barbe ou les cheveux en signe de virilité, Kangha, obligation de porter un peigne de bois dans les cheveux, Kuccha, obligation de porter des pantalons, Kara, obligation de porter des bracelets d'acier en signe de prudence et Kirpan, le devoir du port d'une épée, aujourd'hui remplacée par un poignard.

Autant dire que dans une société indienne entièrement régie par le système de caste, les Sikh ne furent pas bien vus. L'introduction de cette religion, qui défend l'égalité, qui interdit l'infanticide et la claustration des femmes de caste inférieure, était une sorte de révolution dans la société indienne. Un véritable mouvement de rébellion. Aussi, ils furent persécutés. Mais le sikhisme n'est pas une religion qui n'est faite que de calme et d'amour : si elle pousse les gens à voir le bon côté de la vie, à être heureux et à sortir toujours le bon côté des choses, c'est aussi une religion guerrière. Ce qui lui permit de ne pas être détruite. On trouve maintenant de nombreux Sikh dans l'armée ou la police indienne.

Mais, un jour, un Sikh de la garde personnelle d'Indira Gandhi la tua. Profondément choqué par cet événement, déçu par la religion, mon père abandonna toute idée religieuse, monta une école de Kalary Payat et en complément, pour survivre, devint assassin. Et un bon assassin ! Il ne garda de ses anciennes habitudes que le fait de porter l'épée et le bracelet d'acier, plus un mysticisme assez important. C'est cette activité d'assassin qui lui permit de rencontrer ma mère, et c'est son excellence dans la profession qui lui permit de survivre à cette rencontre.

Donc parlons maintenant de ma mère.

La première chose à dire est qu'elle a les pieds sur terre. A la différence de mon père que l'on peut

considérer comme mystique, ma mère possède l'esprit pratique d'un comptable. Pour elle, un plus un égal deux, et les choses se doivent d'être analysées pour être assimilées. Elle est adorable, mais parfois, ses inquiétudes sont lourdes à porter. Tout va-t-il bien ? Les choses à faire sont-elles faites ? Que sera l'avenir ?

Mais en dehors de ça, elle est super !

Son métier ? Ben... c'est assassin !

Pour elle, même si c'est par choix, c'est aussi une tradition familiale. Son père étant le grand dragon noir Gupta. Et dans sa vocation, elle est bonne. Pas dans le même style que mon père qui préfère le meurtre à la dague. En effet, de par son influence Sikh, mon père a gardé l'habitude, ou le tic comme dit ma mère, de tenter de tuer ses victimes d'un seul coup de couteau. Ceci venant de la tradition des Khalsas qui ont le droit de manger la viande d'un animal uniquement si celui-ci a été tué en un seul coup. Ceci expliquant cela !

Elle, elle préfère suivre ses habitudes familiales et utiliser le poison. Pour l'instant, elle respecte la tradition et elle n'est toujours pas considérée comme rebelle à la famille. Ce qui veut dire qu'elle n'a jamais échoué dans un de ses contrats.

Leur rencontre vient du fait qu'un jour ils avaient le même contrat. Plutôt que se tuer, ils sont tombés amoureux. Leurs différences ne leur posèrent pas de problèmes : mon père grâce à son enseignement Sikh qui interdit la xénophobie et ma mère qui reconnut en lui son maître en assassinat. Les familles créèrent quelques problèmes, pas du côté de mon père qui était orphelin, mais du côté de ma mère : les dragons noirs de la famille voyaient assez mal l'établissement d'une liaison durable entre l'une des leurs et un humain.

Mais le problème fut réglé le jour où un de mes cousins particulièrement stupide défia mon père en combat rituel draconique. Ainsi, il lui reconnaissait le droit d'agir en dragon. Mais jamais il ne put penser qu'un humain pouvait être plus fort qu'un dragon. Il avait tort !

Mon cousin pensait que sa seule force largement supérieure à celle du plus fort des humains suffirait à tuer ce ridicule homme. Il se trompait mortellement. Lors du combat, jamais il ne put toucher mon père, celui-ci passait son temps à sauter, rouler et frapper, évitant tous les coups maladroits de son adversaire. Oh certes, mon père mit longtemps à tuer cet imbécile gros bœuf, mais l'accumulation de petites blessures finit par être mortelle. Depuis, il n'a plus aucun souci. On ne l'invite pas aux réunions familiales, mais on lui fout la paix.

Maintenant, ils travaillent parfois en solo, parfois en duo et ils ne sont pas regardant sur leurs cibles, dragons, êtres magiques, technomanciens et simples humains sont devenues leurs victimes.

Et moi, dans ce couple infernal, j'ai profité de l'enseignement de chacun. Je suis capable de battre mon père en combat singulier, uniquement grâce à ma vitesse et mon agilité draconique et pas par ma technique, et je suis plus capable de m'adapter aux situations imprévues que ma mère grâce à ma perception des choses moins terre à terre qu'elle. Je ne suis pas vraiment un maître en Kalary Payat, pas vraiment un maître Yogi, pas vraiment un expert en poisons ou en préparation d'assassinat, mais je suis juste en dessous.

C'est d'ailleurs ces compétences inutilisées qui me culpabilisent par rapport à mes parents. J'ai profité de leurs enseignements, je les ai assimilés, et je n'en fait rien. Je passe mon temps entre la télé et l'ordinateur à faire des programmes inutiles, je baguenaude chez les bouquinistes, je m'intéresse aux légendes, aux mythologies et je lis des ouvrages scientifiques, mais j'ai l'impression de ne rien

faire de constructif.

Le pire étant que je vis aux crochets de mes parents. J'habite une dépendance de la maison, je me nourris sur leur réfrigérateur et profite des repas familiaux pour me faire des réserves.

Voilà la triste situation qui m'amena dans l'ennui, le véritable ennui. Celui où l'on fait des choses inintéressantes parce que l'on n'a pas le choix.

C'est pourquoi, un jour que je dînais en famille, lors d'une conversation sur les contrats potentiels qui s'offraient, je surpris mes parents. Ils étaient en train de discuter d'une proposition étrange : d'abord, le contrat n'était pas parvenu par The Claw, mais il utilisait les codes d'identifications usités par ce réseau. Ensuite, on demandait que l'assassinat ait lieu d'ici six mois, avec en cas d'échec ou de réussite, un débriefing pour savoir quelles avaient été les difficultés rencontrées. Et la somme était conséquente. Une somme qui correspondait à l'assassinat d'un homme politique. Les parents s'interrogeaient sur l'étrangeté des différents paramètres du meurtre, se demandant s'ils devaient l'accepter ou pas, quand je dis d'une voix peu assurée que je me chargerai de ce crime.

Ce fut une impulsion, mais entendre parler de travail devant moi était toujours une épreuve, et cette fois-ci, j'avais craqué. Je ne le regrette pas ! L'expression de joie, mêlée d'étonnement, de mes parents me remplit d'une béatitude que jamais je n'avais ressentie. Cette fois, je ne pouvais plus reculer, je m'étais mis au pied du mur. Cette expression de joie sur leur visage ne me permettrait pas de revenir en arrière. Les décevoir encore, après leurs avoir fait cette joie, serait insupportable pour moi. Ma mère s'inquiéta bien sûr des modalités pratiques, comment ferai-je, avais-je un plan, voudrais-je de l'aide, etc. Mais, ma fierté me poussa à dire que je voulais travailler seul, que je me débrouillerai. L'assassinat se passait aux Etats-Unis, qu'importe ! Je parlais la langue du pays. Pour l'équipement nécessaire, qu'importe, je verrai sur place ! Je dus finalement prendre mon ton exaspéré pour qu'elle arrête de me poser des questions. Ce ton que je déteste employer avec elle, car il est signe de fuite chez moi. Comme à son habitude, mon père ne dit rien. Il attendait de voir les faits, et n'exprimait pas grand chose. Heureusement, car sinon une approbation visible de sa part, m'aurait plongé dans une angoisse sans fond. Rendant, la nécessité de la réussite absolument impérative. Là, au moins, il me laissait une petite marge de manœuvre.

En me couchant, ce soir là, mon esprit était en ébullition, pris entre l'envie de bien faire et la peur d'échouer. Pris entre la satisfaction d'enfin faire quelque chose et la peur de l'inconnu.

Dès le lendemain, je pris mon avion pour les Etats-Unis sous un faux nom, avec de faux papiers et des bagages légers. D'une part, je ne pouvais plus supporter les interrogations de ma mère et d'autre part, il fallait que je me lance dans l'action le plus vite possible, sans réfléchir, pour que l'idée de reculer ne puisse prendre racine dans mon esprit.

Chapitre 2

Mon voyage fut épouvantable. Je passais en permanence d'un état d'euphorie à un état de terreur devant ce qui m'attendait. Serai-je à la hauteur ? Serai-je capable de faire plaisir à mes parents ? Que trouverai-je à l'arrivée ? Ce fut l'enfer. La peur du ridicule était tellement forte qu'à la rigueur ne rien faire était plus confortable que faire quelque chose.

Mais j'étais parti, je ne pouvais plus reculer.

Dans l'avion, je lus plus attentivement le dossier qui avait été envoyé avec le contrat. C'était un truc assez classique : le nom, l'adresse, la profession de la cible, quelques informations rapides sur la famille, pas de méthode d'exécution précise, mais il fallait que se soit au contact. Pas de fusil de sniper ou d'explosif commandé à distance. La chose la plus étrange était le délai de six mois pour exécuter la tâche, avec un numéro de téléphone étrange, 0000011111, à appeler au bout des six mois pour un compte-rendu des difficultés rencontrées. Comme si le commanditaire s'attendait à ce que le contrat échoue ! Ce qui expliquait d'ailleurs la somme que valait la cible. C'était très certainement une vraie saloperie ce contrat, mais j'étais parti et j'irai jusqu'au bout. . .

Ma cible était, peut-être par hasard, elle aussi d'origine indienne. C'était un homme se nommant Ramesh Bramhan, directeur d'un réseau de télécommunication : Catalyst System, président d'une fondation, la IS Foundation. Une sorte de gros ponte de l'industrie audio-visuelle. Le type de personne qui a l'habitude de signer des contrats de plusieurs millions de dollars. Célibataire, il devait être courtisé par une multitude de jeunes femmes accortes. Ceci d'autant plus qu'il était plutôt bel homme.

Par principe, ma mère m'a toujours conseillé d'essayer d'imaginer quel pouvait être le commanditaire pour l'assassinat d'un homme de cette importance. Ceci pour une raison très simple, dans le milieu draconique, il vaut toujours mieux savoir qui tire les ficelles pour éviter de faire des bêtises. Mais de l'avis de mon père, un contrat est un contrat, et seul l'argent compte. Par fainéantise je décidais de suivre l'idéologie paternelle. Et ce, d'autant plus qu'il n'y avait aucune information sur une présence éventuelle de dragon ou d'être magique. Chose qui, quand elle est sue, est normalement signalée dans le contrat.

Bon, un gros ponte, cela signifiait à coup sûr de gros systèmes de sécurité, peut-être des gardes du corps et une foultitude de gens qui tournaient autour de la cible. Parfois, quand ce type de personne aime la publicité, les approcher est très facile, mais parfois, si elles sont discrètes, c'est très difficile. A la différence de la plupart des monstrueusement riches de Los Angeles, il n'habitait pas à Beverly Hills. Il habitait le dernier étage du building de la Wand TV, qui faisait partie de son groupe audio-

visuel. Certainement le genre de type qui ne sort pas beaucoup, qui ne reçoit jamais et qui passe son temps à travailler. Soit, une cible difficile ! En plus, il devait passer son temps à circuler en jet privé, en hélicoptère et autre moyen de locomotion de riche, et cela dans tous les états de l'Amérique. Une cible mouvante donc.

J'étais à la fois fier et déçu que ma cible soit indienne : fier car il était le symbole de la réussite d'un indien, déçu car je devais le tuer.

Enfin, pour mon premier contrat, je préférais quand même m'attaquer à un simple humain.

A mon arrivée à Los Angeles, un cousin germain m'attendait. Un cousin que je ne connaissais pas, mais c'était normal. Mon grand-père n'est pas comme tous les autres, et lui, les réunions familiales n'étaient pas sa tasse de thé.

Bien que de type indien, il n'avait aucun air de famille avec les autres dragons noirs que je connaissais. Surtout, pour les vêtements : la chemise hawaïenne et le bermuda sont assez rares dans la famille. Mais d'après ma mère, il était fidèle à grand-père. Pas un assassin, mais pas un rebelle. C'était lui qui me fournirait un logement pour la durée du contrat et qui me renseignerait sur les coutumes locales. Et, au besoin, il me donnerait des contacts pour me fournir en armes.

Il me conduisit chez lui dans une superbe décapotable rouge vif, tout en parlant des histoires de famille. En fait, je passais plus de temps à l'écouter qu'à parler : ma connaissance des arcanes familiaux était plutôt réduite, puisque je restais souvent avec mon père lors des réunions familiales. Il ne me posa pas de question sur le contrat. Au contraire, il me précisa bien qu'il ne voulait être au courant de rien. Lui, il avait laissé tomber la dangereuse tradition familiale : il était devenu informaticien et avait profité de la très bonne réputation des cerveaux indiens pour émigrer aux Etats-Unis. S'il m'aidait, c'était uniquement pour rester en bons termes avec la famille. De ce qui ressortit de ce monologue, c'était qu'il était beaucoup plus humain que dragon.

Il m'avertit de me faire tout petit en tant que dragon. Los Angeles était le fief des dragons bleus et ils n'appréciaient pas que d'autres dragons créent des problèmes. De plus, la proximité de la demeure d'Athabaska rendait les choses un peu plus tendues que dans les autres villes. Quasiment personne ne renâclait, seule la nombreuse population d'êtres magiques mettait un peu d'ambiance.

Par contre, il serait capable de me fournir toutes les armes que je désirais, Los Angeles étant quand même une ville où le crime pullulait. D'ailleurs, le fait que j'ai un contrat en ville risquait de poser quelques problèmes avec la pègre locale, alors il fallait que je fasse museau bas. En gros, je fais mon boulot rapidement et proprement, puis il valait mieux que je parte vite fait.

Nous finîmes par arriver chez lui. Il habitait une maison sur le bord de plage. Il ne travaillait pas avec la famille, mais franchement, il n'avait pas besoin des subsides familiaux pour survivre. Une baraque comme ça, avec vue sur la mer, devait coûter une véritable fortune.

Sa maison avait une dépendance qui lui servait de second appartement et dans laquelle il recevait régulièrement des cousins en transit. Je comprenais un peu mieux sa facilité à garder de bons contacts avec la famille sans être un assassin : il était la plaque tournante sur la région. C'est par lui que passait tous les cousins ayant un contrat. Il leurs fournissait un logement, des contacts, l'anonymat et la tranquillité.

Je visitais le petit logement attribué à ses invités et je devais admettre que c'était petit mais très confortable. De plus, c'était lui qui s'occupait du ravitaillement. Je n'aurais pas à mettre le nez dehors, en dehors de ce qui concernait directement mon contrat. Avec le logement était compris un

système de sécurité dernière génération. Je serais complètement indépendant, tout en profitant de tous les avantages. J'avais mon propre téléphone sécurisé, ma propre connexion internet et il m'annonça que bientôt il irait chercher ma propre voiture. C'était un monde parfait ! Avec vue sur la mer. Une fois la visite de la maison faite, il me laissa tout seul pour prendre possession des lieux. Si je voulais quelque chose, il me suffisait de lui passer un coup de fil et il s'en occuperait.

Je me rendis compte que sa position de relais en faisait quelqu'un d'indispensable pour les membres de ma famille. Sans lui, les difficultés que représentaient le logement, la nourriture et toutes les petites choses de la vie, seraient très dangereuses pour notre sécurité. Si, à la base, j'avais méprisé ce dragon noir qui refusait de pratiquer le métier familial, maintenant, je lui étais redevable.

Chapitre 3

L'installation dans de telles conditions ne me prit que quelques heures, et j'avais six mois pour accomplir ma mission. Prévoyant, je passais les quinze jours suivants à repérer les lieux, que se soit autour de mon logement ou autour du lieu de travail. Histoire de repérer les sorties de secours éventuelles, les chemins de fuite les plus rapides ou les points où je pourrai intercepter ma cible. La voiture fournie par mon contact fut très utile. Bien qu'elle ne soit pas une merveille, elle marchait très bien, était discrète et devait normalement subir un contrôle de police sans aucun problème. Je me rendis compte qu'effectivement circuler dans Los Angeles sans voiture était totalement impossible. Et je ne parle même pas de travailler.

Durant ces quinze jours, je profitais aussi de mes ballades pour m'armer. Pour l'instant, comme je n'avais pas besoin d'armes à feu, je souhaitais m'équiper d'armes que je connaissais déjà. Ainsi, par l'annuaire, je repérais un club de Kalary Payat. C'est un des gros l'avantage de Los Angeles, la ville est tellement cosmopolite qu'il est possible de trouver des ethnies de quasiment tous les pays, avec quasiment tous leurs particularismes.

Avec la voiture que me fournit mon comparse, je me rendis dans le quartier indien de Los Angeles. C'était un petit quartier, comparativement aux quartiers latinos ou noirs américains, mais c'était un joli quartier. A la différence de l'Inde, où ce type de quartier ressemble plus à un dépotoir qu'à un centre d'habitation, il était relativement propre, avec de nombreuses odeurs étrangères qui flottaient dans l'air. Parlant la langue du pays et étant moi-même de type indien, je passais totalement inaperçu. J'en profitais pour visiter le quartier. Il me rappelait un peu mon pays d'origine, en plus propre, moins peuplé et moins vivant. Mais cela restait joli et calme.

Je finis par me rendre au centre de Kalary Payat. C'était une petite salle, au rez-de-chaussée d'un petit immeuble. La personne qui me reçut était le maître lui-même. Très petit, pas plus d'un mètre soixante, très brun de peau, il avait le ventre bien rebondi, mais il portait en lui une certaine sérénité derrière sa moustache. Il commença à me saluer en joignant les mains, comme pour un signe de prière, au niveau de la poitrine. Je lui répondis en joignant les mains au niveau du front. Ce salut, même s'il paraît sans grande importance, était pour les Indiens signe et marque de statut ou de respect. Pour lui, joindre les mains au niveau de la poitrine marquait le fait qu'il se considérait comme le "maître" et moi comme l'élève. En lui rendant son salut tel que je l'avais fait, je signalais que j'acceptais ce statut d' "élève" et son statut de "maître", le Gurukkal. Les salutations faites, il me salua en anglais parfait et dit sa satisfaction de voir un nouveau visage du pays. Je lui répondis directement en hindi, ma langue natale. Devant son sourire, je sus que mon entrée en matière était

la bonne. Ensuite, il me demanda en hindi les raisons de ma venue. Je lui expliquai que je souhaitais entrer en possession d'une épée aux trois rubans. Cette arme est une sorte d'épée constituée d'un manche en bois dans lequel on insère trois rubans effilés d'acier souple d'environ un mètre et qui servent de lame. C'est une arme traditionnelle du Kalary Payat, mais normalement, elle n'est réservée qu'aux maîtres, ou au moins aux pratiquants très aguerris. C'est effectivement une arme très meurtrière. Mais pour les gens ne sachant pas s'en servir, elle est aussi excessivement dangereuse à cause de la souplesse des rubans d'acier. Il était assez facile de se décapiter tout seul. Il marqua son étonnement en écarquillant les yeux. Comme il ne me connaissait pas, il me précisa qu'effectivement il pouvait fournir ce type d'épée qui ne se trouvait qu'exceptionnellement dans le commerce, mais que normalement, il connaissait les gens à qui il les donnait. Je lui demandai l'autorisation d'un cours, ainsi, il pourrait juger de mon niveau et que s'il lui convenait, il pourrait me fournir mon arme en toute quiétude. Il réfléchit quelques instants, puis finalement me guida vers le Kalary, la zone d'entraînement. Cette décision rapide devait être le résultat de ma présentation impeccable qui était la preuve que je n'étais pas un de ces jeunes indiens américanisés qui s'intéressaient plus aux films d'arts martiaux qu'aux traditions séculaires.

C'était un Kalary assez traditionnel, peu d'éclairage, un sol en terre battue et des armes accrochées aux murs ou gisantes dans un coin. Ne faisant ni une ni deux nous nous mîmes en Kacha, la tenue traditionnelle. Une sorte de bande d'étoffe nouée autour des reins avec une bande qui passe entre les jambes et qui se noue dans le dos. Nous commençâmes par les exercices traditionnels de Meypayat, une sorte de gymnastique s'inspirant des postures animales. Voyant que je suivais sans aucun problème les différents exercices, il monta dans les niveaux de difficulté jusqu'à atteindre le douzième qui correspond au plus difficile. A son grand étonnement, je le suivais toujours sans trop de peine dans toutes les attitudes et postures. Je pus voir à son regard plein d'interrogations qu'il était tout de même assez impressionné par ma connaissance de l'art.

Finalement, après deux heures d'entraînement, il se munit d'un bâton court et me tendit son petit frère. Nous nous mîmes à combattre, les bâtons s'entrechoquaient à grande vitesse, le staccato des frappes des bâtons l'un sur l'autre ressemblait au bruit que pouvait faire une mitraillette ayant une bonne cadence de tir. Il était techniquement supérieur à moi, mais j'étais bien plus agile et plus rapide que lui. C'est pourquoi, au bout d'un gros quart d'heure de bonds et d'esquives, je sentis qu'il prenait brutalement une décision. Il me fit signe que pour l'instant cela lui suffisait, puis me tendit sans rien dire une épée à trois lames. Celle-ci était vieille, l'acier légèrement piqueté, mais elle était de bonne qualité. Il me demanda de faire une démonstration de mes talents d'escrimeur. Les cinq minutes suivantes je les passais à tourner, à sauter et à faire tourner l'épée autour de moi. Cela me rappelait mes entraînements avec mon père. Je me dépouillais comme jamais je ne le fis de ma vie. Je voulais qu'il soit impressionné par mon aisance avec cette arme et ainsi rendre hommage à l'enseignement de mon père.

Au bout des cinq minutes, j'étais suant par tous les pores, mais content, je savais que ma démonstration avait été bonne. Il avait le sourire aux lèvres. La partie était gagnée !

Il m'accompagna ensuite dans une salle de bain, où nous nous baignâmes dans un immense jacuzzi, une légère entorse à l'ambiance traditionnelle du Kalary. Il profita du bain pour m'interroger sur mes origines et sur le maître qui m'avait éduqué. Je lui répondis de façon évasive, mais lui donnai quand même le nom de mon père, sans préciser le lien filial qui nous unissait. A l'air de compréhender

sion qui illumina son visage, je sus qu'il le connaissait de réputation. Puis, il voulut savoir ce qui m'amenait dans ce beau pays, si j'avais de quoi me loger, sinon il pouvait me fournir un logement. Je le rassurai sur le fait que j'avais un endroit pour vivre, mais bien sûr, je ne lui dis pas les raisons de ma venue. En cela, j'étais en totale opposition avec les préceptes de paix du Kalary Payat. Finalement, nous sortîmes du bain et nous rhabillâmes. Puis, il me demanda d'attendre quelques instants et me proposa de partager un thé. J'acceptai bien volontiers, ne serait-ce que par politesse. Pendant que j'attendais dans la cuisine que l'eau du thé chauffe, il sortit et revint quelques instant plus tard. Il portait une superbe boîte en bois précieux et me la tendit en disant que c'était un cadeau. Je fus très surpris, et le fus encore plus quand en ouvrant le coffret je vis la superbe épée à trois rubans qui était dedans. La poignée était en bois dur, très simple, mais d'un bois de belle qualité, renforcé par des cercles d'acier. Les rubans constituant la "lame" étaient en un acier superbe, tout rutilant. Je déplaçais les lames et jugeais de leur qualité, c'était une merveille. Je voulus refuser le cadeau que j'estimais trop élevé pour une personne qu'il ne connaissait que depuis quelques heures, mais il devança mes dénégations en disant que cela lui faisait plaisir. Et qu'un pratiquant tel que moi était rare et précieux, surtout aux Etats-Unis. De plus, il marquait par ce don, son respect envers mon maître et considérait qu'un refus de ma part serait une insulte envers lui. J'étais gêné, mais je ne fis pas la fine bouche !

C'est en lui promettant moult fois que je reviendrai m'entraîner dans son Kalary que je pus enfin le quitter, après avoir bu le thé, manger les petits gâteaux et lu de long en large son livre de médecine traditionnelle. Quand nous nous quittâmes, il me salua en serrant ses mains au niveau de son visage, il me reconnaissait ainsi comme son égal, ce qui était pour moi un grand honneur. Je lui répondis de même.

C'était une bonne journée, elle avait renforcé ma conviction et ma certitude que ma mission était en bonne voie. Revenu à mon appartement, je sortis l'épée du coffret et l'installais autour de mes hanches, comme une sorte de ceinture, avec la poignée dans le dos. C'était une manière traditionnelle de porter cet étrange instrument de mort, mais aussi une méthode discrète pour porter son arme sur soi. En tirant sur la poignée, je pouvais dégainer et frapper mon arme en un seul mouvement. Les rubans coulissaient parfaitement sur mes hanches quand je tirais sur la poignée. Ensuite, je testai l'arme. Je fis claquer les rubans comme des mèches de fouet, je tournoyais un peu avec et fis quelques éraflures sur les murs. Je fus extrêmement satisfait de l'épée, c'était une arme simple, mais d'une grande qualité. Ce cadeau, que je ne méritais pas, je soupçonnais qu'il ne soit le fait de mon père. Quelque part, je pensais que le maître qui m'avait fait ce cadeau avait reconnu le lien qui m'unissait à mon père et que le cadeau s'adressait plus à lui qu'à moi. Je savais qu'il était un pratiquant reconnu, mais jamais je ne m'étais douté que mon père était un maître internationalement reconnu.

Je me sentais sûr de moi, maintenant, je pouvais attaquer ma mission en toute confiance. Les préliminaires avaient été parfaits, et malgré toutes les incertitudes que générait mon étrange affaire, je ne doutais plus.

Chapitre 4

Maintenant que j'étais armé, que je connaissais mon environnement, il ne me restait plus qu'à me concentrer sur ma cible.

Aussi, je passais le mois suivant à surveiller Ramesh. D'abord, je n'entrepris qu'une surveillance lâche et lointaine. Il était hors de question que je me fasse repérer avant d'être prêt. C'est pourquoi, je restais à bonne distance de ma cible, ne le suivant que de très loin, quitte à perdre régulièrement la piste. Mais le but, était d'apprendre, en gros, quels étaient ses moyens de défense et ses habitudes les plus évidentes.

Cette surveillance à distance me permis de me rendre compte de la difficulté générale de ma mission. Effectivement, comme je le supposais déjà, la cible sortait peu de son immeuble. Et quand elle sortait, elle avait en permanence une garde rapprochée de trois cerbères. Ils utilisaient la technique classique du triangle quand ils devaient marcher dans la rue, un garde en pointe, et la cible au milieu du triangle. Quand la cible tournait, le garde qui faisait la pointe du triangle changeait et ainsi, les trois hommes ne permutaient jamais de positions, c'était la cible qui tournait au milieu d'eux. Du classique, mais efficace.

Grâce à ma surveillance très lointaine, je pus m'apercevoir aussi que, systématiquement, une voiture précédait d'assez loin la limousine blindée de la cible et qu'une autre voiture suivait d'encore plus loin, histoire de repérer un éventuel suiveur. Heureusement que j'avais pris mes précautions, autrement cette voiture suiveuse m'eut repéré sans aucun doute. Cette méthode de protection, avec un double paravent, un devant, un derrière, m'avait été enseignée par mes parents, mais normalement cela ne s'adressait qu'à des personnes particulièrement fortunées ou paranoïaques. Souvent les deux d'ailleurs. La cible était une personne avec de puissants moyens, mais cela je le savais déjà, mais elle était aussi très préoccupée par sa sécurité. Et ça, c'était gênant.

Cette attitude sécuritaire me fit immédiatement oublier la possibilité de m'introduire dans les appartements de la cible. Si elle prenait autant de précautions quand elle sortait, son appartement devait être protégé comme Fort Knox. Mes seules chances d'action seraient quand il était à l'extérieur.

Heureusement, je n'appris pas lors de cette première prise de contact que des mauvaises nouvelles. Etrangement, cet individu d'apparence paranoïaque avait des habitudes. C'était bizarre de la part d'une telle cible, et j'en vins à la conclusion que la sécurité n'était pas gérée par elle, mais qu'un troisième intervenant décidait pour elle, ne lui laissant que peu de liberté dans l'organisation de sa vie. En dehors de ses relativement nombreux voyages dans son jet privé ou avec son hélicoptère privé pour des destinations inconnues, Ramesh avait deux habitudes : une fois par semaine,

le samedi, il se rendait dans un petit restaurant indien pour manger des plats typiques de son pays d'origine, mais aussi, il allait au moins une fois par semaine dans un temple hindou pour prier le dieu Ganesh, mais sans jour fixe. J'imaginais très bien les problèmes qu'avaient dû soulever ces habitudes ethniques avec les personnes s'occupant de sa sécurité, mais il avait du lutter becs et ongles pour conserver une part d'indépendance. Et c'était tant mieux : cela me donnait deux opportunités au moins pour tenter de l'abattre.

Passé ce premier mois de surveillance à distance, je devais ensuite faire une surveillance plus précise et rapprochée. Pour cela, je dus faire une fois encore appel à mon comparse : j'avais besoin d'une trousse complète de maquillage. Ma mère utilisait de nombreux sorts à base de masque du maquillage, et elle m'avait enseigné une bonne partie de ce qu'elle savait. Personnellement, je n'étais pas un adepte inconditionnel du maquillage, et j'étais incapable de l'utiliser comme masque pour mes sorts, mais je me débrouillais pas mal. Il m'était facile de paraître plus vieux, plus gros, de changer de couleur de peau, d'adopter des attitudes et des accents de pays étranger. Mon plus gros problème était le fait de ma taille : j'étais très grand. Et la taille, même si on peut la changer un peu, elle reste quand même prépondérante. Quasiment impossible pour moi de me déguiser en fille, ou alors en basketteuse, mais ce n'était pas vraiment discret.

Donc, le mois suivant, je visitais les rares lieux de fréquentation de Ramesh en étant déguisé. Je dus régulièrement changer d'apparence, mais je ne me fis pas repérer par sa garde rapprochée. Je ne le suivais plus, comme je savais les endroits où il allait, je m'arrangeais pour être sur les différents lieux avant lui à chaque fois. Ainsi, je repérais ses habitudes au plus près, et je pouvais repérer les échappatoires après un assassinat éventuel. Mon but était certes de réussir à atteindre ma cible, mais aussi et avant tout de survivre à la rencontre. On peut contester cette méthode extrêmement lente et prudente, mais elle me permit de constater que quel que soit l'endroit où Ramesh se rendait, un des hommes qui se tenaient dans la voiture de tête passait avant lui pour voir si quelque chose clochait. Je pus aussi m'apercevoir qu'il y avait deux personnes dans la voiture de tête ainsi que dans la voiture suiveuse. A la longue, je finis par remarquer qu'en fait une dizaine de gardes travaillaient en rotation. Je tentais de suivre les différents gardes pour savoir où eux-même habitaient, mais je me rendis rapidement compte qu'ils vivaient tous dans la tour de la Wand TV. Ce qui était une chose totalement inattendue pour moi. Je n'osais imaginer la dépense que pouvait représenter le fait d'avoir en permanence à sa disposition une dizaine d'hommes pour sa garde personnelle. Je repérais aussi le patron des gardes du corps : une sorte de gorille humain. Un grand blond aux yeux bleus, à la musculature impressionnante. Etonnamment, c'était le seul homme parmi les gardes qui semblait avoir plus de la trentaine. Je le repérais facilement, c'était le seul de tous les gardes qui était systématiquement présent lors des sorties de Ramesh. Bien qu'humain, il faisait preuve d'une conscience et d'un savoir-faire extraordinaire. Plusieurs fois, je le surpris reprendre ses hommes par des directives brèves. Ils communiquaient en permanence par radio. Je le voyais parler à sa manche et immédiatement un de ses hommes changeait de position où interceptait un inconnu suspect.

Toute la garde énorme de cet homme était en permanence en communication radio et tous les hommes étaient armés avec des pistolets automatiques. C'était vraiment une galère que de s'attaquer à cet homme là.

Le temple hindou aurait été le lieu idéal. C'était calme, avec peu de lumière et de nombreuses personnes entraient et sortaient en toute quiétude de l'endroit. De plus, dans le temple, les gardes du

corps restaient à l'écart pendant que Ramesh priait. Ce n'était pas idéal, mais j'aurais facilement pu lui tirer une balle dans la nuque à deux trois mètres de distance. Après il aurait fallu que dans la panique générale je m'enfuie, ce qui ne me paraissait pas impossible du tout. Le seul problème était que si jamais j'avais l'audace de pratiquer un meurtre dans un lieu sacré indien, mon père me pèlerait le dos. Il n'était plus réellement hindouiste, mais il conservait un puissant respect de cette religion. Il n'aurait jamais admis que je commette un tel sacrilège.

Finalement, l'option que je retins par défaut fut le restaurant indien. Pour l'instant je ne comptais pas l'attaquer par l'intérieur : il mangeait en compagnie de ses gardes, et ceux-ci étaient vraiment sur le qui vive. Il avait un goûteur, ce qui soit dit en passant était vraiment une impolitesse envers le cuisinier, et les autres gardes posaient les mains sur leurs armes à chaque fois qu'un client se levait ou passait à côté de lui. Non, le plus simple était de l'attaquer à l'extérieur du restaurant. D'abord, le conducteur de la limousine devait rester avec voiture, car même si le quartier était assez tranquille, il y avait toujours le risque qu'un voyou quelconque n'essaye de la voler. Ensuite, l'éclairage public restait à améliorer, les enfants passaient leur temps libre à casser les ampoules. Et le manque de lumière, pour un dragon noir discret est véritablement un avantage. De plus, j'aurais plusieurs options pour choisir l'endroit de mon intervention, le restaurant étant placé en bout de ruelle, avec aucun endroit proche pour garer une voiture, le petit groupe serait obligé de mettre la voiture dans un parking à une centaine de mètre du restaurant et faire le reste du chemin à pieds. Puis, enfin, le fait que je sois moi-même d'origine indienne me permettrait de passer inaperçu.

Il ne me restait plus que la méthode. J'écartais immédiatement l'attaque en force peu discrète et suicidaire devant autant de gardes armés. Le tir à distance avec une arme à feu aurait été pas mal, si j'avais été un meilleur tireur et si le contrat ne spécifiait pas un meurtre au contact. En coupant la poire en deux, j'aurais pu utiliser un pistolet, si les gardes n'avaient pas été capables de répliquer. Je pensais même au simple lancer de grenade, mais c'était vraiment très voyant et je ne voulais pas que des innocents en pâtissent. J'écartais aussi la bombe sous la voiture, en dehors du simple risque que constituait la pose de la bombe avec un passager dedans, le problème d'une victime innocente se posait aussi, ainsi que les stipulations du commanditaire.

Donc, après avoir consciencieusement étudié le problème, j'en vins aux méthodes maternelles : le poison. Il me suffisait d'entrer en contact avec Ramesh sans me faire intercepter trop vite par les gardes. Le poison n'agirait pas immédiatement, ce qui me permettrait de me mettre à l'abri avant que Ramesh ne subisse ses effets et que sa garde ne s'aperçoive que quelque chose clochait.

J'avais en ma possession une bague que j'avais fabriquée avec l'aide de mon père et d'un oncle. Une très jolie petite bague en acier avec le symbole de Kali, la déesse à huit bras. La bague était spéciale en deux points, le premier était que sous le chaton portant la gravure de la déesse, il y avait une petite aiguille acérée. Il suffisait de faire basculer le chaton et ensuite de piquer sa cible. Le second point était plus spécifique aux dragons : je pouvais mettre un sort d'empoisonnement sur cette bague. Normalement, un dragon de mon âge ne possédait pas assez de mana pour faire ce genre d'enchantement, mais ma chère mère m'avait appris ce qu'on appelle des sorts fractionnés : soit une Griffes Primitives et un Lien Primitif. Une fois combinés, ces deux sortilèges permettaient de stocker la mana nécessaire pour enchanter l'objet et cela en plusieurs fois. Ma douce mère m'avait enseigné ces sortilèges qu'elle avait elle-même appris d'un serpent à plumes. C'était un beau cadeau qu'elle m'avait fait, je savais que rares étaient les dragons noirs qui connaissaient ces sorts. Je l'ai

déjà dis, elle avait le sens pratique ma mère, et cette connaissance lui donnait un avantage indéniable sur les autres membres de la famille avec qui elle pouvait entrer en compétition. Le masque utilisé était lui aussi peu classique : malgré les apparences, je n'utilisais pas la bijouterie comme on pourrait le penser pour une bague, mais plutôt l'armurerie. Il était bien sûr étrange que l'on considère une bague comme une arme, mais d'après ma mère, parfois c'était l'intention qui comptait plus que l'objet en lui-même et ma bague avait été conçue dans le but exclusif d'être une arme. La Mana paraissait parfois sensible à ces subtiles différences, et j'avais créé la bague en ayant à l'esprit une arme efficace et pas un objet de décoration. Je mettais vraiment casser la tête sur la sculpture de la déesse et sans l'aide de mon père je n'y serais jamais arriver. Mais maintenant, je possédais une arme enchantée inédite, réutilisable et qui me permettait de déclencher un sort d'empoisonnement pour un faible coût de mana.

Restait à piquer Ramesh avec cette bague.

Après une courte cogitation, je résolus le problème.

Chapitre 5

Mon déguisement était tout ce qu'il y a de plus banal : une fausse moustache, une perruque pour avoir les cheveux plus longs, un petit rembourrage pour paraître plus gros, une bonne pizza ingurgitée peu de temps avant d'agir et une bouteille de whisky pour l'accompagner. On pourrait penser que j'allais tenter un dangereux assassinat complètement soul, mais en fait, de par ma nature de dragon noir, j'étais complètement insensible à l'action néfaste de l'alcool dans mon sang.

Le samedi soir venu, je m'installais dans la ruelle, en choisissant avec précaution une zone sombre sous un lampadaire éteint. Je me collais autant que possible au poteau du lampadaire, j'utilisais mon don de me fondre dans les ombres ambiantes et ne bougeai plus. Les gens qui passaient ne paraissaient pas remarquer ce grand individu, un peu bedonnant qui tel l'alcoolique moyen se tenait à un poteau pour rester debout. Mon pouvoir de dragon noir marchait à merveille, je devais me fondre avec le pied du lampadaire. Je dus rester ainsi, sans bouger une dizaine de minutes, puis, je vis passer la première voiture des gardes du corps. Heureusement, je n'eus pas à attendre beaucoup plus longtemps, car le pouvoir de se dissimuler dans les ombres étant relativement fatigant. Peu après, un homme passa dans la ruelle, je pus voir ses yeux attentifs passer sur moi sans me voir, puis l'homme continua jusqu'au restaurant dans lequel il entra et en ressortit quelques secondes plus tard. Ensuite, il repassa devant moi, sans faire mine de me repérer. Ça y était, le plan semblait fonctionner. Peu de temps après, je vis un groupe de quatre hommes s'approcher de ma position : trois hommes en triangle, entourant le quatrième qui était Ramesh. Voilà, mon premier assassinat était sur les bons rails, bientôt ce serait fini et je pourrais rentrer chez moi en tant que dragon noir accompli.

Le groupe s'avancait vers moi, toujours sans me voir. Le grand blond qui était le chef des gardes semblait absent, tant mieux. Même le hasard semblait être de mon côté.

Arrivés à cinq mètres de moi, j'annulais mon pouvoir de me fondre dans les ombres, je sortis prestement de l'ombre en levant bien visiblement la bouteille de whisky que je tenais à la main, tout en titubant et en ayant ostensiblement des hauts le cœur. Jusqu'à présent tout s'était déroulé à merveille, mais ce fut à partir de là que les choses ne se passèrent pas comme je l'espérais. Je perçus bien la lueur d'étonnement dans les yeux du garde de tête quand je sortis de l'ombre, puis il tendit la main droite en avant pour m'intercepter. Mais après ses réactions furent inhabituelles. Normalement, tout être humain qui voit une personne manifestement soule qui se dirige vers lui en commençant à vomir ne reste pas devant le jet de vomi qui risque de l'atteindre. Et pourtant, celui-ci resta quasiment figé en tendant le bras sur lequel je vomissais abondamment ma pizza et ma bouteille de whisky. Il n'eut qu'un léger mouvement de recul du bras, mais il ne fit pas le petit saut instinctif auquel

je m'attendais pour éviter le flux de putrescence qui dégoulinait sur son bras. Qu'importe, j'étais lancé, je continuerais vaille que vaille.

Je poursuivis mon déambulement d'alcoolique, en oscillant de droite à gauche et en comptant sur mon agilité surhumaine et mon entraînement de Kalary Payat pour passer sans coup férir à côté du garde et éviter son interception. Simultanément, j'ouvris du pouce le chaton de ma bague, découvrant ainsi la petite aiguille possédant le sortilège d'empoisonnement. Le chaton tourné vers l'intérieur de ma main était relevé et l'aiguille pointait, prête à piquer sa cible. Il ne me restait plus que deux pas à faire avant que Ramesh soit à ma portée, ensuite je m'agripperais à lui comme un homme soul qui s'accroche à la première chose venue pour éviter de tomber.

Mais, à ma plus grande surprise, la main du garde se referma fermement sur mon épaule et commença à me tirer en arrière. Et merde ! C'était impossible ! Je savais que grâce à mon entraînement de Kalary Payat et à mon agilité surhumaine, il était anormal qu'un simple humain puisse me saisir de cette façon. En plus, un des gardes posté sur le côté de Ramesh s'interposa entre lui et moi. C'était foutu, mais je devais continuer mon rôle de soulard oscillant pour préserver mon déguisement. Aussi, je lâchai ma bouteille qui se cassa au sol et en tendant le bras vers l'arrière j'agrippais le biceps de mon intercepteur, comme si je me retenais à lui pour éviter de tomber. Tout cela, en marmonnant des phrases de protestation. Je pressais fortement le biceps de l'homme en compressant violemment un des points vitaux des Marmas qui m'avait été enseigné. Normalement, la science des Marmas enseignée dans le Kalary Payat permettait de connaître 108 points vitaux dans le corps humain, avec les réactions de chacun sous la pression ou sous les coups. Le faisceau de nerfs que j'avais attrapé devait déclencher une intense douleur dans le bras et ainsi faire ouvrir la main par réflexe, mais ce ne fut pas le cas. Il y eut bien un léger raidissement du bras qui me tenait, mais la main ne s'ouvrit pas. Bien au contraire, l'homme me projeta violemment sur le trottoir d'un geste rapide et puissant du bras. Une puissance et une rapidité qui me semblait à la limite de l'humanité. J'eus quand même la satisfaction d'entendre un borborygme de douleur sortir de sa bouche, mais en dehors de ceci, la situation était totalement anormale. J'étais d'accord pour dire que ma saisie n'avait peut-être pas été parfaite, bien que... mais logiquement le corps de mon adversaire aurait dû se raidir et sa main s'ouvrir sous l'action de la pression sur son Marma.

Devant tant de contradictions, je décidai de rester au sol à faire le mort. Je ne bougeais plus et me préparais à recevoir un coup de pied dans les côtes ou quelque chose de similaire. Mais au lieu de ça, j'entendis enfin la voix de Ramesh :

- Laissez-le ! Vous voyez bien que ce pauvre homme est complètement saoul. Continuons, j'ai faim !

- Bien ! monsieur, répondit le garde d'une voix totalement neutre.

Je ne fis pas mine de bouger, j'étais déjà suffisamment heureux de ne pas m'être pris un coup supplémentaire. J'entendais les pas du groupe qui s'éloignait et je tournai délicatement la tête de côté pour les avoir dans mon champ de vision. Ils avaient repris leur formation initiale en triangle, l'homme de tête ne semblait absolument pas perturbé par le vomi se trouvant sur son bras. J'attendis qu'ils entrent dans le restaurant pour me relever. Je ne le fis pas avec mon aisance naturelle, mais toujours en jouant le rôle d'un homme soul au dernier degré. Ensuite, je me dirigeai vers la sortie de la ruelle en titubant. Bien m'en prit de continuer ce rôle, car dès que j'arrivai au coin de la rue, deux hommes s'emparèrent de moi, me plaquèrent contre un mur et commencèrent à me fouiller à la recherche d'une arme quelconque. Je protestais violemment, d'une voix empâtée, mais je me

laissais faire. J'avais laissé mon épée dans ma voiture et la seule arme que je possédais était ma bague. La fouille fut rapide, mais effectuée par de véritables professionnels. Malgré tout, ma bague passa inaperçue et mon déguisement supporta les palpations rapides.

- Il est clean, dit l'un des hommes d'une voix sans timbre.

- On dirait, répondit l'autre d'une voix tout aussi atone.

J'avais l'impression d'avoir affaires à des machines. Aucun signe d'énervement ou d'excitation dans leurs voix. Leurs gestes étaient précis, sans précipitation ni violence excessive, presque mécaniques... Je les reconnus comme les passagers de la voiture suiveuse et de celle de tête. Heureusement, ils ne poussèrent pas le vice jusqu'à regarder mes papiers d'identités et relever ainsi mon adresse pour une vérification ultérieure. C'était une erreur de leur part, mais une bénédiction pour moi et mon cousin. Je ne leur en fis pas la remarque quand ils me remirent délicatement sur pieds et m'aidèrent à faire mes premiers pas. Ensuite, l'un des hommes déposa dans ma main une carte de visite à l'effigie de la Wand TV pendant que son acolyte s'exprimait ainsi :

- Nous nous excusons, monsieur, pour la fouille que nous vous avons fait subir et nous vous souhaitons de rentrer chez vous en toute quiétude. Sachez que si vous estimez avoir été sujet à une violence excessive de notre part, vous pouvez déposer une plainte au bureau des réclamations de la Wand TV, dont nous venons de vous remettre la carte. Auquel cas, vous recevrez un dédommagement substantiel pour les désagréments que nous aurions pu causer à votre intégrité physique ou mentale. Bonne journée ! monsieur, avec toutes nos excuses.

Je devais maintenir mon déguisement crédible, aussi dus-je vigoureusement réprimer mon étonnement devant cette phrase complètement abscons. Je ne fis que geindre quelques mots comme quoi il n'y avait aucun problème et je continuai à m'éloigner de ces étranges bonhommes. En fait, j'avais une trouille de tous les diables ! Mais qu'est-ce que c'était que ces hommes ? J'avais toujours considéré les humains comme des créatures à part, mais là, c'était le pompon...

Je titubais aussi vite que possible loin de ces olibrius. Une fois hors de leur vue, je me précipitai dans ma voiture qui était garée tout proche. J'étais tout tremblotant ! Entre la tension générée par ma première tentative d'assassinat et les réactions incompréhensibles des différents gardes du corps, je dus rentrer à mon appartement à petite vitesse pour éviter d'avoir un accident. Ha ! Il était beau, le dragon noir assassin. Non seulement, il échouait dans son assassinat, mais en plus il s'enfuyait la queue entre les jambes avec la terreur au fond de son cœur.

Chapitre 6

Ce ne fut que dans un bain brûlant que je pus reprendre mes esprits. En repassant dans ma tête les diverses étapes de ma tentative d'assassinat, j'étais devenu certain que je n'avais pas rencontré des humains, du moins pour ce qui concernait les gardes du corps. Il fallait absolument que je me renseigne.

Le problème, c'était que je ne connaissais pas la ville. J'étais obligé de passer par mon contact, malgré ses réticences. Même si je ne pensais pas avoir rencontré des dragons à cause de leur attitude, je pouvais avoir affaire à des êtres magiques. Dans ce cas là, il fallait absolument que je sache à quel type de créatures je risquais de m'affronter. Même si la plupart de ces bestioles sont psychiquement instables et physiquement inférieures à des dragons, elles pouvaient quand même constituer une gêne pour moi

Dès lendemain matin suivant, je contactais mon cousin pour lui demander de faire des recherches pour moi.

- Dis voir, j'ai besoin de toi pour mon contrat, commençai-je bille en tête.

Il me regarda d'un air très déçu.

- Je te l'ai dis, cousin, je refuse de savoir quoi que se soit sur les contrats de mes invités

- Pas le choix, dis-je d'un air dépité en écartant les bras. J'ai affaires à autre chose que des humains. Tu comprends que si je tombe sur des dragons, tout peut dégénérer.

- ça ne me concerne pas, j'ai posé mes conditions. Je ne veux même pas savoir qui tu dois éliminer.

- Ramesh Bramhan. Le patron de la Wand TV.

- Merci, merci...continua-t-il furieusement. Maintenant, je sais qui s'est et merde...Putain, je suis d'une famille de gros enfoirés. Je me plaindrai, plus jamais tu n'auras de contrat. Tu sais, j'ai de super potes dans la famille. C'est un contrat que je vais lancer sur ta tête et sur toute ta famille en guise d'avertissement. Tu n'es qu'un gros enfoiré de dragon noir. Tu regretteras tes manières.

Il tournait en rond dans l'appartement en agitant ses bras dans tous les sens.

- Je ne pense pas que tu souhaites énerver ma famille.

- Ah ouais ? Ben, tu ne me connais pas. Je suis un fou, moi. Je ne suis peut être pas comme vous autres, mais je sais me défendre. Tu ne sais pas à qui tu t'adresses, je suis un fou ! hurla-t-il.

- Et ma mère, c'est ..., dis-je. Et je pense que tu connais aussi mon père de réputation.

A ces quelques mots, il s'arrêta de tourner. Il me regarda avec de gros yeux.

- Tu...tu es leur fils ?

Je répondis par un grand sourire.

- Putain, tu es vraiment un enfoiré ! Ce n'est pas juste !

Et il partit s'asseoir dans le fauteuil le plus proche. Il ne reparla qu'après quelques instants de réflexion.

- D'accord ! Pour toi, je vais contrevenir à la tradition. Je vais faire quelques recherches pour savoir si tu as rencontré des dragons. Mais je te préviens : plus jamais ça ! Par contre, j'ai quelques doutes que Bramhan soit un dragon, ou qu'il fréquente des dragons. Avec un mec de cette importance, je le saurais. Mais je vais me renseigner. Sur ce, salut !

Et il partit prestement en claquant la porte d'entrée bien fort, histoire de marquer son désagrément avec insistance.

Je n'étais pas fier de moi, je trouvais même que j'étais assez lamentable. J'en étais au point de menacer un cousin pour faire le travail à ma place. Dans sa colère, il n'avait pas tort le cousin : nous, les dragons noirs, ne reculions devant rien pour obtenir ce que nous voulions.

Je passais les deux jours suivants dans mon appartement. Je n'avais rien à faire, alors je m'entraînais et je lisais. Puis, enfin, mon cousin revint me voir.

- Je te préviens, c'est la dernière fois. Malgré ta famille, et même si Gupta me le demande, je ne ferai plus jamais ça.

- D'accord !, dis-je stoïque. Réservant mon opinion réelle à mes seules pensées.

- Chou blanc. Je suis certain que Ramesh Bramhan n'est pas un dragon. D'aucune race. Et ses gardes du corps ne sont pas plus des dragons.

- Et comme créatures magiques ?

- ça, tu vas faire l'enquête toi-même, répondit-il avec un sourire. Je ne suis pas ton Watson !

Je sentais que je l'avais poussé à bout, alors je n'insistais pas.

- D'accord, comment fais-je ?

- J'ai contacté un dragon, un féérique. C'est le propriétaire d'une boîte en ville. C'est le lieu de réunion de tous les êtres magiques. Si lui est incapable de te dire s'il y a des êtres magiques concernés, personne n'est capable de le faire.

- Bien ! Je suis content du travail que tu as fourni, dis-je magnanime. Et aussi, un peu, pour l'énervé, ce dragon noir qui refusait les assassinats.

- Connard ! dit-il. Mais je te préviens, ce dragon, bien que se soit un féérique, c'est un père. Et ta famille, lui, il ne l'a craint pas.

- Il a tort, dis-je avec certitude.

- Pas tant que ça, stupide. Il est pote avec toutes les créatures magiques de la ville. Et s'il ne veut pas avoir de souci, il lui suffit de demander à un coup de main et toute une armée de créatures aussi étranges les unes que les autres lui rendrait ce service. En plus, il a une flopée d'enfants.

- Comme tous les féériques.

- Ouais, comme tous les féériques. La différence, c'est qu'eux, ils vivent d'une manière communautaire, et qu'ils se soutiennent.

- Pas de problèmes, des féériques, je peux m'en charger.

- Stupide, tu es stupide... Tu n'y connais rien. Tu sors tout juste de ton pays sous-développé et tu crois tout savoir du monde.

- Je ne crains ni les féériques, ni les êtres magiques, je suis un dragon noir, affirmai-je.

- Tu es une bouse noire en sursis, si tu penses comme ça.
 - Ne m'insulte pas, dis-je, la moutarde commençant à me monter au nez.
 - Ouais, ben, mon nom, tu ne le diras à personne. A personne, d'accord ? Même pas au féérique.
 - Pourquoi ? demandai-je. As-tu peur d'eux ?
 - Bien sûr que j'ai peur. Et si tu n'as pas peur, c'est que tu reste un noir bien trop imbu de lui-même. Tu ne te rends pas compte que, entre la Silicon Valley à proximité et l'industrie du cinéma, la région grouille littéralement de Gremlins, de Bleus et de pleins d'autres saloperies.

Ma surprise fut totale.

- De Gremlins ? Ces petites créatures verdâtres.
 - Oui, des Gremlins. Pourquoi, crois-tu qu'il y a eu deux films sur ces saletés et que la plupart des tournages actuels se font en Nouvelle-Zélande et au Canada. Los Angeles est leur parc de jeu favori. Et si jamais ils apprennent qu'un dragon noir est informaticien dans le coin, l'enfer va se déclarer pour lui. Ils passeront leur temps à lui créer des problèmes. Et je n'ai pas envie de déménager, finit-il.
 - Tu n'as qu'à les exterminer, dis-je tranquillement.
 - C'est ça, oui ! s'exclama-t-il. Bien sûr, je vais tuer une vingtaine de ces bestioles et ensuite, on me foutra la paix.

Ma surprise était complète : bien sûr, qu'après on le laisserait tranquille. C'était comme ça que les dragons noirs réglaient ce genre de soucis : par la politique de la terreur.

- Décidément, tu es complètement à coté de la plaque. Laisse tomber, tant que tu n'es pas confronté à l'enfer de ces petites bestioles, tu ne pourras pas comprendre. Tout ce que je te demande, c'est que tu ne parles à personne de moi.

Non, manifestement, je ne comprenais pas ce dragon noir qui vivait dans la peur de petites créatures vertes. Quand j'en parlerai à ma famille, il aura des problèmes de réputation. Plus personne ne souhaitera travailler avec un être aussi lâche.

- Bon, reprit-il, tu vas à la boîte, tu dis poliment un poème aux gars de l'entrée :

"En moi, ne brûle aucune goutte d'amour douxereux,
 Ni la moindre compassion pour mon prochain ;
 En vérité je dois posséder l'humanité
 Qu'un couteau à la lame acérée sur une gorge peut mesurer".

Ensuite, on te présentera le père.

- C'est stupide ! commentai-je.
 - Ce sont des féériques, répondit-il. Et puis, cela permet de ne prononcer aucun nom. Ce poème est un code qui indique à la personne que tu dois rencontrer quel est le contact qui t'envoie et de quelle race tu es.
 - Il suffit de donner ton nom, constatai-je placidement.
 - Ils ne le connaissent pas, ni ma race d'ailleurs. Et c'est très bien comme ça. Et puis de toutes façons, qu'est-ce que tu en as à foutre de la manière dont on travaille ? Toi, tu tues, nous, on renseigne, nous n'avons pas les mêmes méthodes ni les mêmes secrets. Alors, si tu veux un résultat, tu te tais et tu fais comme je dis.
 - Bien !

- Autre chose, continua-t-il. La boîte est réservée aux êtres magiques. Les seuls dragons autorisés à entrer, sont les féeriques ou ceux qui appartiennent à un gestalt et qui viennent avec l'un de leurs membres. Les dragons solitaires sont refusés s'ils ne sont pas attendus. Alors, là-bas, tu restes calme et tu fais le canard. Autrement, tu resteras sur le carreau. D'accord ?

Bien que je ne comprenne pas vraiment les craintes de mon cousin, je lui répondis : "D'accord".

- Et les emmerdes que tu créeras me retomberont dessus, alors tu es sûr que tu as bien compris ce que je veux dire ?

- Bien sûr ! Pas la peine d'insister, je sais me tenir en présence de dragons.

Il tourna la tête de côté pour me cacher son désarroi.

- Bon, ben on verra bien.

Le soir même, je me présentais devant la porte de la susdite boîte : "L'autre côté du miroir". C'était une boîte de nuit installée dans un vieil entrepôt. On ne peut pas dire qu'ils faisaient dans le clinquant, le quartier était vieux et tout moisi. Seul un mauvais néon rose signalait l'endroit. Hormis les deux hommes en costume cravate qui se tenaient devant une porte minable. L'un était un brun de petite taille, tout droit sorti d'un bureau administratif quelconque et l'autre était une sorte de géant grand format, tout chauve, sûrement sorti il y avait peu d'un quartier de haute sécurité de la plus dure des prisons.

Mine de rien, je m'approchais tranquillement de la porte, comme si j'étais un habitué et que l'entrée ne devait me poser aucun problème. Mais le petit s'interposa délicatement.

- Désolé, Monsieur, mais l'entrée du club n'est réservée qu'aux membres, dit-il très poliment mais fermement.

- Mais je suis membre, répliquai-je. Je comptais voir un peu quel type de sécurité était capable de produire des dragons féeriques.

- Non, monsieur, je ne pense pas que vous soyez membre du club. Alors veuillez quitter les lieux, ou mon compagnon ici présent sera obligé de vous malmener. Et il adore ça, rajouta-t-il avec un sourire.

- C'est sûr, j'adore ça ! Casser la tête de tous ces métèques et rastaquouères qui se prennent pour le centre du monde, ça m'éclate, appuya grosse brute.

- Mais je vous assure que j'appartiens au club, dis-je. Je suis bien d'une nature un peu spéciale, mais je suis nouveau en ville et l'on m'a conseillé ce club pour faire de nouvelles connaissances.

- Monsieur, vous n'êtes pas autorisé à entrer, sauf si un membre de votre confrérie est déjà dedans. Auquel cas, nous vous demandons aimablement de bien vouloir nous indiquer quelle serait la personne à aller chercher pour confirmer vos dires.

- Je peux lui casser la tête maintenant, s'il te plait, supplia la grosse brute. Il a une tête de trou du cul.

- Soit poli, Rex. Il est toujours possible que le monsieur et moi ayons de la famille en commun. Peut être son grand-père est-il frère avec le mien. N'est-ce pas monsieur ?

- Oui. Mais je vous préviens que si votre animal me touche, je le tue.

A ces mots, la brute sortit de sa poche une matraque télescopique noire et la fit claquer d'un coup sec.

- Viens-y, connard !

- On se calme, on se calme. Cher cousin, je ne pense pas qu'une bagarre soit utile. Si vous vous

présentez ici, je pense que c'est en connaissant les règles qui régissent cet établissement. Alors restons calmes. Toi aussi, Rex !

Bon, le test était positif. D'une part, le petit garde savait ce qu'il faisait, et le chien de garde n'avait pas peur. Probablement parce qu'il ne savait pas exactement qui j'étais. Mais je détestais quand même ce manque de respect d'une créature magique envers une personne qui était manifestement un dragon.

- Oui, j'ai rendez-vous avec votre père, si je ne me trompe.

Un grand sourire apparut sur le faciès du petit homme.

- Il fallait le dire tout de suite. J'imagine que vous avez un poème pour confirmer vos dires.

- Bien sûr. Et je lui récitai le poème débile que mon cousin m'avait forcé à apprendre par cœur.

Une fois l'identification confirmée, le nabot me dit que je pouvais entrer. Non sans une intervention supplémentaire de la brute.

- J'te préviens connard, j'ai ton odeur. Si jamais tu fais chier, j'te retrouve et j'te bouffe.

- Tais-toi, Rex. Les choses sont conformes. Monsieur est autorisé à entrer.

Puis se retournant vers moi.

- Par contre, monsieur, les armes sont interdites dans le club. Aussi, si vous êtes équipé, veuillez les remettre à l'accueil. De même, vous ne devrez créer aucun trouble à l'intérieur de l'établissement. Autrement, vous serez abattu sans avertissement.

Même si je me demandais comment un féérique et quelques créatures magiques pouvaient bien me faire du mal, je décidais de me conformer aux règles.

Je finis donc par entrer dans le fameux club. Dès l'entrée une hôtesse m'accueillit. Elle était d'une beauté stupéfiante, mais elle me demanda quand même de lui remettre mes armes. J'obtempérais presque totalement, après tout, ma bague était un simple bijou, et bien que la magie puisse la transformer en arme, il n'était décemment pas possible de déshabiller entièrement les visiteurs.

Je ne suis pas un grand spécialiste des boîtes de nuit, c'est le moins que l'on puisse dire, mais celle-ci était quand même étrange : c'était une grande salle unique, avec une sorte de grande mezzanine qui courrait tout autour. Sous la mezzanine, il y avait des sortes de petites alcôves individuelles, dans lesquelles on devait au maximum tenir à huit. Hors d'une alcôve, il ne devait pas être évident de savoir exactement ce qu'il s'y disait ou faisait, la lumière était faiblarde et les paravents élevés. Sur la mezzanine, c'était des tables et des chaises. On pouvait y boire et manger, comme dans n'importe quel restaurant. Au centre de la grande salle, il y avait une piste de danse, présentement bien remplie. Et au fond, une estrade surélevée sur laquelle s'agitaient des musiciens. En soit, ce club ne présentait rien de particulier, sauf peut-être les sortes assemblages métalliques qui pendaient du plafond et sur lesquels des personnes se tenaient ou faisaient des acrobaties. Devant mon étonnement de voir de telles installations, l'hôtesse m'expliqua que ce système était conçu pour les races acrophiles. Il existait aussi un sous-sol caverneux et une grande piscine encore en-dessous. Tout était conçu pour donner aux différentes races un lieu qui leur soit agréable. Malheureusement, enchaîna-t-elle, il était impossible pour l'instant d'installer une forêt ou une jungle, la surface était trop petite.

Elle dit cela avec un soupir que me faisait supposer qu'elle-même était d'une race vivant dans les forêts.

Mais après les quelques instants qu'elle me laissa pour m'imprégner de l'ambiance, elle me guida vers une petite porte qui donnait sur un escalier qui menait encore au-dessus de la mezzanine.

Dessus, il y avait un simple : "Personnel uniquement, veuillez vous tenir à l'écart".

Elle m'ouvrit la porte sans frapper pour prévenir de notre arrivée et me fit signe d'entrer.

C'était un grand bureau, avec une vitre sans teint qui donnait sur la salle en dessous. Devant cette vitre se tenait un homme d'une cinquantaine d'année, bedonnant et habillé de couleurs bariolées qui renforçaient l'illusion d'embonpoint.

- Entrez, entrez donc... mon jeune ami, dit l'inconnu en se retournant vers moi et en me tendant la main en guise de salut.

- Bonsoir, oncle, lui répondis-je en lui serrant la main.

- Assieds-toi petit, continua-t-il en me désignant un somptueux fauteuil en cuir devant le non moins somptueux bureau en bois précieux. Et lui-même se mit de l'autre côté du bureau, dans un fauteuil qui respirait le confort.

- Alors... que viens-tu faire dans notre belle ville de Los Angeles ?

- Si vous me le permettez, mon oncle, je tairai mes activités réelles pour l'instant. Mais pour vous remercier de votre accueil chaleureux, j'ai amené ici un timbre, qui je pense devrait vous faire plaisir.

Sans tarder, je sortis une pochette en cuir de ma veste et l'ouvris. Dedans il y avait un timbre sous une enveloppe en plastique. Bien sûr, je n'y connaissais strictement rien en philatélie, mais en me le passant, mon cousin m'avait assuré que c'était un beau cadeau à faire à ce monsieur.

Il se pencha sur l'enveloppe, puis il se pencha tellement près que je crus qu'il allait tomber dessus. Enfin, il sortit d'un tiroir de son bureau une pince brucelles et une loupe. Il saisit délicatement le timbre avec la pince pour le sortir de l'enveloppe et l'observa intensément à l'aide la loupe.

- C'est une très belle pièce, finit-il par dire. Tu me gâtes. J' imagine que ce que tu vas demander est une chose sérieuse.

- En fait, mon oncle, je ne sais. C'est justement pour savoir que je suis venu vous rendre visite. En dehors du fait que c'est toujours un plaisir de rencontrer des membres de la famille que je ne connais pas.

- Mouais... je reconnais bien là la politesse des noirs. Je te parlerais bien de la famille, mais étant donnée ta profession, je pense que tu ne souhaites pas parler de tes parents ou d'autres membres de ta famille. Histoire que je sache quelques secrets sur des assassinats futurs. Si tu veux, je peux te parler de ma famille, au moins l'un d'entre nous entretiendra la conversation.

- C'est avec plaisir, lui répondis-je hypocritement.

Cela prit pas loin d'une demi-heure. J'eus droit à toutes les anecdotes familiales, les ragots sur les bleus du coin et les dernières nouvelles de Wiesärek. Il parla beaucoup, mais en expert, il ne révéla rien d'intéressant.

Finalement, il me demanda ce qu'il pouvait faire pour moi.

- Je cherche un renseignement, mon oncle.

- Ah ! Alors appelle-moi Doe, toutes les personnes qui donnent des renseignements s'appellent des Doe dans notre milieu, m'interrompit-il.

- Pardon, mon oncle. Je ne comprends pas très bien.

Il eut un grand sourire satisfait et m'expliqua.

- C'est simple, ici, un commanditaire, en gros celui qui t'a demandé de remplir une mission : c'est un Johnson. Toi, qui est l'exécutant, sans jeu de mot, tu es un Smith. Ton cousin, qui t'a permis de

me rencontrer, c'est quelqu'un qui met en contact les gens, on appelle ça un Johns. Et quelqu'un qui fournit des renseignements, c'est un Doe, finit-il enfin.

Je ne comprenais rien à ce qu'il me racontait, mais j'étais l'invité, aussi je hochais la tête en faisant une moue compréhensive.

- Alors tu comprends, les Johnson veulent faire quelque chose, pour ça, ils contactent un Johns qui leurs présentent un Smith. Si le Smith pour remplir son contrat a besoin de renseignements, il demande à son Johns de lui présenter un Doe. Et voilà, la boucle est bouclée.

- Ah, c'est bien, dis-je placidement. Je comprenais très bien qu'il voulait en venir à quelque chose, mais j'avais un peu de mal à suivre.

- Et tu vois, fit-il avec un grand sourire lui fendait la bouche, certains comme moi ou ton cousin, nous sommes capables de fournir des renseignements et des contacts. C'est pourquoi on nous appelle des Johns Doe.

Et il éclata de rire. ça y était, il avait enfin réussi à placer sa blague vaseuse. Je détestais les fêriques ! J'attendis les secondes nécessaires pour qu'il sèche les larmes qui avaient commencé à couler sur son visage pour reprendre plus sérieusement.

- J'ai un contrat sur Los Angeles, et je ne sais pas s'il y a des êtres magiques impliqués. J'aimerais le savoir, parce que dans ce cas, j'agisrais en conséquence.

- Et tu viens me voir, car si jamais il y a des êtres magiques, tu feras tout ton possible pour ne pas leur faire de mal. Bien sûr ! finit-il avec une moue de réprobation.

- Je ne dirais pas cela, mon oncle...

- Doe ! intervint-il.

- Euh, oui ! Monsieur Doe. Donc comme je le disais, ma cible est normalement un humain. Mais je crains que ses gardes du corps n'appartiennent à une autre race.

- Bon au moins, on peut dire que tu n'y vas pas avec le Doe de la cuillère.

Et il gloussa. Je commençais vraiment à être irrité.

- Mais, j'ai bon Doe, continua-t-il. Dis-moi qui est ta cible, je te dirai si ses gardes sont des êtres magiques. Par contre, je ne te dirai pas les races. Il faut savoir maintenir du suspens.

- Comprenez que ma mission est dangereuse, et qu'il serait regrettable que ma cible soit mise au courant de ma présence, insinuai-je.

Il me regarda d'un air furibond. L'avantage, c'était qu'il n'avait plus envie de plaisanter. Mais il se reprit assez vite.

- Monsieur Smith ! Je mets sur le compte de votre jeunesse l'impertinence dont vous faites preuve. Sachez que, même pour les fêriques, le devoir d'entraide draconique est de mise. Et je ne me mettrais en aucun cas un dragon noir sur le Doe, j'ai une corpulence bien trop petite pour ça. J'ai pour ainsi dire un Doe fin. Si vous voyez ce que je veux dire. Vous pouvez avoir toute confiance, aucune information ne sortira de ce bureau. Je m'en voudrais trop de renvoyer nos ancêtres respectifs Doe-à-Doe pour une simple affaire d'assassinat.

- Je n'en attendais pas moins de vous, mon on. . .Monsieur Doe. Mais je ne sais pas vraiment comment fonctionne votre réseau et quelles sont les relations que vous entretenez avec ces créatures. Etes-vous certain de pouvoir me dire si les gardes sont des êtres magiques.

- Absolument ! sourit-il. Les êtres magiques suffisamment stables et suffisamment puissants pour faire de bons gardes du corps sont rares. Je me targue de connaître tous ceux qui se trouvent en

ville. Allez-y, posez-moi la question maintenant que je suis Doe au mur.

- Ce sont les gardes de Ramesh Bramhan , le patron de Catalyst System et de la Wand TV.

Il haussa tout de même un sourcil devant le nom que je venais de prononcer.

- Je ne sais pas ce que vous voulez à ce monsieur, mais faites attention : nous sommes dans un domaine plus particulièrement fréquenté par les Bleus. Je ne suis pas certain qu'ils soient extrêmement ravis qu'une personne telle que ce Ramesh Bra disparaisse.

- Merci, Monsieur Doe, répondis-je, mais je suis déjà au courant de l'implication de la famille bleue dans la région. Pouvez-vous me dire si ses gardes du corps sont des êtres féériques ?

- Non ! Avec certitude, je puis vous affirmer que les gardes du corps ne sont pas des êtres magiques. Avec une personne de cette stature, je le saurais forcément si elle utilisait mes compagnons. Vous pouvez pratiquer votre meurtre en toute quiétude. Il n'y aura aucune vengeance de la part des créatures magiques. Tout ce qu'il vous faudra, c'est un Doe solide.

Il marqua une pose.

- Par contre, concernant une vengeance éventuelle des dragons bleus, je vous conseillerais de vous renseigner au préavis.

Je l'avais déjà fait, mais ce n'était pas la peine de le lui dire. Il est toujours bon de faire croire que l'on ne craint rien. Surtout pas la famille. La réputation de tueur sans peur ni crainte des dragons noirs faisait partie de notre efficacité et de notre aura.

- Je vous remercie de vous occuper de ma santé, mon oncle, mais si des dragons autres que votre famille sont concernés, je pense qu'il vaut mieux que vous ne soyez pas au courant, finis-je.

Je savais très bien que la famille féérique s'intéressait plus à leurs saletés de bestioles qu'aux familles. Il n'insisterait pas.

En fait, j'eus tort.

- Bien, bien ! En fait cela m'intéresse quand même un peu. Si les Bleus se mettent à remuer la ville pour trouver celui qui leur pose des problèmes, je serais concerné et je risque d'avoir des soucis avec eux.

- Ce ne sont que des Bleus ! affirmai-je tranquillement, tout en coupant court à toute discussion à ce sujet.

- Bien sûr, jeune homme, ce ne sont que des bleus. Mais même des bleus peuvent être dérangeants quand ils sont dans une ville dont ils contrôlent de nombreux rouages. Je n'aimerais pas être obligé de faire le Doe rond en attendant que les ennuis passent.

Je ne répondis pas. Je me contentais de le regarder avec tout le mépris qu'il m'était possible d'exprimer. Voyant ma réaction et que je n'insisterais pas sur le sujet, il se fit une raison.

- Bien, jeune homme ! J'espère que vous savez ce que vous faites.

Une fois encore je ne répondis pas. Il mettait en doute ma compétence d'assassin, cela ne méritait aucune réponse autre que le mépris. Au bout de quelques instants, il se décida quand même à reprendre la conversation.

- Hé bien ! Jeune homme, j'espère que j'ai pu vous être utile. Je suis toujours content de pouvoir aider un neveu. J'espère seulement que vous ne nous mettez pas la ville sur le Doe.

Satané Féérique ! Je n'avais pu lui faire oublier ses blagues ridicules que quelques secondes.

Brusquement, il changea d'attitude et semblait pressé de me voir quitter son bureau. Il se leva et se dirigea vers sa porte qu'il ouvrit.

- Voilà, M. Smith. Je pense avoir répondu à toutes vos attentes. Maintenant, si vous voulez bien. . . j'ai moi-même, de nombreuses responsabilités que je dois assumer, fit-il en me désignant la porte.

Il était très impoli. Mais c'était un Père et il était chez lui. Ce n'était pas une raison pour que je me laisse mettre à la porte de chez lui comme ça. Un Noir ne se fait pas congédier comme le premier Doré venu. Aussi, je ne bougeai pas de mon fauteuil et lui posai une question : rien que pour l'embêter.

- Excusez-moi d'abuser de votre temps si précieux, mon oncle. Mais je dois vous poser une dernière question.

Il prit un air dépité et sembla s'accrocher au montant de la porte.

- Ah !

- Oui. . . en votre qualité de Johns Doe, auriez-vous la possibilité de me présenter quelqu'un qui puisse être en possession des plans de l'immeuble de la Wand TV ?

Il sentait le piège que je lui tendais. Si jamais il me renseignait, il s'impliquait directement dans l'affaire, et si effectivement les bleus étaient concernés (ce que j'estimais improbable), il aurait des problèmes. D'un autre côté, si les bleus n'étaient pas impliqués (comme cela semblait être le cas), il se devait, par solidarité entre dragons et pour éviter d'éventuels ennuis avec les Noirs, de me fournir un renseignement aussi anodin qui ne concernait que des affaires humaines.

Malgré tout, son visage s'éclaira d'un sourire. Il avait une solution intermédiaire qui le mettrait à l'abri de représailles éventuelles tout en répondant à mon attente. Ensuite, il prit un air outré, comme si j'insultais sa compétence.

- Bien sûr que je peux vous présenter quelqu'un. Après tout, je suis un des plus imminent Johns Doe draconique de cette ville. Il n'y a qu'une condition : c'est que vous travailliez avec un Gremlin, finit-il avec un grand sourire.

Il m'avait piégé le vieux grigou. Quelle horreur ! Travailler avec une de ces immondes et débiles créatures. Il vit mon désappointement et prit un air sérieux.

- Pour vous mettre en contact, connaissant votre répugnance à fréquenter ces charmantes créatures, il me faut votre parole d'honneur que vous ne lui ferez aucun mal. Et ce quel que soit son comportement ! fit-il en levant un index en l'air pour appuyer le sens de ses paroles.

J'étais effectivement piégé. Le vieux salaud pensait que jamais je n'accepterais de travailler avec un Gremlin. Mais rien que pour l'embêter et par fierté, je promis que je ne ferais aucun mal à cette chose.

Cela lui fit encore agrandir son sourire. Sourire qui me permit enfin de comprendre pourquoi ma mère comparait souvent les Féériques à des requins. Jusqu'à présent, je n'avais jamais fait le rapprochement entre ce superbe tueur froid des océans et cet animal de la taille d'un petit chien. Mais en voyant l'émail blanc de ses dents, je saisisais enfin ce qu'elle voulait dire par-là. Non seulement, il avait rempli son devoir de dragon à dragon en répondant à mon attente, mais il avait aussi réussi à placer un fusible entre les Bleus et lui en cas de soucis. De plus, il m'avait mis dans la position extrêmement désagréable de fréquenter une des créatures ayant une des plus mauvaises réputations de toutes les créatures magiques, et ce, à ma demande. C'est à cet instant précis que je pris conscience du manque de connaissance que j'avais du monde. Malgré toutes mes certitudes de jeune tueur, dans ce milieu sous-terrain inconnu, c'était moi la victime.

Il parla à une de ses multiples enfants. Celle-ci se tenait à côté de la porte, et je la soupçonnais

fortement d'avoir écouté l'ensemble de notre conversation.

- Stéphanie, va donc présenter notre prestigieux invité à Gentry. Je l'ai vu tout à l'heure, il devrait être dans son box habituel. Si vous voulez bien suivre ma fille, elle va vous présenter le Gremlin dont nous venons de parler.

Je vis sur le visage de Stéphanie qu'elle se retenait pour ne pas éclater de rire. Mais dans quoi mettais-je donc fourré ?

Qu'importe, j'étais un dragon noir. Pourquoi devrais-je donc m'inquiéter du comportement d'un féérique et pourquoi avoir peur d'un Gremlin ? Aussi, je me levai de mon fauteuil, serrai la main tendue de Doe et suivis sa fille dans les méandres du club.

Elle s'arrêta devant une des alcôves les plus grandes, situées au fin fond du club, elle pouvait recevoir huit personnes. Mais en cet instant, elle n'en contenait que cinq : trois hommes, deux femmes. Et ils étaient en train de rigoler bruyamment comme des malades.

Stéphanie s'adressa au plus âgé.

- Monsieur Gentry ! Mon père souhaiterait que vous rencontriez ce dragon qui a passé un peu trop de temps au soleil. Il est littéralement carbonisé.

En face de cette fine introduction, Gentry et ses camarades s'arrêtèrent de rire. Il se tourna vers moi, m'observa, puis hocha la tête en signe d'acquiescement. Puis il fit signe à ses amis de bien vouloir quitter la place pour me laisser l'accès. Pendant que je m'asseyais dans un des fauteuils autour de la table, il me tendit la main pour me saluer, je ne la pris pas. Je n'avais aucun respect à présenter à cette chose. Cette impolitesse ne sembla pas le perturber du tout, il ne fit que sourire devant mon attitude.

- Monsieur Gentry, en fait, pour les affaires je préférerais que vous me mettiez en relation avec le dragon de votre gestalt, commençai-je directement.

Il prit un air surpris.

- Et pourquoi donc ?

Comme si les choses n'étaient pas évidentes. Avais-je affaires à un imbécile, ou me retrouvais-je encore dans une situation que je ne comprenais pas ?

- Parce que je suis un dragon, c'est évident ! dis-je légèrement surpris.

- Si tu veux, mais je te préviens que le bleu qui me sert de compagnon de gestalt est un abruti complet. En plus, si jamais tu es ici pour un assassinat, il vaut peut-être mieux que les bleus ne soient pas au courant.

Devant mon air totalement abasourdi, il enchaîna.

- N'ais aucune inquiétude, petit ! Je ne parle jamais de mes affaires avec cet imbécile. Ce n'est pas parce que nous sommes malheureusement dans le même gestalt que nous nous entendons bien, dit-il en appuyant particulièrement sur le "malheureusement".

- Mais je croyais... commençai-je.

- Et tu crois mal, m'interrompit-il. Cet idiot ne me fait aucune confiance. Je n'ai même pas le droit d'aller chez lui. Il a trop peur que je casse ses beaux joujoux de merde. Non, vraiment, c'est un con fini ! Et pour les autres membres de mon gestalt, t'inquiète ! Je n'ai que des grosses brutes sanguinaires et imbéciles, plus une sacrée salope qui ne pense qu'à faire tourner les hommes en bourriques.

Bon, manifestement, mes informations sur les gestalts étaient obsolètes. D'après ce que je savais, ces

groupes contre-nature partageaient tout, qu'ils constituaient une sorte de confrérie, chacun soutenant l'autre dans toutes les circonstances. Une fois de plus, j'avais tout faux.

- C'est gênant, normalement, par respect, je ne devrais traiter d'affaires qu'avec lui, insistai-je.

- Si tu veux, petit. Pour moi... pas de problème, me répondit-il en levant les mains. Mais dans ce cas, tu es mal barré dans la vie, petit.

- Ne m'insultez pas, sinon je vous tue, me fâchai-je.

Cela ne l'impressionna pas du tout. Il se pencha par-dessus la table, approcha sa tête de la mienne et parla à voix basse.

- Dans ce cas, tu auras une vingtaine de Gremlins aux fesses, mon gars. Plus tous les membres de mon gestalt, et ils sont vraiment très très cons. Alors tu te calmes, on boit un coup et on discute tranquillement.

L'outrecuidance de cette chose me surprit tellement que je me renfonçai dans mon siège et hochai la tête en signe d'abdication. Je ne comprenais plus rien. Les féériques avaient bien mal dressé ces êtres, ils n'avaient plus aucune peur des dragons.

- Bien, je traiterais donc avec vous. Malgré mes réticences. Mais sachez que c'est parce que votre dragon n'est pas présent et qu'effectivement, je préférerais que les Bleus ne soient pas concernés. Par contre, ne me tutoyez plus, nous n'avons pas élevé les truies ensemble.

Il était hors de question que je traite d'égal à égal avec ce Gremlin.

- Tu es demandeur, mon gars. Alors, j'en ai rien à foutre que tu sois un dragon. En plus, vu ton âge, tu n'es qu'un gamin. Appelles-toi Gupta, et là, je te traiterais avec respect. Là, tu n'es qu'une merde dont j'ai rien à foutre.

Sous ses insultes, je me levai brusquement de mon siège, prêt à partir et à faire payer les injures de cet animal plus tard. Mais, comme j'allais quitter le box, je vis tous ses amis, plus certains enfants de Doe me regarder. Ils étaient tous en train de rigoler, se moquant sans vergogne de moi et de mes réactions. C'était trop, je ne pouvais partir comme ça. Aussi, je ravalai temporairement ma fierté et me rassis.

- D'accord, repris-je, parlons affaires.

- Bien, petit ! Je vois que tu apprends vite.

C'est ça... Toi, bientôt, tu ne te réveilleras pas. Mais pour l'instant, tu pouvais m'être utile.

- Je cherche les plans de l'immeuble de la Wand TV. Connaissant la déplorable réputation des Gremlins à farfouiller partout, serait-il possible que vous les ayez en votre possession ? Ou qu'au moins vous ayez des informations.

Son visage changea d'expression : de tranquille il passa à songeur.

- Je les ais... Oui, je les ais. Mais franchement, tu t'attaques à trop gros pour toi, me surprit-il.

- Allons ! Je suis un dragon noir, rétorquai-je évidemment.

- Ouais, et je doute que tu sois plus discret que deux Gremlins expérimentés pour t'introduire dans ce type de bâtiment.

Là, il commençait à m'intéresser. Ainsi, deux Gremlins s'étaient déjà introduit là-dedans.

- Je constate que vous n'avez strictement aucune idée des capacités de ma famille. Ce qui est normal à cause de votre nature. Mais expliquez-moi donc ce que vous entendez par là, le questionnai-je impatientement.

Enfin, je reprenais le contrôle de la conversation. Il soupira bruyamment et m'expliqua.

- C'est très simple. Nous possédons effectivement tous les plans de la Wand TV. Avec tous les systèmes de sécurité. Ou presque, il nous manque quelques sécurités sur les derniers étages. Pourtant, les deux Gremlins qui ont pénétré les locaux sont morts juste après leur intrusion.

Là, il m'intéressait vraiment. Autant, au début, je croyais que cette conversation ne me mènerait à rien, ce n'était plus le cas. Si jamais je pouvais obtenir les plans de la sécurité du bâtiment, peut-être pourrais-je tenter un assassinat directement chez Ramesh.

- Expliquez !

- Comme tu viens de le dire si poliment, nous autres Gremlins aimons bien "farfouiller" de-ci de-là. Quand nous sommes tombés sur les plans, et je ne te dirais pas comment, nous avons décidé d'aller faire un tour là-bas. Histoire de voir pourquoi c'était aussi bien protégé, avec en prime un peu d'amusement. J'avoue, que nous étions plus intéressés par leur réseau satellite que par les derniers étages. Alors nous ne sommes pas allés voir jusque là, et je pense que nous avons eu tort...ou peut-être pas finalement.

Domage, moi, c'était les derniers étages qui m'intéressaient.

- Et vous avez eu des problèmes ?

- Pas sur place. D'après ce que je sais, mes copains ont un peu fait joujou avec les satellites et le matériel vidéo du coin. Il y a même eu une jolie grenouille rose posée sur une échelle qui est apparue subitement sur les écrans pendant leur bulletin météo. Non vraiment, nous considérions que le raid avait été une réussite totale. Seulement, trois jours plus tard, j'ai retrouvé mes compagnons dans une mare de sang devant le local dont je me servais pour mes réunions. Sur la porte, il y avait écrit, avec le sang des copains, une phrase très explicite : "On ne touche plus à la W...!". Alors, depuis, pour ma sécurité, je me suis installé ici, avec l'accord des Féériques et j'ai fait passer le mot.

Voilà qui était passionnant. J'avais bien estimé le système de sécurité, mais j'avais sous-estimé le risque potentiel.

- Et vous en pensez quoi ? demandai-je.

- Ce que j'en pense ? C'est assez simple. Malgré nos capacités, nos gars ont été repérés. Et que, la Wand est affiliée à des dragons, ou à une quelconque mafia locale avec un gros réseau de relation. Personnellement, d'après les échos, je pencherais pour une mafia locale. C'est très courant en ville que le milieu du crime ait des dividendes dans les entreprises respectables. Mais dans tous les cas, c'est balaise.

- Des humains ?

- Oui, des humains. En général, avec les êtres magiques, les dragons signalent toujours leur présence. Mais ne les sous-estime pas, les humains sont chez eux, ils sont nombreux et peuvent être terriblement méchants.

- Pensez-vous qu'ils soient au courant pour les êtres magiques ? Ou les dragons ?

- Rien ne l'indique. Mais, tu sais, pas besoin d'être dragon pour vivre dans un monde dangereux. C'était vrai que cela pouvait être dangereux, mais ce n'étaient qu'une histoire d'êtres humains et d'êtres magiques. Aucun dragon ne s'était encore impliqué dans l'affaire. Avec moi, les choses seraient différentes.

- Et les plans, pouvez-vous me les fournir ?

- Avec plaisir, me répondit-il. Et même gratuitement ! Toute personne qui peut foutre la merde dans cette saloperie de chaîne télé, je l'aide gratuitement. Personnellement, je pense que nous y

retournerons un jour faire un tour, mais pour l'instant je laisse courir. Il me faut juste une adresse E-mail où je puisse t'envoyer les plans.

Sans problème, je lui donnais l'adresse Internet que j'avais pour mon appartement de location.

J'étais finalement très content de cette rencontre. Même si au départ c'était juste pour embêter le père féérique, maintenant cela pouvait devenir un gros avantage. J'étais tellement content de la chose que je serrais la main du Gremlin pour lui dire au revoir, puis je pris appui sur les accoudoirs du siège sur lequel j'étais assis pour me relever. A cet instant, un des pieds du siège se déboîta de son logement et je basculai violemment en arrière. Dans ma chute, j'entraînai le siège et mes pieds remontèrent percuter la table, les boissons qui se trouvaient dessus s'envolèrent et me retombèrent dessus. Je me retrouvai bruyamment par terre, emmêlé avec le siège et trempé par différentes boissons odoriférantes. Le moment de surprise passé, j'étais furieux. Et je fus totalement hors de moi quand j'entendis de nombreuses personnes de la salle qui se mettaient à rire de moi. Les Gremlins, ces saloperies infâmes !

J'étais absolument certain que cet événement était le fruit des actions de l'un d'entre eux. Sur le moment, je ne montrais rien de mon ressentiment, mais je tournais discrètement ma bague à l'intérieur de ma paume et faisais pivoter le chaton, dégageant l'aiguille empoisonnée. Bien que le Gremlin puisse mettre utile, à cet instant, cela n'avait plus aucune importance, bientôt l'aiguille percerait sa peau et l'enchantement d'empoisonnement le condamnerait.

D'ailleurs, Gentry se présentait lui-même comme victime volontaire : il me tendait sa main pour m'aider à me relever. Même si son visage ne montrait aucune expression, je pouvais lire dans ses yeux qu'il trouvait ma situation très amusante. Je saisis fortement sa main, plaquant l'aiguille de ma bague contre sa paume, puis, je me tirais fortement pour me relever grâce à ce support qui, sous peu, serait agonisant. Gentry, me tira lui aussi plus que je ne m'y attendais : je me retrouvai avec sa bouche collée à mon oreille.

- Je ne sais pas ce qu'il y a sur ta bague, elle ne sent que le métal, me chuchota-t-il. Mais tu apprendras que la peau d'un Gremlin ne se perce pas aussi facilement. Si tu insistes trop, ton aiguille cassera.

Sous la stupeur, je relâchai immédiatement la pression de ma main sur la sienne et m'écartai de lui. C'était impossible, même les féériques et le garde-porte de l'entrée étaient passés à côté de l'arme, et lui, en un instant, dans la pénombre du box, il avait tout vu. En plus, il me défiait, tout en me mettant en garde et en me rappelant ma promesse. Une fois de plus, j'avais sous-estimé l'adversaire et fait des erreurs. Si jamais il était mort empoisonné juste après ma rencontre avec lui, je rompais ma promesse de le supporter et je contrevenais aux règles qu'avait instaurées le père féérique dans son club.

Il sortit un mouchoir propre d'une poche et me le tendit. Il devait bien sentir que je ne laisserais personne me toucher, mais il en profita pour me montrer le bout de peau entré en contact avec mon aiguille. C'était absolument anormal, étant donnée la force que nous y avions mise l'un et l'autre, mais la peau ne montrait aucune trace de piqûre.

Pendant que je m'essuyais, il jeta un regard de désapprobation sur ses confrères plus jeunes.

- Je vous rappelle que nous pouvons tenir nos réunions ici à l'unique condition que nous ne créions pas de problème. Alors si vous croyez que c'est par plaisir que je suis ici, c'est que vous n'avez rien compris.

Le ton était certes désapprobateur, mais c'était celui qu'utiliserait un instituteur grondant sa classe à cause d'une bêtise qui le faisait lui-même rire.

Une fois que j'eus repris un peu contenance, le fait d'avoir presque failli à une promesse qui datait de moins d'une heure aidant, je lui dis que cela n'avait que peu d'importance, que chaque créature se devait de suivre sa nature.

Il comprit ma menace voilée, lui aussi connaissait ma nature de dragon noir assassin.

Un jeune dragon féérique était venu voir ce qui s'était passé. Et sous son regard, Gentry s'adressa calmement à nous deux.

- Il n'y pas de problème, Boris. C'est un simple accident, votre matériel n'est pas très solide. Ce jeune homme est certainement d'accord avec moi, dit-il en levant le menton vers moi.

D'un hochement de tête, j'acquiesçai.

- Et je ne pense pas que cela vaut la peine de créer des tensions à cause d'un simple accident. Je serais horriblement gêné que notre nombreuse association de Gremlins ne puisse plus profiter de l'accueil des féériques, rajouta-t-il.

Je savais très bien que le féérique Boris serait tout à fait d'accord et que les Gremlins ne seraient jamais chassés du lieu pour une simple blague anodine aux dépens d'un dragon noir, aussi je compris que le message s'adressait plutôt à moi : attention ! nous sommes nombreux et nous sommes alliés aux féériques, alors du calme, ce n'est pas grave.

Je saisisais très bien l'avertissement. Je détestais ça, mais pour l'instant je n'allais pas déclencher un ridicule esclandre devant cet amas de créatures inférieures sans foi ni loi. Il faut toujours respecter les dictons : la vengeance est un plat qui se mange froid.

Je saluai tout ce petit monde et m'enfuis précipitamment de ce cloaque sous les regards moqueurs de cette bande d'animaux. En mon fort intérieur, je me jurais que plus jamais je ne retournerai dans ce lieu, et qu'à la première occasion je ferai un massacre de Gremlins. Peut-être aussi de féériques d'ailleurs.

Ce n'est que sur le chemin du retour que je me rendis compte du danger auquel j'avais été exposé. Et cela calma radicalement mon envie de vengeance. Pendant la conversation que j'avais eue avec Gentry, je m'étais levé sur mon siège de la même façon dès le début. Et même beaucoup plus violemment. Le siège n'avait donné aucun signe de faiblesse. C'était donc pendant la suite de la conversation que ce fauteuil avait été trafiqué. J'étais dessus et je n'avais rien remarqué. Moi, un dragon noir, je n'avais même pas vu qu'un Gremlin était sous mon siège en train de le trafiquer. Je pris conscience qu'il fallait en fait faire attention aux menaces de ce Gentry. Une race capable d'un tel exploit se doit d'être prise au sérieux. Même par un dragon noir.

Cela m'inquiétait d'autant plus qu'étant donnée l'habileté dont ils avaient fait preuve pour faire cette stupide blague, qui d'ailleurs me poursuivrait probablement toute ma vie sur les forums de The Claw, il devenait incompréhensible que l'expédition des Gremlins sur la Wand TV ait de telles répercussions. Je vis peu à peu mes chances d'attaquer Ramesh directement chez lui s'éloigner de plus en plus. Enfin... s'ils étaient arrivés à entrer, cela devait m'être possible. Il me suffisait ensuite de quitter au plus vite la ville.

Chapitre 7

Dès le lendemain, vers midi, je reçu un mail, que j'ouvris sans tarder. C'était les plans promis par Gentry. J'avais la totalité des plans de la tour de la Wand, sauf pour les trois derniers étages. En rouge sur le plan, étaient marqués les différents systèmes d'alarme. Il y avait la totale, le bâtiment était rempli de système de repérage volumétrique, de chaleur et de bruit, plus des faisceaux laser un peu partout. En notes sur le plan, le Gremlin signalait qu'il était fort improbable qu'étant données les rythmes de travail et le nombre de personnes actives dans la tour, l'ensemble de ses systèmes soit opérationnel. Effectivement, dans un tel bâtiment, mettre en fonction tous ces systèmes déclencherait immédiatement leur activation. Et ce même la nuit, puisque la télévision fonctionnait sur un cycle de 24 heures sur 24. Cela laissait à penser que quasiment tous ces systèmes n'étaient là que pour le cas improbable où le bâtiment serait fermé et vidé. Ainsi, l'immeuble deviendrait une sorte de coffre-fort, virtuellement imprenable.

Mon attention se porta plus particulièrement sur les informations concernant les trois derniers étages. Pour y grimper, on ne pouvait passer que par un ascenseur et avoir un code de sécurité qui autorisait l'arrêt à ses fameux étages. Autrement, l'ascenseur passait devant sans s'arrêter pour aller sur le toit qui possédait une zone d'atterrissage d'hélicoptère. Les seules véritables informations sur la sécurité de ces étages étaient qu'en passant par les escaliers de secours ils étaient accessibles, mais que l'on était confronté à une batterie de caméras qui surveillait chaque recoin.

Les notes précisait aussi que le réseau de sécurité des trois étages fatidiques était indépendant de celui du bâtiment. Ainsi, neutraliser le système de sécurité de l'immeuble n'impliquait pas forcément que l'on avait neutralisé celui des derniers étages.

A priori, aux vues des plans, j'en vins à la conclusion que la seule façon discrète de s'introduire dans les derniers étages était de passer par le système de conditionnement d'air. C'était le seul système qui traversait l'ensemble de la tour. Certes, la méthode n'était pas géniale, il fallait mieux être d'une petite taille pour s'introduire dans ce labyrinthe de conduites, mais c'était possible. L'avantage de cette méthode était aussi le fait que de nombreux systèmes de sécurité devenaient inopérants dans un tel milieu. Effectivement, la chaleur et le bruit qui existaient dans ces conduits rendaient normalement inefficace les détecteurs de chaleur et acoustiques. Restaient les systèmes volumétriques et les lasers. Au moins. ...

Petit à petit, en réfléchissant aux différentes options qui s'offraient à moi, j'en vins à la conclusion que ces étages devaient être partiellement accessibles par le toit. En profitant des sorties du système de climatisation, il devait être possible de descendre au moins jusqu'au dernier étage. Ensuite, j'es-

timais que Ramesh devait vivre à l'avant-dernier étage, pris entre ses gardes, qui eux devaient être installés au dernier et à l'antépénultième étages. Tel que j'entrevois la chose, la sécurité devait encore être renforcée au niveau de Ramesh, mais il devait forcément exister la possibilité d'accéder facilement à son étage pour ses gardes.

Faisable, peut-être, mais j'avais quand même d'autres options beaucoup moins dangereuses que je me devais d'étudier avant de me lancer à l'assaut de ce blockhaus.

Je travaillais tout le reste de la journée à étudier les plans, puis rompu de fatigue je fermai le fichier. A ce moment précis, l'écran de mon ordinateur fut envahi de petit smiley fortement dentés. Tels des pacmans, ils se répandaient partout, dévorant au passage toutes les icônes qu'ils pouvaient rencontrer. Cela fut rapide, et bientôt il ne resta de visible que l'icône du fichier de plans que je venais de recevoir. Je pouvais encore y accéder tout à fait normalement. Heureusement !

Par contre le reste de l'ordinateur était complètement hors service. Déjà, je n'avais plus d'icône ou barre de menu sur lesquelles cliquer. Je passai sous DOS pour voir ce qui m'était encore accessible, mais là aussi c'était le foutoir le plus complet. Quand l'ordinateur commença tout seul à se connecter sur Internet je m'en aperçus à cause du bruit qui sortait du modem. Je commençais véritablement à m'inquiéter. J'arrachai immédiatement la prise de téléphone, il était hors de question que ce que j'avais pu écrire ou étudier soit envoyé à un endroit que je ne connaissais pas.

J'avais fait une grosse erreur, j'avais donné une adresse aux Gremlins. Je comptais sur la crainte qu'ils pouvaient avoir d'un dragon noir pour éviter une blague de leur part, mais il était évident que cela ne les arrêtait pas. Plus ça allait, plus je haïssais ces animaux. Oh ! ils avaient tenu leurs engagements, j'avais toujours les plans et apparemment je pouvais toujours les imprimer si je le souhaitais, mais je n'avais accès à plus rien d'autre. Je me retrouvais comme un con devant un ordinateur qui me regardait avec son écran vide, hormis l'icône des plans.

Finalement, je contactais mon cousin. Après tout, il était informaticien, il devrait pouvoir me réparer ça.

En voyant l'écran, la première chose qu'il me demanda c'était si j'avais rencontré des Gremlins. Force fut de lui dire la vérité. A partir de là, je ne pus que me taire sous le flot de plaintes et de jérémiades. Je sentais bien qu'il aurait souhaité pouvoir m'insulter, mais il n'osa pas. Ce en quoi il fit bien, car j'étais déjà suffisamment énervé comme ça. Il passa bien deux heures à essayer de remettre en état l'engin, mais il n'obtint pas le résultat escompté. Finalement, il abandonna et suggéra de tout laisser comme ça. Après tout, j'avais ce que je voulais, et le reste de l'ordinateur m'était inutile. Dans ma stupidité, j'avais quand même fait ce qu'il fallait : j'avais débranché le modem avant qu'une information quelconque puisse fuir. Il m'expliqua comme à un débile que ce type de virus était la raison pour laquelle cet ordinateur était indépendant, qu'il était automatiquement vidé de toute information entre les différents passages de ses visiteurs et qu'il ne fonctionnait pas en connexion à grande vitesse. Ainsi, comme j'avais pu le faire, il était facile de tout débrancher avant que quoi que se soit ne sorte d'ici.

Une fois le bilan informatique fait, je subis un interrogatoire assez complet pour savoir si jamais j'avais donné d'autres informations aux Gremlins. Je subis cet examen outrageant de bon cœur, après tout, j'étais quand même responsable.

Au bout du compte, d'après ce que je compris, je m'en étais bien sorti : normalement, en dehors de tout ce qui était perdu, l'ordinateur devait se connecter sur Internet et envoyer le contenu intégral

du disque dur à une adresse inconnue. En plus, il devait ouvrir le carnet d'adresses pour envoyer le virus à toutes les adresses qui étaient dedans. Grâce au faible débit de la connexion, quasiment rien n'était sorti d'ici avant que je ne débranche.

Je fus quand même puni, mon cousin m'interdit l'accès à un autre ordinateur tant que je serais chez lui. Si jamais j'avais besoin de me connecter sur The Claw, je devrais passer par lui et ce serait lui qui ferait les opérations. Autant dire qu'il me devenait impossible de me connecter pour le travail.

Bilan de la soirée informatique : désastreux !

Plus cette satanée histoire avançait, plus je sentais que les événements m'échappaient, j'accumulais bêtises sur bêtises, je me faisais insulter par tout le monde et je ferais mon assassinat. Je savais que l'excellence venait par l'expérience, mais au rythme où j'allais, le cercueil, ou pire : le ridicule, la devancerait de loin.

Une fois les vérifications, l'interrogatoire, les sous-entendus insultants et les réprimandes faits, mon cousin partit se coucher en claquant de nouveau la porte sans me demander si j'avais encore besoin de quelque chose. Je le comprenais bien, aussi je n'insistais pas et partis me coucher aussi.

J'eus un peu de difficulté à m'endormir. Sans cesse je me remémorais les événements des derniers jours. Me conspuant pour toutes les erreurs que j'avais commises, je décidais que dorénavant j'allais "bétonner" toutes mes actions. Je prendrais des précautions superflues à mon goût, mais au moins, on ne me reprocherait plus rien.

Dès le lendemain, je glissais un mot sous la porte de mon cousin, je lui demandais de me fournir des explosifs, de préférence sous forme de plastique, avec un détonateur pouvant se brancher sur un altimètre. Je lui demandais aussi de me trouver une autre location, un petit appartement dans le quartier indien et je voulais aussi qu'il me confirme que ma fausse identité pouvait subir un examen complet sans problème et qu'il me trouve une faculté où je pourrais me faire passer pour un étudiant. Je me moquais totalement de la matière que j'étais sensé étudier, mais je devais passer pour un jeune étudiant indien, fraîchement débarqué du pays pour ses études. Je voulais apparaître comme quelqu'un de tout à fait banal aux yeux de toute personne faisant une enquête un tant soit peu approfondie sur moi.

J'allais mettre en branle mon nouveau plan d'action.

Dans les semaines qui suivirent, je m'installais dans mon nouvel appartement, tel le jeune étudiant indien qui prend ses marques dans son nouveau pays d'adoption. Mon cousin devait être très content de me déloger, mais je ne le vis quasiment plus, il déposait dans l'appartement les documents, le matériel et les informations que je lui demandais quand j'étais absent.

Je mis un mois à mettre en place ma nouvelle identité. Je m'installai dans mon nouvel appartement. J'allais aux cours d'ethnologie auxquels m'avait inscrit mon cousin, je faisais mes courses dans le quartier en racontant à tous les commerçants que je venais d'arriver d'Inde pour mes études. Je fréquentais les cinémas, les bibliothèques, je louais des vidéos que je ne regardais pas, juste pour avoir les tickets de location. Je visitais les musées et les lieux touristiques, toujours en conservant des preuves de mes allées et venues. En somme, j'étais devenu le parfait jeune étudiant indien qui venait de s'installer et qui découvrait le nouveau monde. En apparence, je menais une vie très calme, voyant peu de monde, assez solitaire et me concentrant sur mes études.

Une fois tout cela mis en place, la seconde partie de mon plan pouvait être déclenché. Je me rendis au restaurant indien que fréquentait assidûment Ramesh. J'étais très bien habillé, j'amenais avec

moi un faux curriculum vitae. Je demandais à voir le patron du restaurant et posais ma candidature pour un poste de cuisinier. Je fus très poli, très Indien timide et innocent. Je parlais du pays, de mes études et de mes difficultés financières. Je cherchais un travail pour pouvoir financer mes études et réussir mon rêve de réussite au pays de tous les espoirs. Le patron qui était un vieil indien qui avait quitté l'Inde depuis bien longtemps fut heureux d'entendre des nouvelles fraîches de son pays d'origine. Bien que peu convaincu, il accepta quand même de me faire passer un test. Il me permit l'accès à sa cuisine pour que je puisse lui faire la démonstration de mes compétences culinaires. Je me mis aux fourneaux en totale confiance : à force d'étudier le sort de Guérison avec le masque de Cuisine, j'étais devenu un expert dans l'art de cuisiner des petits plats traditionnels.

Je fis un poulet gourma, une sorte de ragoût, avec toute la science qu'il mettait possible, mélangeant avec attention les nombreuses épices, clous de girofle, cannelle, cumin, fenouille, coriandre et safran, plus le lait de coco. J'accompagnais le tout par un riz à menthe. Une autre de mes qualités était qu'à force d'étudier l'empoisonnement avec ma mère, j'avais acquis une science des parfums et des assaisonnements absolument remarquables.

Une fois finis, je présentais le plat. Même si généralement je ne faisais que peu cas de la présentation, là, je fis un gros effort. Tout le restaurant se tenait devant le plat. Le restaurant n'était pas encore ouvert, mais déjà, le serveur et la serveuse, plus les deux cuisiniers étaient présents. Chacun sentait bien, à voir mon aisance dans la cuisine et à l'odeur qui se dégageait du plat, que ce devait être une réussite. Avec tout un cérémoniel, le patron s'attabla et goûta mon poulet. Après la première bouchée, son sourire et ses yeux pétillants confirmèrent mon impression première : j'avais fait merveille. Il me regarda avec surprise et me demanda comment un tel jeune homme pouvait avoir appris aussi bien les arts culinaires. Je ne mentis qu'à moitié, c'était ma mère qui m'avait forcé. Bien sûr, son but n'était pas de m'apprendre la cuisine, mais bien de m'apprendre le sort de Guérison. Le fait de développer mes compétences dans la préparation des plats n'était qu'un effet secondaire de mon avancement dans la science du sort. Et j'étais devenu très très bon dans le lancement de ce sort. Autrement, jamais ma mère ne m'aurait permis de quitter le domicile familial. Il fit signe à tout le monde de venir goûter le plat. Toute la petite bande s'installa à table, autour du plat, et ils plongèrent leurs mains dans le gourma. Ensuite, ce ne fut qu'exclamations de contentement et de joie. Chacun trouvait le plat tout à fait exceptionnel. Même les cuisiniers reconnaissaient que leur talent strictement humain n'était pas capable d'obtenir un tel délice.

Je les avais tous dans ma poche, restait à me faire embaucher. Le patron me regarda longuement, puis me tendit la main en signe d'acceptation. Si j'étais capable de faire d'autres plats, il m'embauchait immédiatement. Des plats, j'étais capable d'en faire des dizaines, tous aussi bons les uns que les autres. Le patron accepta de me prendre à l'essai pendant une semaine, ensuite, si mes dires se confirmaient, je serais employé.

Bien, bien ! J'étais tranquille, je savais que je pouvais rééditer ce type d'exploit autant qu'il le voulait. Avec moi, son restaurant finirait par attirer tout Los Angeles. Cela dit sans prétention, bien sûr !

Chapitre 8

Et j'avais raison. Si pendant la semaine d'essai, je n'eus droit qu'à servir les clients de passage, les félicitations qui pleuvaient sur la qualité de mes plats firent que je fus définitivement embauché. Enfin, je serais autorisé à servir la clientèle d'habitues qui fréquentait l'établissement.

Dans le mois qui suivit, à chaque fois qu'un habitué se présentait pour dîner, le patron me présentait à lui, faisant des éloges dithyrambiques sur la qualité de ma cuisine. Et en plus, il ne mentait pas. J'étais vraiment bon. Meilleur même que ce que je pensais. D'après les clients, ma cuisine leur rappelait le pays, et à chaque bouchée les larmes leurs montaient aux yeux à cause de la nostalgie que je suscitais chez eux.

Finalement, j'arrivais à mon but, je fus présenté à Ramesh. Cela se fit avec un lourd cérémoniel. D'après ce que je compris, Ramesh était la personne qui avait permis au restaurant d'exister. C'était un puissant industriel d'origine indienne que les affaires obligeaient à travailler sur les Etats-Unis. Regrettant la cuisine de son pays, qui était sans commune mesure avec les hamburgers américains, il avança un agréable capital à mon patron pour qu'il ouvre ce restaurant. Même si je savais que ma cible était paranoïaque, je fus tout de même étonné : même là, il gardait le contrôle. Evidemment, à cause de cette relation entre mon patron et Ramesh, celui-ci pouvait quasiment demander n'importe quoi. Ce qu'il ne se priva pas de faire. Avant de goûter un de mes plats, il demanda à ce qu'un de ses gardes du corps ait un entretien avec moi, et qu'après vérification, Ramesh accepterait de manger mes plats.

Je jouais l'étonné devant mon patron, je trouvais toutes ces mesures un peu poussées pour un simple emploi de cuisinier. Mais il me rassura, du moins le pensait-il, en me disant que toutes les personnes travaillant dans ce restaurant avaient déjà subi ce genre d'examen. Si je n'avais rien à cacher, tout se passerait bien. Par contre, si j'avais la moindre zone d'ombre, il suivrait les directives de son bienfaiteur, à son grand regret car il perdrait un des meilleurs cuisiniers qu'il connaissait. Par principe, je contestai un peu. Disant que justement en arrivant en Amérique j'espérais ne plus être confronté à cet état de prérogative. La société indienne était figée dans ses traditions de caste et s'il était normal qu'une personne ait quasiment droit de vie et de mort sur une personne de caste inférieure, ici, j'avais espéré que se serait différent. Mais cela, plus le fait que trouver un métier aussi vite était une aubaine pour un jeune étudiant débarquant tout juste du pays, je ne me plaignis pas trop. Après tout, je n'étais qu'un gentil étudiant un peu benêt fraîchement descendu de ses montagnes pour découvrir la grande vie.

Je subis donc un interrogatoire de la part du géant blond, le chef des gardes. Il s'appelait Alice, ce

que je croyais être un prénom féminin. Il me posa les questions habituelles, auxquelles je m'étais préparé. Oui, je venais d'arriver d'Inde, mon père était décédé et ma mère vivait chichement dans les montagnes du Sud de l'Inde. Elle avait sué sang et eau pour me permettre d'accéder à une instruction valable. Instruction qui m'avait été donnée par des missionnaires dans un petit dispensaire. Oui, j'avais de nombreuses sœurs et d'ailleurs c'était une des raisons pour lesquelles j'avais besoin d'un travail. J'espérais pouvoir économiser avec ce travail suffisamment d'argent pour payer de confortables dotes et qu'ainsi elles pourraient faire d'intéressants mariages. Comment cela se faisait-il que je cuisine aussi bien, alors que j'avais des sœurs ? C'était simple, j'étais plus âgé que mes sœurs et ma mère avait prévu depuis longtemps que je partirai travailler à l'étranger, soit pour faire des études, soit directement pour faire cuisinier. Son plan avait été prévu depuis longtemps, je grandissais, je partais, puis j'envoyais de l'argent. Tous ses espoirs d'une vie meilleure, elle les avait placés en moi, et elle avait mis tous les œufs dans le même panier.

Pourquoi faire de l'ethnologie et pas des mathématiques, à priori plus lucratives et plus porteuses d'espoir de réussite ? Pour une raison tout à fait banale, j'étais nul en maths.

Je dus lui dire où je vivais, ce que je faisais de mes journées, qui je voyais, etc. etc.

Il posait les questions très gentiment, mais il me rendait mal à l'aise. Je trouvais ses yeux beaucoup trop perçants pour un simple garde. Aucune expression ne transparaissait par ses yeux, et il ne parlait jamais plus haut que nécessaire. Même s'il n'avait pas l'attitude mécanique des deux gardes qui m'avaient intercepté plutôt, il était quand même étrange par la sérénité et le calme qui se dégageaient de lui. Pour un peu, j'aurais eu l'impression de subir un interrogatoire de mon père. Ils avaient un peu la même attitude. Cette idée me venant à l'esprit, je surveillais attentivement ses mains. Elles étaient immenses, de véritables battoirs, et elles avaient de nombreux cals, preuve d'une pratique assidue des arts martiaux.

Cet homme était dangereux, peut être aussi dangereux que pouvait l'être mon père. Il me faudrait me méfier de lui comme de la peste. Je crois que j'avais eu de la chance qu'il soit absent à ma première tentative d'assassinat. S'il avait été présent, j'étais certain que les choses ne se seraient pas passées aussi bien. Et même dans ce cas, j'étais persuadé qu'il m'aurait alors reconnu lors de cet entretien. Rien ne semblait échapper à ses yeux.

J'en eus confirmation quand il me posa des questions sur mes propres mains. Elles aussi possédaient des cals dus à la pratique des arts martiaux. Sur le moment, je fus surpris par sa pertinence. Grâce à Dieu, le fait que je sois étonné par cette question ne parut pas suspect. Après tout, il n'était pas courant que l'on demande à quelqu'un d'où venaient les cals de ses mains. Décemment, je pouvais mentir en disant que chez moi, au pays, je cultivais un petit lopin de terre et que je n'étais pas depuis suffisamment longtemps dans ce beau pays pour qu'ils disparaissent et qu'en plus, j'avais dû faire de la maçonnerie dans mon nouvel appartement. Mais je craignis qu'un homme aussi attentif à son environnement ne me crut pas. Les cals des arts martiaux sont suffisamment spécifiques pour qu'un expert comme lui les reconnût comme tels. Alors je lui dis la vérité, je pratiquais le Kalary Payat. Et d'ailleurs j'avais été agréablement surpris qu'un Kalary existe dans le quartier indien. J'avais, il y a peu, fait un entraînement avec le Gurukkal et j'étais impressionné par son talent. A ma grande frayeur il me confirma que le maître était d'un niveau acceptable, mais que peut être mon maître d'origine était d'un niveau supérieur. Il était en train de me piéger. J'admis que je trouvais l'homme bon dans son art, mais que mon maître, et je dus lui donner le nom de mon père, était d'un tout autre

gabarit. Il acquiesça sobrement de la tête, en signe d'assentiment. C'était infernal, je risquais de me faire piéger à cause de mon père. Si jamais cet étrange individu connaissait les activités annexes de mon père, j'étais grillé. Ma seule chance était qu'il ne le connaisse que de réputation. Dans ce cas, comme il était vrai que mon père avait un Kalary dans le Sud de l'Inde, à côté de l'endroit où j'avais dit que ma mère vivait, et qu'il acceptait volontiers des élèves d'un peu partout cela pouvait passer. Il me regarda longuement, d'un air glacial, puis il admit que d'après ce qu'il savait, mon maître était un des grands du Kalary Payat, et que j'avais eu de la chance d'avoir été son élève.

Apparemment, c'était gagné, il ne connaissait pas les activités meurtrières et le mariage plus qu'étrange de mon père. Je sus que j'avais réussi l'examen, d'après ce que je pouvais voir, il appréciait le fait que je sois un pratiquant sérieux des arts martiaux, surtout d'un art qui gardait de si hautes valeurs morales. Comme souvent, les pratiquants fanatiques d'un art martial ont du mal à concevoir qu'un autre pratiquant tout aussi assidu qu'eux-mêmes puisse dévoyer leur enseignement.

Une fois l'entretien fini, il proposa même de m'entraîner de temps en temps avec lui. Il pensait que le Gurukkal du Kalary de Los Angeles accepterait de nous prêter son Kalary. Après tout, il lui arrivait d'aller s'entraîner avec lui quand il avait le temps et son patron avait aidé le maître à s'installer quand il était arrivé d'Inde.

C'était le comble, plus je connaissais le quartier indien, plus je m'apercevais que ce Ramesh servait de mécène. Son meurtre ferait beaucoup de bruit dans le quartier et je devrais vraiment partir très vite de l'endroit.

Mais l'essentiel paraissait acquis, l'entretien était concluant et il ne manquait plus que quelques vérifications administratives pour que Ramesh puisse enfin goûter ma cuisine qui devenait légendaire. Dans tous les cas, malgré mon accord, il était absolument hors de question que je m'entraîne un jour avec ce Alice. Il était bien trop perspicace pour ne pas s'apercevoir que mes capacités physiques dépassaient de loin les capacités d'un humain ordinaire, même surentraîné.

J'avais eu très chaud, j'étais passé très très près. Et si je n'avais pas tenu ma promesse de "bétonner" mes actions, je serais passé à la trappe.

Mais ce n'était pas fini. Je passais la semaine suivante dans un état d'angoisse profonde. Les choses ne dépendaient plus de moi, j'espérais que mon cousin avait fait du bon travail à propos de ma couverture.

Je suivis le programme du parfait étudiant pendant toute la semaine. Pourtant tout j'eus une énorme frayeur quand le doyen de l'université m'invita dans son bureau le premier jour de la semaine qui suivit mon entretien avec Alice. Je ne le connaissais pas, et je n'avais pas envie de le connaître. En général, d'après le peu que j'avais appris sur le campus, c'était mauvais signe.

En entrant dans le bureau j'étais à peu près persuadé que mon cousin avait fait une erreur dans mon faux dossier scolaire. Et bien ! ce ne fut pas du tout le cas. A peine m'asseyais-je dans ma chaise qu'il me demanda si j'étais intéressé par une bourse. En effet, un heureux donateur souhaitait fournir des bourses aux étudiants indiens méritants. Comme c'était mon cas, il voulait savoir si cela m'intéressait. Je répondis bien sûr que j'en serais très heureux, mais je l'interrogeais tout de même pour savoir d'où cette manne inattendue pouvait bien venir. Il m'expliqua qu'une fondation, la IS Fondation, fournissait des bourses d'études à de nombreuses universités, mais que dernièrement, son président M. Ramesh Bramhan avait décidé de promouvoir les étudiants d'origine indienne, et plus particulièrement ceux de la section Sciences Humaines. D'après le doyen, c'était une pratique

courante de la part de cette fondation, mais que choix d'étudiants indiens devait être influencé par la nationalité de M. Ramesh Bramhan, lui-même indien de souche et que généralement les bourses étaient plutôt attribuées à la section scientifique des facultés. Le doyen était très content de cet intérêt pour autre chose que les mathématiques. Je dus jouer le jeu de la joie du pauvre étudiant qui avait du mal à joindre les deux bouts, mais j'étais abasourdi.

Quelle pouvait donc être la fortune de cet homme. Déjà président d'un puissant groupe de communication, voilà que je le découvrais mécène. Son emprise sur Los Angeles ressemblait de plus à une énorme toile d'araignée. Les milieux financiers, les médias, les universités et peut-être le milieu criminel, mais jusqu'où ses relations pouvaient-elles aller ?

Pour faire le choix des élèves bénéficiaires de cette fameuse bourse, le doyen devait évidemment fournir les dossiers scolaires à la fondation. Sa convocation était dans ce but. Il n'avait pas le droit de donner ces documents sans mon accord. Déjà plusieurs étudiants avaient été contactés, mais comme nous n'étions pas bien nombreux de ma nationalité dans les Sciences Humaines, je pouvais être confiant dans le résultat des attributions des bourses d'études.

Je ne pus cacher ma joie, le bonheur m'emplissait, bien sûr que le doyen pouvait faire passer mon dossier. En attendant le résultat, je ne respirerais plus, j'étais au comble du bonheur. Je prierai pour que la descendance de M. Ramesh ne soit que des garçons et qu'ils soient nombreux. Du moins est-ce ce que je dis au doyen en sortant de son bureau. Intérieurement je bouillonnais. Plus ça avançait, plus je m'enfonçais. Il ne me restait plus que l'espoir que mon cousin avait fait un travail impeccable.

Finalement, je commençais vraiment à me dire que ce contrat était une escroquerie, il aurait dû rapporter au moins le triple du prix initial.

Si Ramesh avait créé cette bourse uniquement pour avoir accès à mon dossier scolaire, je pouvais me demander jusqu'où il irait pour me surveiller. Je devrais suivre les cours et aller régulièrement à la faculté. Chose que je n'avais pas réellement prévue de faire. Dommage, j'allais devoir me farcir de débiles étudiants humains au milieu d'amphithéâtres surchargés. Mais si je pouvais gagner la confiance de Ramesh, et surtout celle de celui qui s'appelait Alice, cela valait le coup.

J'allais donc en cours régulièrement.

Et un soir de la semaine, en entrant dans mon minuscule studio, je m'aperçus que quelqu'un était venu fouiller dans mes affaires. Je n'avais pas mis de marque, trop visible pour un homme de la pertinence d'Alice, aussi je m'étais contenté de repérer l'emplacement précis de chacune des choses. Même de mes sous-vêtements qui étaient dans les tiroirs. Effectivement, certaines petites choses avaient été déplacées. Il n'y avait rien à trouver, sauf des tickets de restaurant et de cinéma, des cours et des fausses lettres de ma mère. J'avais même installé, bien en vu, un portrait d'une famille indienne prise dans les montagnes du Sud. Je mettais promis de "bétonner", c'était le cas.

Je fus quand même un peu inquiet tout le reste de la semaine. A tout moment, je m'attendais à voir débarquer Alice avec un pistolet. Je cauchemardais, rêvant qu'il arrivait dans mon studio, qu'il m'attachait au lit et qu'il me torturait, me demandant qu'elle était la recette du Poulet Gourma.

C'était une première pour moi, jamais je n'avais fait de cauchemar. J'avais toujours dormi comme un dragon bienheureux, sûr de sa puissance et capable d'éliminer tout ennemi. Mais les choses avaient changé. Je comprenais un peu mieux comment devaient vivre les humains. Eux qui sont si faibles, et soumis à tellement de danger, leur vie devait un enfer à vivre constamment dans l'angoisse. Cette

expérience éprouvante pour les nerfs me donna presque de la compassion pour eux.

Ainsi donc, pour renforcer la confiance que Ramesh semblait avoir acquise après sa première semaine d'enquête, je passais le mois suivant à jouer mon rôle de parfait petit étudiant indien.

En journée, je suivais mes cours d'ethnologie. Malgré mes premières réticences, j'en vins à apprécier ce que j'apprenais. Je trouvais extraordinaire cette diversité dans les mœurs humaines. Je travaillais studieusement mes cours, j'apprenais mes leçons et petit à petit, ce fut finalement uniquement par plaisir que j'allais à la faculté. J'eus ma bourse d'IS Fondation, et la question de savoir si c'était juste pour moi qu'elle avait été créée n'avait plus lieu d'être : mes résultats scolaires étaient très bons.

De plus, je rencontrais d'autres étudiants avec lesquels je sympathisais. Sur le campus, les étudiants étrangers formaient une sorte de groupe indépendant. Nous nous entendions bien avec les autres étudiants, mais souvent nous avions plus de points communs entre nous. Je passais certaines journées entières à discuter des derniers cours que nous avions appris, nous échangeions nos points de vu sur telle ou telle différence culturelle. C'était absolument passionnant. Parfois, les soirs où le restaurant fermait, nous nous retrouvions chez les uns et les autres pour des soirées. Ou alors nous sortions carrément en boîte de nuit. Normale la boîte ! J'appris même à danser et à chanter dans des karaokés.

Au restaurant tout se passait très bien aussi. En deux mois, j'étais quasiment devenu le chef de cuisine. Si je n'en portais pas le titre, j'en assumais totalement la fonction. Le patron m'adorait, et tous les employés travaillant avec moi aussi. Ce sentiment qu'ils avaient envers moi, me poussait à toujours sortir le meilleur de moi. J'innovais dans la cuisine en permanence, tout en essayant de garder un cachet traditionnel à mes plats.

Apparemment, je réussissais. Le restaurant était bondé tous les soirs et maintenant il fallait réserver quasiment une semaine à l'avance pour être sûr d'avoir une table. Je ne le savais pas, mais pendant ma semaine d'essai, un critique gastronomique était venu manger. Ravis, il avait fait une critique dithyrambique dans un journal, ce qui avait attiré une foule de curieux. Nous devenions en quelque sorte un restaurant à la mode. Le petit restaurant ethnique caché dans des ruelles mal famées, mais si bon et si chic. Nous commencions même à avoir quelques stars qui venaient manger incognito. Déjà, deux autres restaurants indiens de Los Angeles qui jouaient dans une catégorie plus luxueuse que la notre, avaient essayé de me débaucher. Me sentant à l'aise dans mon environnement actuel, je refusais. Attirant encore plus sur moi la sympathie des membres du restaurant et plus particulièrement du patron. L'argent rentrait à toute vitesse et bientôt nous pourrions envisager de construire un autre établissement plus grand dans un quartier plus huppé. Nous discussions âprement, le patron et moi en vu d'une association à part égale dans ce nouveau restaurant.

Je travaillais comme un fou, plus que je ne l'avais jamais fait de ma vie. Mais aussi, jamais je n'avais senti ma vie aussi pleine ni aussi heureuse.

Si tout allait bien sur le plan professionnel, cela allait encore mieux sur le point sentimental. La serveuse du restaurant s'appelait Anita Tagore. Elle était un peu plus âgée que moi. Elle était une immigrée de la seconde génération. Elle était comme moi, une métis, mélange de deux cultures. Très américaine dans sa façon de penser, elle gardait les bons côtés de la culture indienne. Elle était toujours Hindouiste, bien que peu pratiquante et portait le bindi au milieu du front. Ce point rouge est symbole de félicité et de prospérité. Normalement, dans le Nord de l'Inde, seules les

femmes mariées le portent. Heureusement, Anita était d'origine Tamoul, et dans le Sud, tout le monde pouvait le porter. Elle était célibataire. Elle était superbe quand elle s'habillait en sari, bien que tout aussi superbe quand elle était en jean. Elle avait de longs cheveux noirs très raides qui descendaient comme une lame dans son dos. Cette jeune fille rayonnante souriait tout le temps. Nous sympathisâmes assez vite. Bien que n'ayant eu que peu d'éducation, elle était très vive d'esprit et son rire était comme le petit bruit d'un ruisseau. Sa famille était pauvre et le travail de serveuse avait été une aubaine pour sa famille. Le fait que le restaurant tourne aussi bien, était une bénédiction pour elle. Avec les gens riches qui commençaient à venir, elle empochait des pourboires qui étaient bien agréables.

Ce fut elle qui m'invita la première, montrant par là toute l'influence de la culture américaine. Notre premier rendez-vous fut au cinéma. Je ne sais même plus de quoi parlait le film, je passais toute la soirée à la regarder et à l'écouter. Elle était très bavarde, chose dont je ne m'étais pas aperçu au restaurant. Mais j'adorais tout ce qu'elle me racontait. A la suite de ce premier rendez-vous fascinant, dès que nous le pouvions, nous sortions ensemble. Je la présentais à mon groupe d'étudiants étrangers, auquel elle s'intégra très bien. De toute façon, j'avais l'impression qu'elle pouvait s'adapter à toutes les situations. Elle connaissait la pauvreté, mais sa classe naturelle lui permettait d'être à l'aise dans le milieu plus intellectuel de la faculté et elle était tout aussi tranquille quand elle rencontrait les quelques personnalités qui commençaient à venir au restaurant.

Après le premier mois de fréquentation, je l'invitais chez moi. A la base en tout bien et tout honneur. Quand je la vis se déshabiller, je fus abasourdi. Mais elle fit cela très naturellement. Je découvris son petit corps lisse, et à contre lampe de chevet, ses cheveux faisaient une sorte d'auréole sombre autour d'elle. Elle m'invita à la rejoindre dans mon lit et c'est dans une sorte d'état second que je me déshabillais et la retrouvais sous les draps. Ce fut ma première expérience sexuelle, ma plus belle expérience. Par la suite, notre relation évolua beaucoup. Nous ne nous quittions plus. Tout le restaurant nous regardait en souriant, sachant sans que nous ayons besoin de l'expliquer ce que signifiaient les regards et sourires que nous nous envoyions.

Après deux mois d'une tendre relation, elle m'invita chez elle pour rencontrer ses parents. Je m'habillais de manière indienne traditionnelle, je voulais faire une bonne impression aux personnes qui avaient mis au monde une personne aussi désirable et gentille. J'étais très tendu lors de ce rendez-vous, mais je fis une impression favorable à ses parents. Ma culture indienne était pour eux un gage de bonne foi, et mon succès avec le restaurant tout en menant conjointement de brillantes études était pour eux une preuve de sérieux et de stabilité. Je savais ce qui se jouait, j'étais bon à marier. Et heureux de l'être ! Les événements avançant, je commençais à envisager un avenir radieux dans les bras d'Anita.

Je n'avais qu'un souci : ma famille. Tout mon passé était basé sur des mensonges. Mais, cela n'avait finalement que peu d'importance. Notre amour, plus que naissant, surmonterait les épreuves.

Ce furent les deux mois les plus heureux de ma vie. Mais toutes les bonnes choses ont une fin. Il n'était pas de mon destin de vivre une vie d'homme.

Régulièrement je téléphonais à ma mère pour la tenir au courant de l'évolution de mon contrat. N'ayant pas grand chose à en dire et voulant affirmer mon indépendance, je restais très évasif. Oui, tout allait très bien, le travail avançait régulièrement. Je devenais un familier de ma cible. Aucun problème. Elle, toujours inquiète, sentait bien mon désir d'indépendance et elle n'osait pas poser de

question très précise. Tout allait bien, alors ça allait bien !

Finalement, je lui passais un coup de fil bien différent. Je lui annonçai l'éventualité de mon mariage avec Anita. J'étais inquiet mais gonflé de bonheur. Qu'importe le fait de ma nature de dragon. Après tout, elle-même était mariée à un humain et tout se passait au mieux. Les choses se passeraient de la même manière pour moi. Il ne faisait aucun doute pour moi que ma mère serait ravie et qu'elle me donnerait tous ses vœux de bonheur.

Pourtant, ce fut cet appel qui mit fin à mon bonheur. Bien sûr ma mère était heureuse que je trouve l'amour, mais elle brisa mes espoirs : ma future fiancée était humaine, jamais elle ne pourrait porter un de mes enfants et survivre. La loi draconique était très claire là-dessus : nous tuions la mère après l'accouchement. Je protestai, je fulminai, je citai des histoires de dragon ayant réussi à garder leur femme en vie. Elle acquiesça, mais me dit qu'ils étaient maintenant des rebelles. Je ne devais pas oublier que nous n'étions pas des dragons dorés qui ne respectaient aucune tradition et qui avaient un attachement surdimensionné pour l'humanité. Ce qui n'était pas le cas de la famille. Déjà, elle-même avait eu des problèmes avec mon père, alors que dans ce cas précis la descendance ne posait pas de problème et qu'il n'y avait pas véritablement d'interdit. Je rétorquais que nous nous débrouillerions, nous n'aurions pas d'enfants et en adopterions. Il devait bien exister des orphelins dans notre famille, un dragon avec un enfant qui se serait fait tuer lors d'un contrat. Oui, c'était possible, bien que généralement, les orphelins étaient directement adoptés par l'école de la maison de Gupta.

Toute son argumentation n'eut aucun effet sur moi. Je restais persuadé qu'il serait possible pour Anita et moi de vivre notre amour, malgré les interdits, malgré les mensonges. Ce devait être possible.

Ma mère sentit bien que j'avais quelque peu perdu les pédales, elle choisit de cesser ses tentatives de persuasion. Elle passa à un autre sujet : l'assassinat. Quand était-il ? Il ne me restait que peu de temps finalement. Elle espérait que je n'avais pas oublié que j'avais un travail à faire. Je devais remettre les pieds sur terre, si jamais je ratais mon contrat, je serai déclaré rebelle. Et je connaissais le sort des rebelles dans la famille.

Cela calma instantanément mes ardeurs amoureuses. Pour la première fois de ma vie, je mentis à ma mère. Le contrat, je l'avais complètement oublié le contrat. Je n'en avais plus rien à faire de ce satané contrat. Ramesh, que je voyais maintenant régulièrement au restaurant était quelqu'un de très sympathique. Je ne pouvais pas dire qu'il était devenu mon ami, mais comme tous les Indiens du quartier, je ressentais envers lui un sentiment fraternel. Il était un peu le père bienveillant de tous les Indiens que je fréquentais. L'assassiner, je n'en avais plus l'intention. Il avait même proposé de nous aider financièrement pour la construction du nouveau restaurant.

Malheureusement, j'avais un devoir à accomplir. Je ne pouvais pas décevoir mes parents. Mon honneur n'avait que peu d'importance, mais le déshonneur retomberait sur ma mère et mon père. Les autres dragons noirs profiteraient de ma rébellion pour accentuer leur pression sur ce couple hors normes. Indépendamment de cela, je ne pouvais faire cela à ma mère. Elle vivait pour l'honneur ! La vie ne lui avait déjà pas fait de cadeau en la rendant follement amoureuse d'un humain, son fils ne pouvait pas la décevoir. Je savais très bien qu'abandonner maintenant briserait son cœur, et cette idée m'était absolument intolérable.

Je savais que mon père ne serait pas gêné par l'abandon de ma mission. Son seul regret serait que

je n'avais pas accompli ce que j'avais à faire, mais c'était le Karma. Mon destin ne devait pas être celui d'un assassin. Mais il restait ma mère !

Aussi j'abrégais la conversation, je lui répondis que je savais où se trouvait mon devoir et qu'elle n'avait pas à s'inquiéter. Jamais le contrat n'avait quitté mes pensées et que d'ailleurs, j'agirai sous peu. C'est rassurée que je quittais ma mère.

Une fois encore j'avais menti. Au moment présent, je ne savais absolument pas quoi faire. Aller au bout de mon contrat, c'était abandonner ma vie actuelle. Je risquais de perdre tout ce que je venais de découvrir et que j'aimais tant. Ma décision n'était pas réellement prise.

Les quelques jours qui suivirent cette abominable discussion avec ma mère, j'errais dans un état semi-comateux. J'étais incapable de prendre une décision. Je pouvais choisir de devenir rebelle, mais le prix était immense. Je perdrais ma famille et tout ce qui constituait mon enfance. Si je faisais mon contrat comme je l'avais prévu, c'était ma nouvelle vie que je perdrais. Je voyais s'effondrer tous les espoirs que nous avions mis dans le nouveau restaurant. Je devrais quitter la faculté et les études que j'aimais tant. Et surtout, je perdrais mes nouveaux amis humains, ces gens finalement sympathiques qui vivaient dans un monde plus simple que le mien. Puis finalement, je perdrais Anita. La chose que j'avais le plus de mal à envisager. Pour moi, l'avenir passait par elle. Je n'arrivais plus à réfléchir dès que je pensais à elle.

Tout mon environnement sentit bien que quelque chose me turlupinait. Mais conforme à la discrétion indienne, personne n'osa me poser de question. Seule Anita, ce mélange de culture indienne et américaine que j'aimais tant, osa. Un soir, après que nous eûmes fait l'amour, dans l'intimité de cet instant magique elle me demanda ce qui se passait. Elle était très inquiète, pensant que j'étais perturbé à cause d'elle. Trouvais-je que notre relation allait trop vite ?

Nous étions nus, dans mon lit. Je sentais sa main légère posée sur mon épaule et son corps près du mien qui rayonnait encore de chaleur. Sans les voir, je percevais ses yeux charmants qui sondaient mon profil fermé. Sur le moment, je ne savais plus que faire, mon amour pour elle était si intense que j'étais terrorisé à l'idée de lui faire du mal. Je n'osais même pas me tourner pour la regarder. Je devais me retenir pour ne pas éclater en sanglots.

Comme ma réponse se faisait attendre, je sus que bientôt c'était elle qui se mettrait à pleurer. Sa jambe appuyée contre la mienne commençait à frémir sous la tension qui habitait sa propriétaire. Il m'était impossible de laisser les larmes couler de ses yeux. Je ne pouvais imaginer ses yeux si charmants se remplir de larmes.

Alors je me tournai vers elle et lui mentis. Je lui dis avec toute la tendresse possible qu'elle n'avait pas à s'inquiéter. Ma tension des derniers jours n'avait rien à voir avec elle. Qu'au contraire, plus les jours passaient, plus mon amour pour elle grandissait. Mes inquiétudes venaient du restaurant, je trouvais que les choses allaient trop vite. J'étais jeune, encore en faculté, et je ne savais pas si je pourrais mener mes études et mon métier de front. Peut être que le nouveau restaurant arrivait trop tôt. Je lui racontais ses mensonges d'une voix douce en lui caressant les cheveux.

Elle me sourit, la joie réapparut sur son visage. Elle me prit dans ses bras et me berça tendrement. Mais non, il n'y aurait pas de problème. Ce serait dur, mais elle était certaine que nous y arriverions. Et puis, je devais penser à ma mère, imaginer la fierté que représentait ma réussite en Amérique. Je pourrais même la faire venir avec mes sœurs. Si elles étaient aussi belles et brillantes que moi, elles réussiraient forcément aussi bien que moi dans ce nouveau pays.

C'est la tête posée sur sa poitrine, pendant qu'elle me berçait tout en essayant de me rassurer que je sus que ma décision était prise. Si à cet instant, j'étais incapable de lui révéler la vérité, jamais je ne le pourrais.

Il ne me restait plus qu'à continuer mon contrat. Il m'était trop difficile de tout lui dire au risque de la perdre. Je ne pouvais faire son malheur. Elle était humaine, profondément humaine. La vie des dragons était trop éloignée de ses aspirations et de ses rêves. Bien trop gentille, jamais elle ne pourrait s'adapter à la vie que nous menions. Je savais qu'elle accepterait de me suivre dans une relation aussi étrange, mais elle en mourrait, dans le malheur et le désespoir. C'était impossible ! Mieux valait détruire ma vie en accomplissant ce stupide assassinat, et la quitter brutalement. Son chagrin serait intense, mais temporaire. Elle serait finalement mieux sans moi, elle trouverait sûrement un autre humain qui pourrait la rendre heureuse. Moi, je n'étais pas humain, et cela m'était impossible à accomplir.

Je dus m'empêcher de pleurer et je composai un masque de sérénité. Je tournai la tête vers elle en souriant. Je lui dis que je l'aimais, qu'elle avait raison, que je n'avais pas à m'inquiéter. L'avenir était radieux avec elle à mes côtés. Bientôt nous roulerions sur Hollywood Boulevard, au volant de notre Cadillac et disant à nos trois enfants d'arrêter de faire du bruit.

Je mentis ! Il ne me restait plus que l'honneur et avec de la chance : la mort.

Chapitre 9

Voilà, ma décision était prise, j'accomplirai mon contrat. Avec regret, mais il serait fait.

Si j'avais quelque peu perdu mon objectif de vu, le plan fonctionnait toujours malgré moi. Je devais obtenir la confiance Ramesh et de ses gardes. Dans un contexte normal, j'aurais pu l'empoisonner beaucoup plus tôt, mais comme je l'ai dis précédemment, Ramesh pouvait quasiment demander n'importe quoi à mon patron. Et ce qu'il avait demandé à mon patron lors de la construction de son restaurant, c'était que les cuisines soient visibles par les clients. Le mur de séparation était donc transparent, et les clients pouvaient apercevoir l'agitation frénétique qu'il y avait dans la cuisine. Ce mur était une gêne pour moi, impossible de faire tranquillement un empoisonnement dans ces conditions. Par contre, ce type d'installation devenait moderne dans les restaurants, alors que pour nous, cela faisait déjà longtemps que ça existait. Nous étions en quelque sorte des précurseurs dans la mode gastronomique et l'idée avait été gardée dans les plans du futur établissement.

Si les clients étaient ravis de nous voir, moi, j'en étais fort marris. Au début de mon travail en tant que cuisinier, je sentais en permanence le regard d'Alice qui pesait sur mon dos. Impossible de tenter quoi que se soit ! C'est pourquoi je devais obtenir une confiance aussi forte que possible de la part d'Alice et de Ramesh. Et j'y étais très bien arrivé !

Maintenant, quand je travaillais à la préparation d'un plat pour Ramesh, il m'arrivait de jeter un coup d'œil par-dessus l'épaule et je m'apercevais que toute la petite bande regardait ailleurs. La confiance qu'ils avaient en moi était maintenant suffisante pour qu'ils ne passent pas leur temps à surveiller ce que je mettais dans leur nourriture.

J'allais pouvoir tenter d'empoisonner Ramesh.

Mais avant de lancer l'opération, je retournais voir mon cousin. C'était chez lui que j'avais laissé tout l'équipement qui pouvait paraître suspect : les explosifs, mes plans, quelques vêtements et mes autres faux papiers. L'épée je l'avais récupérée juste après ma conversation avec Alice, au cas où il serait allé vérifier auprès du Kalary.

Il parut surpris de me revoir et ne s'attendait pas à ma venue. Mais en bon contact, il conservait l'ensemble de mes affaires. Il fit un peu la tête quand je lui annonçais qu'il y avait de fortes chances que je me réinstalle sous peu dans son appartement, mais il ne dit rien de spécial.

L'ordinateur était réparé. D'après les explications qu'il me donna et auxquelles je ne comprenais strictement rien, les Gremlins avaient foutu un fameux bordel. Je n'avais absolument aucune envie de me connecter, alors je laissais tomber. Je ne fis que récupérer l'ensemble de mon matériel, puis le saluais. Il me renvoya un "Au revoir" plein de reproches.

Je jouais le jeu du petit étudiant pendant le reste de la semaine. Je fis des cadeaux à Anita, un superbe sari en soie et une broche à cheveux. Apparemment, la conversation que nous avons eue l'avait rassuré sur notre avenir et sur mon attitude un peu froide.

Par contre j'avais quelques soucis avec l'empoisonnement. Je n'avais pas eu de confirmation d'un quelconque caractère inhumain des gardes du corps, mais leur attitude et ce que j'avais déjà vu ne m'inspiraient guère. Aussi, je préparais différents poisons dans mon studio. Grâce à ma mère, sans être un expert, j'étais apte à faire différents poisons avec des produits que l'on pouvait facilement trouver dans le commerce. Je choisis de faire une batterie de différents poisons, et en ajoutant un sort d'Empoisonnement par-dessus, j'espérais bien que cela serait fatal.

Une fois toutes mes petites potions finies, je me dis que j'avais peut-être un peu forcer la dose, mais je "bétonnais". Je n'arrivais pas à imaginer qu'avec le cocktail que je préparais, autre qu'un dragon noir puisse survivre. J'eus un peu de mal à faire les poisons car j'avais un impératif : malgré la confiance que le groupe avait placée en moi, ils continuaient quand même à utiliser un goûteur. C'était toujours le même garde, un de ceux qui ressemblaient à des machines. Jamais je ne l'avais vu hésiter quand il s'agissait de goûter un plat ou une boisson. Alors je craignais qu'il n'ait un moyen quelconque de contrarier les effets d'un poison. Donc, il fallait que mes différents poisons agissent avec suffisamment de retard pour passer le délai qu'attendait Ramesh pour vérifier qu'il n'arrivait rien à son goûteur. Et puis, chose non négligeable, cela me permettrait peut-être de m'esquiver avant que la tête de Ramesh ne tombe dans son plat.

Pour préparer tout ça, je dus être relativement absent. C'est pourquoi je dis à Anita que je lui réservais une surprise et qu'il n'était pas question qu'elle vienne chez moi avant la semaine prochaine. Elle me regarda bizarrement quand je lui dis cela, mais elle sourit. Heureusement qu'elle accepta mon étrange demande et qu'elle ne passa pas inopinément à mon appartement. J'aurais été obligé de la tuer, et cela m'aurait été impossible. Là au moins, elle prendrait mon attitude comme une trahison de ma part, ce qui était vrai, et probablement que cela l'aiderait à accepter mes actions futures et à me remplacer au plus tôt.

J'avais tellement bien réussi ma couverture, que malgré la paranoïa ambiante, je réussis à savoir si Ramesh devait partir en avion dans la semaine. Ce n'était pas le cas.

Aussi, le vendredi soir, j'allais contrevenir aux indications du contrat et à mes habitudes. J'allais placer une bombe dans l'avion privé de Ramesh. Pourquoi donc ? Parce que je "bétonnais". Si jamais mon empoisonnement ratait, je pensais que Ramesh quitterait la région le temps de me localiser et m'éliminer. Avec un peu de chance dans mon malheur, il sauterait dans l'avion et lui... sauterait avec Ramesh dedans. Le contrat ? Qu'importe le contrat, j'en avais ras-le-bol. Il fallait qu'il meure, soit... il mourrait. La façon n'avait plus d'importance pour moi. Cela serait mal vu, mais c'était toujours mieux pour l'honneur qu'un échec.

Dans l'après-midi de vendredi j'allais acheter une tenue ressemblant énormément à celle que portaient les techniciens qui travaillaient à l'aéroport. Et après le restaurant, je changeais de tenue et me dirigeais vers l'aéroport. J'entrai par les grillages, marchai un peu le long des pistes et me dirigeai vers les hangars. L'avion privé de Ramesh, je le connaissais bien, il était dans un petit hangar particulier. Je croisais plusieurs personnes en me dirigeant vers le hangar, mais ma tenue fit merveille. C'était étonnant comme dans un pays aussi protectionniste que les Etats-Unis à partir du moment où on a la tenue adéquate il est facile de s'introduire n'importe où. Je saluais les gens que je croisais

et ils me rendaient mon salut. Pour m'amuser, je serrais même la main d'un agent de sécurité bedonnant et lui demandais une tasse de café. Devant mon attitude tout à fait normale, il ne remarqua même pas qu'il me manquait le badge de reconnaissance qu'utilisait l'aéroport.

J'évitai le garde qui se tenait devant la porte du hangar de Ramesh et passai par une fenêtre. La sécurité placée sur la fenêtre était très facile à circonvenir et cela ne me prit que quelques secondes pour m'introduire tranquillement dans le hangar. L'avantage d'un hangar sur un aéroport, c'est qu'ils sont obligés de limiter les systèmes de sécurité. Il y a bien trop de matériel sensible sur un aéroport pour se permettre le risque qu'une sécurité perturbe l'un de ces nombreux systèmes. Cela au risque d'une chute d'avion.

J'étais seul dans le hangar et je pus tranquillement installer ma bombe. Logiquement, arrivé à une certaine altitude, le détonateur connecté à un altimètre déclencherait la bombe. Puis boum !

J'en eus pour une petite heure pour l'installer dans un endroit discret de l'appareil. Je n'étais pas un grand spécialiste, mais je pensais que cela suffirait. Ensuite je ressortis tranquillement du hangar, puis de l'aéroport en repassant par le même chemin qu'à l'allée.

Dès le lendemain, je sortis de mes affaires une petite statuette du dieu Ganesh. C'était une petite statuette en argile du dieu à tête d'éléphant. Je trouvais qu'en la circonstance, c'était approprié. Parfois la mana nous joue de drôle de tours : c'était justement Ganesh, le dieu des activités intellectuelles que Ramesh priait en priorité. Cette statuette était un cadeau de ma mère pour mon premier contrat, elle était ancienne et valait sûrement une petite fortune. Mais son intérêt pour moi tenait plus dans le fait qu'elle était un réceptacle. Logiquement, je ne devais l'utiliser qu'en cas d'extrême nécessité, mais bon, je n'en étais plus à une règle près.

Je voulais faire un sort d'empoisonnement ce soir, et je n'avais pas assez de mana personnelle pour ça. Si en cassant le réceptacle j'arrivais à absorber la totalité de la mana contenue dans la statue, j'en aurais assez. Autrement, je n'utiliserait que mes poisons "naturels". Mais je préférais assurer le coup, un poison magique est toujours beaucoup plus difficile à contrer qu'un poison normal.

Je pris la statuette entre mes mains et d'un geste brusque, je la brisai. Je me concentrai intensément pour absorber la mana qui se dégageait. C'était pour moi presque la première fois que je pratiquais ce rituel. J'avais déjà fait un essai avec un autre réceptacle, mais celui-ci était bien moins puissant que la statuette. Et j'avais échoué. Je n'avais pu conserver la totalité de la puissance de ce petit réceptacle qu'une dizaine de minute au lieu d'une dizaine de jours. Ma mère m'avait rassuré en me disant que l'expérience vient avec l'habitude. C'était bien joli, mais dans le cas présent, il fallait absolument que je réussisse avec ce réceptacle puissant car il était trop faible pour faire ce que je souhaitais avec la moitié de sa puissance et je me voyais mal casser la statuette en plein milieu de ma cuisine avec Alice regardant par-dessus mon épaule.

Alors je me concentrais, me rappelant tous les exercices de yoga que j'avais pu faire avec mon père. Je me libérais de toutes les tensions extérieures et je faisais le vide dans mon esprit, me concentrant sur l'essence de ma respiration. Puis, cela vint, je sentis une onde d'énergie m'emplir, je sentis mes poumons expulser le trop plein d'air qui y était resté bloqué. Mes muscles se détendirent et je ressentis une onde de bien-être prendre possession de mon corps. Malgré toutes mes fautes et mon stress, j'y étais arrivé. Je sentais en moi pulser suffisamment de mana pour faire mon sort d'empoisonnement à deux personnes : le garde goûteur et Ramesh.

Par contre, je savais maintenant que les dés étaient lancés : une autre rencontre avec Ramesh n'aurait

pas lieu avant la semaine prochaine. Je savais que ma race de dragon n'était pas particulièrement adaptée pour conserver la mana excédentaire plus de quelques jours, et si j'arrivais à la garder une semaine se serait déjà une chance formidable que je n'étais pas prêt à tenter. Ce soir serait la seule opportunité que j'aurais d'empoisonner Ramesh avec ce sortilège.

Puis enfin le samedi soir vint. J'étais extrêmement stressé et je parlais moins que d'habitude avec mes amis du restaurant. Mais contre toute attente, mon attitude avec Anita fut finalement bénéfique à mon projet. Quand le patron, croyant que je ne l'entendais pas, lui demanda ce que je pouvais bien avoir, elle lui répondit qu'il n'y avait pas de souci à avoir, que c'était seulement dû au stress de mes études liées à l'ouverture prochaine du nouveau restaurant. Il vint même me soutenir dans mon désarroi, m'assurant qu'il serait toujours derrière moi, qu'il ne voyait pas pourquoi mon talent disparaîtrait et que nous trouverions un moyen pour que je puisse assumer mes études. Je le remerciais et lui dis qu'il était bon avec moi, que je voyais en lui une sorte de père à qui je devais quasiment tout. Il partit avec un grand sourire sur le visage, entièrement rassuré sur mon humeur.

C'était un bon soir, le restaurant ne désemplissait pas et je dus même plusieurs fois être présenté à des clients pour qu'ils puissent me féliciter sur ma cuisine. J'écoutais les louanges avec une attention toute relative, surveillant les entrées et attendant l'arrivée de Ramesh. Les gens durent me prendre pour un grand timide car je ne répondais quasiment rien, j'écourtais les conversations en prétextant que ma présence en cuisine était indispensable si je voulais maintenir la qualité de ma cuisine.

Pourtant, c'est pendant un de ces courts intermèdes que Ramesh et sa clique arrivèrent. J'étais tellement stressé que j'avais même raté la visite de sécurité habituelle du premier garde. Décidément, cet assassinat était une vraie galère.

Ramesh vint directement vers moi, un grand sourire sur le visage, il s'excusa auprès des gens avec qui je parlais en prétextant que nous devions parler de l'ouverture du nouveau restaurant dont je serai le patron. Il me prit par les épaules et me serra contre lui. J'eus très très peur ! Les gardes s'agitèrent derrière lui. Je les vis immédiatement porter leur main à leur arme, et Alice intervint rapidement pour nous séparer. Je fis signe de tête à Alice que je comprenais son attitude un peu brusque et que je n'en lui voulais pas. Je remerciais abondamment Ramesh de la confiance qu'il avait en moi, mais comme avec les autres clients, je lui dis qu'il fallait vite que je retourne en cuisine. J'essayais de marcher normalement, mais Alice dû sentir ma tension et je l'entendis demander à Anita si j'avais un problème. Je ne pris pas la peine d'entendre sa réponse et me précipitais dans la cuisine.

Quelques minutes plus tard la commande de la table de Ramesh arriva. Comme d'habitude, il y avait une commande de quatre plats différents. Depuis le temps que j'étais dans ce restaurant, jamais ils n'avaient pris le même plat. Impossible normalement de deviner à l'avance qu'elle serait l'assiette de Ramesh. Mais maintenant, je commençais à connaître ses goûts. Cela faisait déjà quelques temps que je ne me trompais plus. C'était d'ailleurs une des raisons qui au début m'avait obligé à attendre pour tenter mon empoisonnement. J'aurais eu l'air fin si j'avais empoisonné un garde et pas ma cible.

Les boulettes de viande d'agneau en sauce, voilà quelle était sa commande. Un plat qui demandait normalement une vingtaine de minutes, avec du piment, de l'anis, de la cannelle, de la coriandre et beaucoup d'autres épices qui cacheraient aisément les différents poisons "naturels" que j'avais préparés. Nous étions dans un restaurant, aussi beaucoup de choses étaient déjà prêtes, je ne mis

qu'une dizaine de minutes à faire le plat. A la fin, je lançais mon sort d'empoisonnement. Ce fut un stress énorme pour moi. Il est toujours possible de rater un sort. Et même si j'étais très entraîné à lancer celui-ci, qui était la spécialité de ma mère, il y avait toujours un risque d'échec. Mais je réussis !

Du coup je me détendis. C'était fait, ma seconde tentative d'assassinat était en marche. Cette fois-ci, un assassinat dans la plus grande tradition des dragons noirs.

Je posais l'assiette sur le comptoir et m'activais sur les autres préparations. Puis Anita vint prendre les plats pour les emmener à la table. En partant dans la salle, elle me sourit. Je lui rendis son sourire, bien que d'une manière un peu crispée.

Je la regardais poser les plats sur la table de Ramesh. Comme toujours elle dit un mot et Ramesh lui répondit en se frottant les mains. J'avais eu raison, les boulettes de viandes étaient bien pour lui.

Je savais qu'il fallait continuer à travailler et ainsi tourner le dos à la salle. Mais c'était plus fort que moi, je devais regarder. Je vis le goûteur plonger les doigts dans le plat de Ramesh et porter la nourriture à sa bouche. Il dit un mot et je vis Ramesh sourire comme un bienheureux. Celui-ci attrapa délicatement une boulette entre l'index et le pouce, puis commença à la porter vers sa bouche. Mais Alice veillait, il était trop tôt, il fallait attendre les deux trois minutes nécessaires pour voir si le goûteur ne subissait d'effets secondaires. Aussi, il posa sa main sur le bras de Ramesh, l'empêchant ainsi de poser la boulette dans sa bouche. Au grand dépit de Ramesh qui avait rarement droit à un plat brûlant. Jusque là, rien d'anormal. Logiquement, si je ne m'étais pas trompé dans mes calculs, les différents poisons n'agiraient pas avant cette période d'attente. Le temps passa lentement et je continuais à garder les yeux fixés sur la table d'une façon totalement anormale.

Et ce qui devait arriver arriva : Alice croisa mon regard. L'échange que nous eûmes ne dura qu'un instant infime, mais nous savions tous deux ce qui était en train de se passer. Il se leva prestement en disant quelques mots sous le regard étonné de ses amis et en sortant son arme de sous sa veste. Je devais partir sur-le-champ, tant pis pour mon empoisonnement. J'avais échoué, mais je tenais à rester en vie.

Pourtant, je ne pus détacher mon regard de la table. Il arrivait quelque chose au goûteur. Il se tenait à la table comme si elle tentait de l'écraser, se courbant en arrière dans le geste de la repousser. Je vis ses cheveux blanchir en un instant. D'un brun profond, ils passèrent à un argenté du plus bel effet. Sa peau se tendit sur ses pommettes et ses joues se creusèrent. Des rides apparurent sur tout son visage. Puis, il ouvrit la bouche dans une sorte de cri muet. Cela me permit de voir ses dents qui se déchaussaient une à une, sa lèvre qui se retroussait autour du trou noir qu'était maintenant sa bouche. Son visage devint semblable à une pomme flétrie, ses cheveux commencèrent à tomber sur ses épaules et finalement, il tomba tête première dans son assiette.

Tout cela ne prit que quelques secondes. Les secondes les plus longues de ma courte vie. Jamais je n'avais vu un tel phénomène. Mais je n'avais pas le temps d'analyser les événements sur place, je pris mes jambes à mon cou et courus comme un dératé vers la sortie de secours située au fond de la cuisine. Personne ne me regardait, sauf Anita. Elle avait les yeux grand ouvert et semblait vouloir m'appeler. Mais je détournai la tête et lui tournai le dos sans même un signe.

Une panique générale s'était déclarée dans le restaurant. Devant l'arme d'Alice tout le monde s'était levé et courait vers l'entrée du restaurant. C'est probablement la raison pour laquelle je ne fus pas poursuivi. Il régnait un tel chaos qu'il était impossible pour lui d'arriver jusqu'à moi sans marcher

sur quelques clients paniqués. Cela, sans même prendre en compte l'étonnement qu'il y avait dû avoir à cause de l'étrange décomposition du garde. Je me précipitais en évitant l'endroit où je savais que se tenaient les deux voitures d'escortes. Je ne pouvais pas prendre ma voiture qui se trouvait près des gardes et de toute façon, elle était bien trop repérable. Aussi, je pris le premier bus du premier arrêt que je trouvais. Même si je ne savais pas où il allait, c'était toujours mieux que de rester dans les parages.

Et voilà, seconde tentative, second échec. Je commençais à penser que je n'étais pas fait pour ce métier. Le pire pour moi n'était pas tant l'échec que le regard d'Anita quand elle me vit sortir précipitamment du restaurant. J'avais tout gâché, mon futur métier et mon ancienne vie toute nouvelle. Enfin, il me restait encore une chance : si comme je le pensais Ramesh dans son obsession sécuritaire préférait quitter la région, il y avait de bonnes chances qu'il fasse boumm !

Je rentrais finalement à l'appartement de mon cousin au milieu de la nuit. Je pris de grandes précautions avant de m'approcher de ma porte. Je passais quasiment une heure à vérifier que personne ne surveillait l'endroit. Je ne m'attendais pas vraiment à ce qu'il y ait quelqu'un, mais après les événements bizarres de la soirée, je considérais que tout devenait possible. Mais il n'y avait personne.

Je ne pus dormir. La soirée au restaurant passait en boucle dans mon esprit. La réaction du garde était plus qu'étrange. Selon les poisons que j'avais utilisés, il aurait dû mourir à cause de l'enchantement, puis d'une paralysie des muscles respiratoires et enfin le muscle du cœur aurait dû lâcher. Mais tout cela devait se passer au bout de quelques minutes, et pas aussi vite. Pourtant, il était mort en quelques secondes et il avait semblé subir une sorte de vieillissement accéléré. Du moins, c'était ainsi que je voyais les choses : l'apparition des rides, les cheveux qui blanchissaient, puis les dents qui tombaient. Pour moi, tout ceci traduisait les symptômes d'un grand âge. Malgré tout, il ne devait pas avoir plus de vingt-cinq ans quand il était entré dans le restaurant.

J'avais éliminé les dragons et les êtres magiques. Je n'avais pas pris en compte les technomanciens. La raison en était très simple : pour éliminer un technomancien, il suffisait de filer son adresse et son nom sur un forum quelconque de The Claw et il y avait une multitude de volontaires pour l'assassiner. A la rigueur, on pouvait mettre une prime pour un alchimiste de haut niveau, mais jamais une somme telle que celle de mon contrat. Ou alors, c'était un technomancien ennemi qui avait envoyé le contrat. Savoir comment il avait eu accès aux indicatifs de The Claw et comment il avait trouvé l'adresse de mes parents restait un mystère.

Mais il restait une solution effrayante : j'avais affaires à une race inconnue, peut-être même des extra-terrestres. Après tout, j'étais moi-même un quarteron d'extra-terrestre. Pourquoi donc n'y aurait-il pas une autre race sur terre ?

C'est sur ces sinistres cogitations que je vis le soleil se lever par les persiennes de la fenêtre. Comme je n'arrivais pas à dormir, je sortis acheter des journaux. Si un homme de la stature de Ramesh, grand patron de l'industrie, venait à exploser en plein ciel, cela ferait très certainement les gros titres de la presse. Bien que j'espérais voir cet article nécrologique, je ne m'y attendais pas trop. J'avais eu trop de surprises la veille.

Je n'eus pas tort. D'article sur la mort de Ramesh en plein ciel, il n'y en eut point. Par contre, en première page s'étalait un article sur une catastrophe. Un petit restaurant à la mode du quartier indien avait brûlé cette nuit. On dénombrait une quinzaine de victimes. D'après l'article l'incendie s'était déclaré en fin de soirée, quand un homme avait sorti son arme, créant ainsi une panique gé-

néralisée. Selon les premières conclusions, le cuisinier aurait renversé de l'huile bouillante sur la gazinière, déclenchant immédiatement un incendie qui se répandit en quelques secondes. Quelques clients, ceux qui étaient proches des cuisines, celui qui avait sorti son arme, et tout le personnel du restaurant auraient été prisonniers des flammes et ils auraient péri carbonisés. Pour l'instant, la police pensait à un incendie accidentel, mais survenu après une tentative d'intimidation d'une mafia locale. Un drame du racket !

Suivait la liste des personnes mortes. Je vis mon nom et celui d'Anita.

Je m'écroulais en larmes. Par ma faute, Anita était morte. En tentant ce meurtre, je pensais qu'elle pourrait reconstruire sa vie, mais tout était fini. Il ne me restait plus rien, même pas l'espoir de faire quelque chose de bien pour quelqu'un que j'aimais.

Je passais le reste de la matinée à pleurer sur elle. Je ne pourrais même pas aller à son enterrement. Ramesh, je ne l'avais pas oublié : son nom n'était pas cité, ni celui d'Alice. Pourtant il y avait quinze noms et quinze morts. J'en connaissais six, Anita, mon patron, l'autre serveur, les deux cuisiniers et le mien. Tous les autres m'étaient inconnus.

J'essayais désespérément de comprendre ce qui avait bien pu se passer. Il y avait une chose que je savais : je n'avais pas renversé d'huile sur le feu malgré ma fuite précipitée. Peut-être un des autres cuisiniers ? Pourtant, en visualisant la scène, je m'aperçus que les huit personnes supplémentaires pouvaient correspondre aux deux tables les plus proches de la cuisine. Autant dire, les deux tables qui étaient susceptibles d'avoir vu l'étrange phénomène du vieillissement accéléré du garde.

Dans mon esprit se montait le schéma de l'exécution de toutes les personnes qui pouvait être témoins de choses étranges, ainsi que de toutes les personnes qui pouvaient savoir que Ramesh était présent ce soir là. Je savais par expérience que seules les personnes côté cuisine pouvaient voir les visages de ceux se tenant à la table de Ramesh, ainsi que les employés du restaurant.

La dernière personne, celle qui était sans nom, devait être le fameux garde.

Ils avaient exécuté tout le monde, tous les témoins. Dont Anita. Si elle était morte c'était de ma faute. La seule sanction applicable pour moi était la Vendetta. Même si ainsi je respectais les traditions draconiques qui veulent que le meurtre d'une personne proche soit vengé, cela n'avait pour moi que peu d'importance. J'agirai pour moi, la vengeance serait à mon compte. En plus, je ne pouvais pas en parler à un membre de ma famille, ils auraient rigolé : une Vendetta pour une humaine, je devais être devenu fou.

Je ne savais toujours pas qui étaient exactement ces gens, mais cela n'avait plus d'importance : quels que soient les risques, je devais les tuer.

J'allais voir mon cousin dans sa maison. Il me regarda d'un air surpris, habituellement, je lui téléphonais et il venait me voir dans son appartement.

- Tu veux quoi ? me demanda-t-il.

- Il me faut des armes et encore du plastic. Le plus vite possible. En fait, il me faut le tout pour ce soir, dis-je d'un ton sinistre.

Il me regarda comme si je tombais de Mars.

- C'est tout ? Non, parce qu'en général on me siffle quand on veut me demander quelque chose. C'est dommage, mais tu n'as pas sifflé.

- Déconne pas ! Il me faut absolument de l'équipement, j'ai une Vendetta à accomplir, et si mes cibles bougent, je ne pourrais plus les avoir.

- Mon Dieu, c'est horrible ! dit-il en souriant. Mais je crois qu'il va falloir que tu te débrouilles tout seul. Ta mission, à mon avis, est partie en biberinne. J'en ai plus rien à foutre. Tu prends ton paquetage et tu te casses vite fait. Autrement, je vais me plaindre à mon père.

La colère monta brusquement en moi comme une vague. Sans réfléchir, je m'approchai rapidement de lui et donnai un violent coup de tibia dans son genou. Cela fit un fort bruit de craquement et le genou se plia vers l'intérieur d'une façon anormale. Le visage de mon cousin blanchit brusquement et il s'écroula à terre en geignant. Il se tint le genou en se tortillant au sol.

- Putain de merde, de connard de fils de pute ! me hurla-t-il. Mais bordel qu'est-ce que tu fous. Putain, ça fait mal. Mais t'es un vrai malade.

- Es-tu prêt à m'aider ou pas ? lui demandai-je poliment en le regardant de haut en bas.

- T'aider ? Putain tu peux courir connard. Et viens pas me faire chier avec tes parents. Casse-toi !

Je me mis à tourner autour de lui lentement, puis je marchai négligemment sur une de ses mains. Une fois encore, il y eut un bruit de craquement.

- Putain, arrête ! Bon Dieu, arrête !

- Où puis-je trouver du matériel ? Réponds ou je continue. Personnellement, je n'ai plus rien à perdre.

Il leva vers moi son visage plein de larmes de douleur.

- Okay, okay ! Je n'ai que deux flingues dans le tiroir de ma table de nuit. Vas-y, sers-toi. Pour les explosifs, c'est pas possible, il me faut au moins deux trois jours.

- Merci, dis-je.

Et j'allais chercher les deux armes. En repassant devant lui, je lui mis un grand coup de pied dans la tête et il s'écroula derechef.

- N'oublie pas que tu n'es pas un assassin. Moi, oui ! Alors tu restes à mon service, finis-je. Souviens-toi que malgré ce que tu crois, tu n'es qu'un dragon noir de basse caste.

Puis je sortis en le laissant se traîner par terre à moitié sonné. J'avais été un peu sec, mais je savais qu'un simple sort de Guérison suffirait pour qu'il se remette en parfait état. Et je voulais qu'il ait peur de moi, ainsi il me laisserait en paix.

J'avais un plan. Un truc tout à fait bancal et dangereux. Mais c'était la seule solution que j'avais pour l'instant. J'allais attaquer Ramesh chez lui. Je voulais plus d'explosif pour faire sauter son appartement. Malheureusement, avec ce qu'il me restait j'allais devoir m'approcher dangereusement de lui. La charge de plastique qu'il me restait ne serait pas suffisante pour détruire les trois derniers étages de la tour. J'allais devoir placer la charge directement à son étage et de préférence près de lui. Le reste de la journée, j'achetais un parachute dans un des nombreux magasins de sports extrêmes de Venice Beach. Puis j'allais dans un magasin de matériel électronique pour me rendre possesseur d'un dictaphone avec un micro. Et j'attendis la nuit en faisant une sieste dans mon appartement. Je ne revis pas mon cousin.

Le soir venu, je sortis de la ville et me dirigeais dans un endroit isolé. Là, je me transformai en dragon. J'avais entassé tout mon équipement dans un sac à dos que je transportais dans ma gueule. Puis, je pris mon envol. Cela faisait longtemps que je n'avais pris cette forme. Je ressentis à nouveau la joie de voler librement. Je dus monter en battant des ailes relativement fortement. Normalement, nous dragons volons, mais nous ne sommes pas vraiment ce que l'on pourrait appeler des oiseaux. Nous nous servons énormément des courants ascendants pour voler car même avec l'aide de la

mana qui soutient notre corps, nous sommes un peu lourds. Nous ressemblons à de gros bourdons maladroits. Les seuls qui soient véritablement à l'aise dans les airs sont les serpents à plumes et les dragons féériques. Alors je dus forcer pour monter assez haut dans les airs. Ce que j'allais faire serait normalement immédiatement sanctionné par les autres dragons : j'allais survoler la ville. C'est une action qui ne nous est pas vraiment interdite, mais étant données les lumières qu'une ville produit, cela nous était fortement déconseillé. Tant pis ! Je voulais atteindre le sommet de la tour de la Wand TV et j'étais prêt à prendre tous les risques.

A cause des tours et détours que je fis pour éviter au maximum les lumières, cela me prit quasiment deux heures pour arriver à l'aplomb de la tour. Je m'aperçus avec plaisir qu'à part la zone d'atterrissage de l'hélicoptère, le toit de la tour était plongé dans les ténèbres.

De là où j'étais, je pouvais me rendre compte qu'il n'y avait personne à côté de l'hélicoptère. Je descendis pour me poser dans un secteur peu éclairé. Alors que je me cabrai pour me ralentir et me poser délicatement sur le bord du toit, j'aperçus brièvement un scintillement au-dessus du toit. Inquiet, je repartis vers le haut et observai attentivement la zone que j'avais prévue pour mon atterrissage. En plissant les yeux, j'affinais ma vision nocturne. Il y avait quelque chose de bizarre sur ce toit. Je décidai de ralentir ma vitesse au maximum et de faire un passage à basse altitude, toujours en restant dans les zones d'ombres. Et là, j'aperçus enfin ce qui me perturbait : le toit était quadrillé d'élingues. De longs câbles d'acier soutenus par de gros poteaux métalliques courraient sur le toit. Impossible de se poser, sauf sur la zone éclairée de l'hélicoptère.

Au moins cela confirmait ce que je pensais déjà : Ramesh connaissait les dragons ! Si jamais j'essayais de me poser, les câbles me découperaient littéralement en rondelles. Je tournais sur la zone pendant quelques minutes en cherchant une zone moins protégée, mais finalement je dus admettre que celui qui avait conçu la protection connaissait son boulot. Sous ma forme draconique impossible d'atterrir ailleurs que sur la zone d'arrivée de l'hélicoptère.

J'avais un gros problème : j'avais mis deux heures au moins pour venir jusqu'ici sans risque. Et malheureusement, il ne me restait plus qu'une petite heure pour faire le chemin inverse. Si jamais je voulais faire machine arrière, ou je me posais sur un autre immeuble, avec tous les risques que cela comportait, ou je me crashai bêtement en pleine ville. Alors je choisis une troisième solution.

Je descendis au plus près des câbles, me cabrais dans les airs pour casser totalement ma vitesse et je me retransformai en humain. Je chutai brutalement sous ma forme humaine, mais j'avais bien calculé mon coup. Je tombai verticalement entre le treillage de câbles. La chute d'au moins trois mètres fut brutale, mais j'amortis mon arrivée en roulant au sol.

En redevenant humain, j'avais lâché mon sac et il roula près de moi. Je me relevais un peu clopin-clopant, ma cheville était douloureuse, mais je ne pensais pas quelle soit cassée ou foulée. Je me rhabillais rapidement avec les affaires qui étaient dans mon sac.

Bon, ben voilà, j'étais sur le toit. Je repérais sans problèmes une sortie du système d'aération de l'immeuble. Sans aucun souci je débranchai le système d'alarme qui y était connecté. Un simple système par contact. Puis je dévissai la grille d'entrée. Puis, je me glissai dans les conduits.

Je devais faire extrêmement attention à ne pas faire de bruit dans ces satanés conduits métalliques tout en prenant garde à d'éventuels systèmes de sécurité. Je devais particulièrement faire gaffe à mon parachute qui était accroché à une de mes jambes et que je traînais derrière moi. Toutes les pièces métalliques de mon équipement étaient emballées dans de la mousse pour éviter d'éventuels

cliquetis et j'avais renforcé la protection de mes coudes et genoux avec des bouts de tapis de sol. Ma tenue n'était pas très pratique, chaude et inconfortable, mais au moins elle ne générait pas de bruits intempestifs.

J'avais fait une estimation des conduites qui m'intéressaient grâce au plan fourni par les Gremlins, mais je me perdis quand même dans le véritable labyrinthe que constituaient les conduites. Je dus démonter des filtres, des grilles de protection, débrancher quelques légers systèmes de sécurité. Pour l'instant je ne circulais qu'au niveau de plafond du dernier étage.

Grâce à Dieu, j'étais très mince. Et pourtant, malgré ma relative maigreur, je dus plusieurs fois me contorsionner dans tous les sens pour pouvoir m'introduire dans certaines conduites. Grâce au yoga que j'avais assidûment pratiqué, je pouvais désarticuler la plupart de mes articulations et cela me servi beaucoup pour prendre certains virages.

En partant du principe logique que Ramesh se trouvait entre deux étages habités par ses gardes, je devait prendre le risque de m'infiltrer dans des conduites verticales. Pour une fois, l'étroitesse des lieux me servit : le frottement m'aidait à me maintenir pour ne pas glisser jusqu'aux sous-sols de l'immeuble.

Arrivé à ce que j'estimais être le niveau du plancher du dernier étage, je m'aperçus que descendre encore impliquait de rencontrer des systèmes de sécurité par laser. Si je voulais encore descendre pour dépasser le dernier étage, je déclencherais une alarme. Et comme je n'avais pas le matériel adéquat pour débrancher ce type de protection, sans parler de l'inconfort des lieux qui n'aidait pas, je choisis de rester à ce niveau.

Impossible pour moi de descendre. Mon souci était que je n'avais pas suffisamment d'explosif pour atteindre à coup sûr ma cible. Alors je repartis en sens inverse et me mis à tourner autour du dernier étage dans l'espoir d'entendre la voix de Ramesh.

En tout, mon gymkhana dans les conduites me prit bien trois heures. J'étais crevé, suant et je commençais à me dire que j'avais une fois de plus fait un flop.

A la base, je comptais me baser sur ce que j'entendais dans les appartements pour me diriger, mais à ma grande surprise je n'entendais pas grand chose. Je n'avais qu'une certitude, il y avait des gens dans les appartements du dernier étage. Mais ils ne parlaient pas. Je pouvais les entendre bouger, mais ils n'étaient pas une seule parole. C'était très certainement ces étranges gardes du corps. Ces êtres mi-hommes mi-machines ne devaient pas parler entre elles, conformes à l'idée que je me faisais de leur inhumanité.

Au moment où je commençais à désespérer, j'entendis la voix de Ramesh sortir d'une conduite verticale. En me désarticulant les épaules, j'aurais pu m'y introduire, mais non seulement je ne voyais pas où elle conduisait, mais en plus je pouvais voir des faisceaux laser qui en coupaient l'accès. Je touchais au but, mais malheureusement le son déformé qui me parvenait ne me permettait pas de bien comprendre ce qui se disait.

Alors je sortis mon dictaphone et l'allumai. Ensuite je mis un petit casque avec des écouteurs sur mes oreilles, puis je descendis délicatement l'appareil en le tenant par le fil électrique que j'avais rallongé. Je fis bien attention à ne pas couper les faisceaux laser et laissais descendre l'engin.

On peut être surpris par le "bidouillage" de ma méthode, mais j'étais parti du principe qu'un tel paranoïaque devait avoir un moyen de brouiller ou entendre les signaux radios. Au moins, avec ce système étrange, je n'avais pas de souci.

Et enfin, j'entendis ce qui se disait.

- ...et maintenant Alice est en train de discuter avec Evelyn.

C'était une des voix atones et mécaniques d'un des gardes.

- D'accord, mais qu'est-ce qu'elle fait ? J'ai essayé de la contacter toute la journée. Retranscrivez-moi la conversation, demanda la voix de Ramesh.

- Bien monsieur !

Et là je fus envahi par la stupeur quand une voix féminine s'exprima. Une voix particulièrement désagréable d'ailleurs. Un ton très aigu, perçant, limite criard, une sorte de grincement de porte mal huilée.

- Oui, qu'est-ce que vous voulez encore, Alice ? dit cette voix de femme d'un ton agressif.

- Madame, je l'ai déjà précisé à Evelyn. Nous avons un tueur sur le dos. ...au moins un.

C'était l'exacte voix d'Alice. Pourtant, d'après ce que j'avais compris, il ne se trouvait pas dans la pièce.

- Oui, j'ai compris, je ne suis pas stupide. J'en ai rien à foutre. Ici, c'est l'apocalypse. Monitor a repéré un dégagement de Mana totalement aberrant en Amazonie, alors ne venez pas me faire chier à cause d'un petit assassin. Vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir des problèmes. Moi, ici, je dois gérer des dizaines de scientifiques en folie, qui se battent pour avoir en premier les données envoyées par le satellite. En plus, Ramesh devrait être ici. Qu'il soit absent est inadmissible. Alors débrouillez-vous, c'est vous le garde du corps. Qu'il aille se faire enculer ce con qui n'est jamais là quand on a besoin de lui. ...

- Cessez donc d'utiliser votre pouvoir, dit brutalement la voix de Ramesh. Ce n'est pas la peine de vieillir pour ça. Donnez-moi seulement un compte-rendu.

C'était hallucinant, apparemment le garde avait le pouvoir de reproduire exactement les voix qu'il avait entendues, intonations comprises. Et apparemment, l'utilisation de cette capacité le faisait vieillir. Ce qui me rappela l'étrange réaction du garde du corps quand il avait goûté mon plat empoisonné. Aussi bien, il avait le pouvoir de résister aux poisons, d'où son rôle de goûteur, mais vu la puissance des poisons que j'avais employés, l'utilisation de son pouvoir l'avait fait mourir de vieillesse. Décidément, je n'arrivais à empoisonner personne. ça la foutait mal pour un dragon noir. Par contre la conversation révélait de nombreuses choses. D'abord que Ramesh Bramhan n'était pas le patron, du moins, le vrai patron. Si jamais c'était effectivement le cas, quand on voyait ce qu'il gérait, on pouvait imaginer que l'organisation qui était derrière était absolument énorme. Ensuite, ils parlaient de Mana, avec un système quelconque permettant de la repérer. C'était tout à la fois fascinant et effrayant. Et surtout je ne savais absolument pas qui pouvaient être ces personnes. A la rigueur, les seules idées qui me venaient en tête étaient que c'était soit le gouvernement, soit que des technomanciens possédant une structure bien plus grosse que tout ce que l'on avait imaginé jusqu'ici. Mais de toute façon, c'était particulièrement inquiétant.

- Bien, monsieur.

Et il reprit l'étrange conversation avec sa voix atone.

- "Justement, madame, il souhaiterait venir dans le Nevada. Comme ça il pourra vous être utile et il se mettra à l'abri.

- Gros con ! Stupide débile ! Je vous emmerde, cria la voix. Vous m'avez dit qu'il y avait une bombe dans son avion. Aussi bien, il est en permanence suivis. Il est absolument hors de question que ce

débile profond vienne ici. Et puis merde, j'en ai rien à foutre, vous n'avez qu'à le planquer à l'Abattoir. L'équipe du Labo s'occupera de sa protection si vous êtes incapables de faire votre boulot. Et puis, merde, je vous passe Evelyn, débrouillez-vous avec lui. Moi, j'ai du travail."

- Voilà, c'est tout monsieur, ensuite Alice m'a demandé de venir faire mon rapport. Il continue de discuter avec Evelyn, finit l'atone voix.

- Je constate qu'elle est toujours aussi charmante, remarqua Ramesh. A-t-elle donné d'autres informations sur ce dégagement de Mana ?

- Non, monsieur.

Conversation fort intéressante, mais franchement ma position dans la conduite d'aération devenait absolument désagréable. Je sentais la transpiration qui collait mes vêtements dans mon dos, des gouttes de sueur perlaient au bout de mon nez et je commençais à avoir des crampes à force de rester immobile dans cette inconfortable position.

Je finissais par avoir une estimation de la distance qu'il y avait entre ma cible et moi. Je ne savais pas si la charge de plastique en ma possession serait suffisante pour atteindre Ramesh, mais j'estimais qu'il fallait tenter le coup. Et puis j'en avais ras-le-bol de rester bloqué dans ces gaines d'aération. Aussi, je mis le fil électrique de mon dictaphone entre les dents et commençais à me tortiller dans tous les sens pour atteindre mon sac qui traînait derrière moi. C'était infernal, dès que je bougeais des élancements de douleur parcouraient mon corps de haut en bas. Je réussis tout de même à me saisir de la charge de plastique. J'y plantai un détonateur et l'emmaillotai avec de la ficelle. Il ne me restait plus qu'à faire descendre le pain de plastique au niveau du dictaphone et à partir, quand j'entendis la voix d'Alice.

- Bon, monsieur, ça y est ! Nous nous sommes arrangés avec Evelyn. Nous partons à l'Abattoir.

- C'est ce que j'ai cru comprendre, répondit Ramesh. Par contre, je ne comprends pas l'utilité de faire ça. Nous sommes parfaitement en sécurité ici.

- En fait, continua Alice d'une voix hésitante, c'est le dernier ordre de Khatleen. Et après avoir discuté avec Evelyn, nous pensons qu'effectivement c'est la meilleure solution.

- Mais enfin, je ne comprends pas. Nous en avons discuté : nous sommes d'accord sur le fait que c'est une tentative isolée d'un jeune dragon. Il ne doit même pas savoir à qui il s'attaque, autrement il n'aurait pas essayé de me tuer mais de me capturer. Je ne vois pas ce qu'il y a à craindre de lui en restant ici.

- Un jeune dragon, peut-être. Mais il est bien organisé, il a pris le temps de bien étudier sa cible, de repérer tous les lieux que nous fréquentons. Je suis à peu près certain que c'était lui le clochard qui est intervenu il y a quelques mois, justement le jour où j'étais absent. Je préfère personnellement aller dans un endroit qu'il ne connaît pas. Il reste toujours possible qu'il ait trouvé le moyen de vous atteindre ici-même. ... Et puis. ... en fait monsieur, je ne vous laisse pas le choix.

Ramesh se mit à rire.

- Des fois, vous et Evelyn me faites penser à des sortes de Devas protecteurs. Vous savez que vous êtes franchement étranges ?

- Je ne vois pas vraiment de quoi vous parlez, monsieur. Mais si un Devas est une sorte d'ange gardien, c'est effectivement comme cela que nous nous appelons entre nous, Evelyn et moi, monsieur, répondit Alice en riant.

- En parlant de personne étrange, monsieur, Saul est envoyé pour chasser ce jeune dragon, reprit

Alice. C'est un ordre de Kathleen.

- Saul ? Mais pourquoi Saul ? Croyez-vous vraiment que c'est bien la peine d'arriver à de telles extrémités ? demanda Ramesh

- Je ne sais pas. Mais de toute façon nous n'y pouvons rien.

- Bien, mais il faudra absolument lui signaler que nous voulons notre jeune inconnu vivant. Il est absolument hors de question qu'il ne le tue, nous devons l'interroger pour savoir qui l'envoie et ce qu'il sait.

Tiens donc ? J'allais devenir la proie. Et apparemment le chasseur était lui aussi dangereux. Ce n'était pas bien grave, d'ici peu je serai parti de cette ville.

Bien, je n'avais plus qu'à placer la charge, régler le détonateur sur une trentaine de minutes et partir. Avec un peu de chance, ils ne seraient pas partis d'ici là. J'allais remonter le dictaphone quand j'entendis une inquiétante remarque.

- Qu'est-ce qu'il y a, Alice ? interrogea Ramesh.

- Je ne sais pas exactement, monsieur, mais j'ai l'impression qu'il y a quelque chose qui ne va pas avec l'aération.

Bon sang, mais comment faisait-il ? J'étais totalement, absolument certain que je n'avais pas fait de bruit supplémentaire permettant de me découvrir. J'étais dans une panade épouvantable.

- Quoi ?

- Je ne sais pas exactement, mais je crois qu'il va falloir que l'on vérifie tout ça. Vous connaissez mon sixième sens pour ce genre de chose. Vous pouvez me faire confiance, il y a quelque chose qui ne va pas avec la climatisation. Je fais envoyer immédiatement un Eph sur le toit.

Bon, j'étais foutu. Même si je ne savais pas du tout ce qu'était un Eph, je pensais que c'était mauvais. Je revis mentalement mes courts instants de bonheur avec Anita et je pris une décision rédhitoire : je lâchai le fil que je tenais entre les dents, je me saisis de mes deux pistolets et je tendis les bras en avant en me déboîtant les épaules. Cela peut sembler impossible à faire comme ça, mais grâce au yoga j'étais apte à faire sortir les têtes de mes humérus de leur logement simplement en bandant les muscles de mes bras, ceci me permettant de gagner quelques centimètres sur ma largeur d'épaule.

Le dictaphone fit un boucan infernal en tombant dans la conduite, et j'entendis de nombreux coup de feu en contrebas. Ils devaient vider leurs chargeurs sur le bruit, sans trop savoir sur quoi ils tiraient. Je trouvais ceci surprenant de la part d'une personne comme Alice, mais cela m'arrangeait.

Je glissais mes bras dans la gaine verticale et en poussant avec les genoux, je me glissais en entier dans la conduite.

Les parois métalliques lisses n'offraient que peu de frottements, aussi je pris rapidement de la vitesse et je me mis à descendre comme dans un toboggan.

Les tirs continuaient en-dessous, mais j'étais parti et ne pouvais plus m'arrêter. Je dus chuter d'une dizaine de mètres avant de sentir que la paroi se relevait. Comme je l'espérais, la conduite faisait un coude et devait déboucher sur une grille d'aération directement dans l'appartement. Bien que le virage m'écrasa le dos, je ralentis à peine et percutais de plein fouet une légère grille d'aération avec les coudes. D'ailleurs, confirmant mon impression première, la grille était déjà à moitié bousillée à cause des impacts de balle. La vitesse que j'avais acquise lors de la descente me permit de défoncer sans difficulté ce qui restait de la grille et je fus littéralement éjecté de la conduite comme un bouchon de champagne.

Pendant mon envol sur deux trois mètres, je pus jeter un bref coup d'œil sur ce qui se passait dans l'appartement. Je vis tout d'abord le plafond, puisque j'étais sur le dos. Alice était en train de pousser Ramesh par une lourde porte en bois à double battant, un garde se tenait devant eux et tentait de recharger son arme, un autre garde sur la gauche venait de jeter son pistolet mitrailleur et me regardait voler.

Avant même d'atterrir, je tirais quelques balles en direction de Ramesh avec mes deux armes. Mais le garde posté devant eux encaissa les tirs. C'est à peine s'il parut remarquer les impacts. Le seul effet visible de mon action fut sur sa tête, une des balles le toucha en plein front et celui-ci parut s'étoiler comme s'il était en verre, mais je vis distinctement la balle s'écraser dessus sans plus d'effet.

L'adrénaline qui courait dans mon sang semblait ralentir le temps. Je percevais avec une grande précision mon environnement. J'atterris sur une épaisse moquette verte et roulais pour me retrouver quasiment instantanément debout, braquant un pistolet sur le garde de droite et l'autre sur celui qui protégeait la porte. Je me retrouvais au milieu d'une sorte de grand bureau avec beaucoup de boiserie indienne, avec notamment des illustrations du Kama Soutra qui devaient être très ancienne. Il y avait une grande baie vitrée avec devant un superbe bureau ancien en bois et des étagères quasiment sur tout le reste des murs. J'étais sorti à hauteur d'homme entre deux armoires anciennes de style indien.

La porte à double battant se referma sur Ramesh et Alice. Je continuais à tirer sur le garde de devant de la main gauche, et bien qu'il paraisse toujours encaisser mes tirs sans soucis, il se mettait à vieillir une fois de plus à grande vitesse. Simultanément je tentais d'allumer avec mon autre main le garde de droite. Si le garde de la porte ne bougeait pas, à ma grande, très grande, surprise le garde de droite bondit comme un animal au plafond et s'y colla en tombant à l'envers à quatre pattes. Un peu comme si la gravité était pour lui inversée.

Puis il se mit à courir à quatre pattes au-dessus de moi pendant que je vidai mon chargeur sur lui. Je l'ai déjà dit, je ne suis pas un grand tireur, et utiliser deux armes simultanément sur des cibles mouvantes et différentes est excessivement difficile, aussi je concentrais mon attention sur le garde de la porte. Si lui, je le touchai très régulièrement, suivre le déplacement de l'autre qui me courait par-dessus la tête me fut impossible et je le ratais copieusement.

A ma dernière balle, le garde de la porte finit par tomber en poussière devant moi, toujours ce même phénomène étrange de vieillissement accéléré !

Par contre, le lézard qui m'était passé au-dessus venait de sortir deux sabres décoratifs courbes d'origine indienne d'un support en bois vernis posé sur une étagère. Même si la dorure et les manches en ivoire plus jade montraient bien le côté peu utile de ces armes, elles devaient couper comme de vraies armes. Bien sûr, il fit tout cela sans jamais descendre de son plafond. Il se tenait maintenant uniquement par les pieds au plafond. C'était très étrange de voir cet homme marchant au plafond, la tête en bas et qui s'avavançait vers moi en tenant un sabre dans la main droite et l'autre dans la main gauche.

N'ayant plus de balle à lui tirer dessus, je saisis la poignée de mon épée à trois bandes et tirais dessus comme sur une ceinture que l'on enlève. Dans le même mouvement, j'en profitai pour trancher la corde qui me reliait au sac à dos qui m'avait suivi dans ma chute, et qui maintenant, risquait de me gêner contre cet adversaire étrange.

Je me mis à faire tourner mon arme autour de moi, préférant pour l'instant ériger une barrière d'acier pour empêcher cette anomalie de m'approcher. C'était une grande première pour moi que d'affronter ce type d'adversaire à l'envers et je préférais l'étudier un peu avant de me lancer à corps perdu dans un combat inédit.

Il se déplaçait lentement autour de moi, et je vis qu'il faisait bien attention à avoir toujours un pied en contact avec le plafond : donc il n'inversait pas la gravité, il collait tout bonnement. C'était un énorme avantage pour moi, cela gênait considérablement ses déplacements. Ma surprise passée, je m'aperçus que malgré mes hésitations, il fallait absolument que je passe à l'attaque, il lui suffisait d'attendre tranquillement hors de portée jusqu'à ce que du renfort arrive et là, je serais cuit.

Alors j'attaquai. A l'encontre de ce que j'attendais, en esquivant, il ne tomba pas au sol, mais bondit sur un mur proche et atterrit à l'horizontal. Il était maintenant perpendiculaire à moi. C'était très éprouvant de se battre contre ce truc. Cela changeait toutes mes habitudes et m'obligeait à envisager le combat en trois dimensions. Ensuite il sauta à "l'horizontal" et après une vrille atterrit enfin sur le plancher, se tenant enfin "normalement".

Je ne savais qu'une chose de mon adversaire, il était particulièrement leste, peut-être autant que moi. Je le réattaquai immédiatement et il esqua cette fois-ci mon assaut en faisant une série de salto arrière. Je le suivis dans cette série de sauts en essayant de l'atteindre, mais il était bougrement rapide. J'étais surpris par cette agilité surnaturelle, mais il fallait absolument que je le coince quelque part. Et vite !

Finalement la série de salto s'arrêta, mais il se retrouvait à nouveau les pieds en l'air, collé au plafond. Il se remit instantanément à courir et passa au-dessus de moi en fauchant l'air avec un sabre. Surpris par sa manœuvre, je ne pus esquiver totalement le coup et il entailla légèrement mon épaule. Je n'avais eu que le temps de pencher la tête, mais cela fut suffisant pour éviter qu'elle ne soit coupée en deux dans le sens de la longueur. Dès qu'il me dépassa, je tranchai à l'horizontal avec mon épée en pivotant sur moi-même. Il avait mis son autre sabre en parade, mais c'était sans compter avec la souplesse de mes lames. Elles se courbèrent autour de la lame courbe et fouettèrent son bras de leurs pointes, tranchant quasiment entièrement le biceps du bras. Sous l'effet de la douleur, il se décolla du plafond en lâchant son arme. Mais il fit tout de même une culbute qui lui permit de retomber sur ses deux pieds. Un vrai chat !

Poussant mon avantage, je fonçai sur lui en faisant claquer mon épée comme un fouet. Il n'eut que le temps de commencer à se retourner vers moi en tentant d'interposer son dernier sabre. Et une fois encore, la souplesse de mes lames me permit de contourner la lame. Je frappai au niveau de la gorge et les lames parurent simplement l'effleurer avant de se retirer. Mais un triple sillon de sang apparut sur sa gorge et un flot de liquide vermillon gicla. Sa tête bascula en arrière, révélant un triple sourire de chair, puis il tomba lourdement sur le dos. Mes lames avaient carrément sectionné jusqu'aux vertèbres cervicales, coupant la moelle épinière et le tuant instantanément.

Je pris le temps de jeter un œil sur le cadavre en allant ramasser mon sac à dos. Lui aussi avait vieilli, il semblait avoir pris quarante ans en quelques instants. Manifestement, les pouvoirs qu'il avait utilisés pour grimper aux murs et pour avoir cette agilité surnaturelle l'avaient fait prématurément vieillir.

En m'équipant de mon parachute, je me dis que cela avait été un très étrange combat : celui de quelqu'un qui combattait un phénomène de foire ayant les pouvoirs d'un lézard et lui-même com-

battant contre une épée d'un type inconnu. Heureusement d'ailleurs que j'avais utilisé cette épée. Mon adversaire avait été très perturbé par les réactions inhabituelles de mon arme. Avec une arme classique et rigide, le combat aurait été beaucoup plus difficile pour moi.

Il m'était devenu impossible de poursuivre Ramesh dans l'immeuble, j'avais pris trop de retard. J'allai à la baie vitrée et envoyai le fauteuil du bureau dedans. Bien que je m'y attende, je constatai avec inquiétude que la baie encaissait le choc sans problème. Il était normal qu'à une telle hauteur les vitres soient incassables, mais cela ne m'arrangeait pas du tout. J'avais prévu de sauter en parachute en faisant du base-jump, mais cela devenait impossible. Je ramassai une de mes armes qui traînait, la rechargeai et tirai dans la baie vitrée. Là, je fus réellement désagréablement surpris : elle était blindée. Je ne pouvais plus sortir de cet appartement et j'étais pris par au moins cinq gardes, tous probablement aussi étranges que ceux que j'avais déjà rencontrés.

Je n'avais rien d'autre à faire que de tourner en rond tout en réfléchissant à la façon dont je pourrais bien me sortir de ce pétrin. Le plastique était resté dans la gaine d'aération, ce qui était bien dommage, autrement j'aurais pu faire éclater cette satanée vitre.

La porte s'ouvrit doucement et Alice apparut. Il referma la porte derrière lui. Il avait enlevé sa veste et ne portait qu'une chemise blanche. Il tenait à la main une hache Naga, un Dao, une arme indienne. Elle était constituée d'une lourde lame à un seul tranchant plus ou moins en forme de hachoir avec une sorte de plumeau en poils à l'autre bout du manche. C'était une arme redoutable dans les mains d'un expert, elle se maniait à deux mains et était traditionnellement utilisée par les chasseurs de tête de l'Assam.

Voyant que j'observais sa hache, Alice répondit à mon interrogation silencieuse.

- Ne t'inquiète pas, je sais très bien l'utiliser. A force de fréquenter mon patron, j'ai appris à utiliser toutes les armes indiennes.

- Vous voulez quoi ? demandai-je.

- Je te laisse le choix. Comme je t'aime bien, tu as la possibilité de te rendre. Bien sûr il faudra que tu nous donnes toutes les informations en ta possession. Autrement. . .

- Vous savez très bien que je ne peux pas. Je suis un dragon noir, je me dois de respecter mon contrat. Cela est, je pense, quelque chose que vous comprenez très bien.

- Effectivement, et cela t'honore. Mais sincèrement, tu ne serais pas le premier dragon noir à devenir rebelle, dit-il avec un sourire.

- En plus, vous avez abattu Anita, et toutes les personnes du restaurant. Je considère qu'il y a vendetta.

- Vendetta ? Bien ! mais tu sais que tu es en grande partie responsable de leur mort. Alors te rends-tu et coopères-tu ou devons-nous combattre ? Si tu acceptes, je te garantis une vie dorée. Nous ne ferons rien contre toi et ta vie sera pleine de joie.

Je ne répondis pas et me mis en posture de garde. Il parut légèrement déçu, mais se mit aussi en garde. Je savais qu'il était un homme dangereux, mais je pensais que j'étais meilleur que lui. En plus, il devait être comme les autres : si le combat durait assez longtemps, il vieillirait.

Le combat commença lentement, aucun de nous ne se jeta directement dans la bataille. Nous préférons l'un et l'autre nous jauger avant de véritablement commencer. Une fois les premières passes d'armes passées, je sus qu'il ne serait pas surpris comme les gardes précédents par l'étrangeté de mon épée. Par contre, je savais que j'étais plus rapide et beaucoup plus agile que lui. Mais il compen-

sait ce désavantage par une plus grande technique et une plus grande force, une force surhumaine. Une fois cette estimation faite, je me lançai vraiment dans le combat et me mis à attaquer en faisant tournoyer mon épée. Au début, il se contenta de faire des parades à l'aide de sa hache. Et à ce jeu là, il était réellement très très bon.

Voyant que je n'arrivais pas à passer sa défense, je lui laissai l'opportunité de m'attaquer. Je prenais un gros risque car mon arme ne pouvait être utilisée en parade à cause de sa souplesse, donc je ne devais compter que sur mon agilité et ma souplesse pour esquiver ses coups. Je me mis à rouler et sauter dans tous les sens pour éviter la lame et je profitais de mes acrobaties pour essayer de le frapper en simultané avec mon épée. Mais il n'attaquait pas vraiment, jamais il ne me donna l'ouverture qui me permettrait de le toucher. Nous restions en fait tous les deux sur la défensive. Au bout de cinq minutes passées à nous éviter réciproquement, il rompit le combat et s'éloigna hors de portée.

- C'est vrai que tu es bon. ça, je dois bien l'admettre.

- Merci, répondis-je. Vous n'êtes pas mauvais vous-même.

- Mais tu fais une erreur, tu attends quelque chose et je ne sais pas quoi, peux-tu m'expliquer ?

- J'attends que vous vieillissiez. Comme vos compagnons.

Il partit d'un gros éclat de rire.

- Effectivement, tu te trompes. Je ne suis pas un Ephémère, je ne vieillirai pas.

- Dommage. Mais j'ai l'avantage, vous ne voulez pas me tuer, signalai-je.

- C'est vrai, confirma-t-il. Mais si j'ai vraiment du mal à te maîtriser, je n'aurai pas le choix. Je te laisse une dernière chance de te rendre.

- Désolé ! Conclut-je.

Il me regarda en haussant les épaules, puis il leva une manche de sa chemise à la bouche et croqua le bouton de manchette. Il fit de même avec son autre bras. Je ne savais pas ce qu'il faisait, peut-être une sorte de rituel étrange. Mais il se mit à mâcher les deux boutons qu'il avait arrachés. ça devenait clair, et j'étais de plus en plus dans la mouise : c'était un alchimiste et il avait probablement absorbé un produit contenu dans ses boutons.

Effectivement, il se remit à m'attaquer. Mais cette fois-ci, il était aussi agile et rapide que moi. Je n'avais plus aucun avantage, j'étais même en grande difficulté. J'aurai donné mon royaume pour avoir le petit bouclier traditionnel du Kalary : avec mon épée, impossible de parer et mon agilité ne suffisait plus. Je dus reculer sous les coups de mon adversaire. Heureusement qu'il ne voulait pas me tuer, parce qu'autrement je serai déjà mort.

Puis, j'eus une idée lumineuse. Il était meilleur que moi, et si jamais il décidait de m'abattre j'étais foutu. En plus, je commençais carrément à fatiguer, alors qu'Alice semblait être toujours en grande forme. Alors je me mis à diriger ma retraite, reculant vers la baie vitrée. Le bureau me gêna, mais je fis simplement un salto par-dessus pour l'éviter. Je me retrouvai dos à la vitre. Je fis une fausse attaque pour créer une ouverture dans ma défense. Il plongea dans le piège et son arme fut plus rapide que la mienne, mais je savais qu'il allait faire ce type d'attaque à cause de l'ouverture que j'avais laissée. J'esquivais facilement le coup avec un petit saut sur le côté car je l'avais anticipé et même provoqué. La lame de la hache percuta la vitre à pleine vitesse. Je comptais sur la force surhumaine d'Alice pour faire le travail que les balles n'avaient pu accomplir. Et j'avais eu raison ! Dans un grand "blang" la hache butta sur la vitre qui s'effondra sur elle-même, s'écroulant en plusieurs milliers de tout petit fragments.

Je jetai un clin d'œil à Alice et sautai précipitamment par l'ouverture qu'il m'avait donnée. En sautant je l'entendis dire une dernière phrase : "Bien joué!".

Je me retrouvais dans les airs, en pleine nuit. Je saisis rapidement le haut de mon parachute et le déployai dans les airs. Je n'étais pas du tout un expert dans la manipulation du parachute, mais de par mon expérience en vol grâce à mes capacités draconiques, j'avais un sens quasiment inné des courants d'air. Le choc de l'ouverture du parachute me coupa quelques instants le souffle, mais je repris aisément le contrôle de mes suspentes et pus diriger ma chute. Je n'avais certainement pas le style d'un professionnel, mais entre mon habitude du vol et mon agilité, j'arrivais plus ou moins à diriger ma descente.

Je descendis tranquillement vers le sol dans une nuit presque noire. Heureusement que la ville était bien éclairée la nuit parce que sinon j'aurais atterri complètement en aveugle. Et avec tous les câbles et autres bricoles qui traînaient dans les airs, cela aurait été suicidaire. Mais ça allait.

J'atterris le plus loin possible de l'immeuble et posai le pied en plein milieu d'une grande avenue. Il était tard, et peu de voiture circulait. Je ne fus pris que dans les phares d'une Dodge qui m'évita facilement.

Pendant que j'enlevais aussi vite que possible mon parachute, je vis un bras sortir de la Dodge pour me faire un bras d'honneur. Je jetai un rapide coup d'œil du côté de l'immeuble de la Wand TV pour vérifier que personne n'en sortait pour me poursuivre. Comme je ne vis personne, je ne m'inquiétais pas plus que ça. J'avais de nombreux secrets, mais manifestement, ils en avaient encore plus que moi. Nous n'allions pas engager un combat en pleine rue.

Chapitre 10

Je suis rentré tout penaud à mon appartement. J'étais mort de fatigue, extrêmement déçu de mon échec et dans l'expectative. A la longue, à force d'échouer dans ce contrat difficile, je finissais par me demander si j'avais vraiment envie de réussir. Je venais de prendre des risques inconsidérés. Finalement, je trouvais que mon idée d'aller chez Ramesh était stupide.

Bien qu'épuisé, j'eus beaucoup de mal à m'endormir. Sans cesse je me demandais ce qui provoquait chez moi cette incapacité à tuer ma cible. Même si au début j'étais parti un peu la fleur au fusil, j'avais redressé le tir, et mon plan d'empoisonnement par le biais du restaurant n'était pas mauvais. Ensuite, je devais l'admettre, entre ma rencontre avec Anita et ma réussite professionnelle, la volonté de commettre ce meurtre avait disparue. Certes, maintenant je voulais venger la mort d'Anita, mais je faisais n'importe quoi. Peut-être n'avais-je plus le feu sacré pour pratiquer un assassinat dans les règles. Je me demandais même si je l'avais eu un jour. Ma dernière tentative ressemblait plus à une tentative de suicide qu'à un plan conçu par un maître assassin.

Je devais réfléchir, faire une introspection pour savoir quels étaient mes véritables buts et inspirations. Déjà, je savais une chose, j'aimais bien Ramesh et Alice. Ce qui contrevenait à la première règle d'un bon assassin : ne jamais fraterniser avec sa cible. On pouvait les approcher, faire semblant d'être un ami, un confident, mais il ne fallait en aucun cas tomber dans le piège de l'amitié. Et j'étais en plein dedans. En plus, grâce à eux, j'aurais pu réaliser quelque chose qui me tenait à cœur : avoir mon propre restaurant, devenir indépendant et quitter toute cette sombre ambiance qui accompagnait les dragons noirs. L'humanité, j'y avais goûté, et j'y avais pris du plaisir. Je ne pouvais plus voir les dragons comme le summum des êtres vivants, je n'étais plus le prédateur pour qui l'humain n'était qu'un animal sur lequel j'avais droit de vie et de mort. A force de les étudier à la faculté et à cause de mon amour pour Anita, j'arrivais maintenant à les percevoir comme des êtres vivants, des individus avec un visage, une histoire et une vie. Je sentais bien que quelque part, réussir ce meurtre m'enfermerait à tout jamais dans le rôle du dragon noir assassin. Une fois mon épreuve de passage réussie, plus jamais je ne pourrais quitter le cercle familial sans amener le déshonneur sur ma famille. A la rigueur, tant que je n'avais tenté de tuer, je pouvais être désavoué, considéré comme un lâche et plus ou moins mis à l'écart de la famille, mais cela ne serait pas allé au-delà.

Mais maintenant, je serais considéré comme un rebelle par mon grand-père. Et je connaissais la réputation de mon grand-père concernant les rebelles : l'exécution n'était que la plus légère des peines. Dans la famille, les histoires où mon grand-père torturait les rebelles étaient légions. On s'étendait avec délectation sur les tortures qu'il était capable d'infliger à ceux qui échouaient leurs

contrats.

Et ce déshonneur, rejaillissait toujours sur le père ou la mère du renégat. Pas forcément de manière physique, mais on ne leurs proposait plus que des contrats de seconde catégorie. Lors d'un repas familial, ils étaient placés en bout de table et n'avaient plus l'autorisation de piquer la nourriture dans le plat du grand-père. Les autres membres de la famille les regardaient de haut, les méprisaient et le leur faisaient bien savoir. On raconte même que certains dragons très fidèles à Gupta ne pouvaient plus supporter cet ostracisme et qu'ils préféraient se suicider.

Je me retrouvais pris entre le marteau et l'enclume. J'avoue qu'abandonner ce contrat me vint à l'esprit. Malgré les risques encourus pour avoir abandonner un contrat en cours de route, je me voyais bien fuir et ouvrir un petit restaurant indien quelque part. Jamais je n'oublierais Anita, mais je n'envisageais plus le fait de vivre avec une humaine avec horreur. Nous nous cacherions et adopterions des enfants. Nous vivrions simplement de ce que le restaurant rapporterait, comme n'importe quel humain. Simplement inquiétés par les impôts, les traites à venir et les études de nos enfants. Pour la première fois de ma vie, j'enviais les autres familles de dragons. Pas les blancs, ni les asiatiques qui traitaient les rebelles comme le faisait ma famille, mais comme les féériques ou même les wyvernes qui laissaient une totale autonomie à leurs enfants. A charge pour eux de respecter quelques coutumes et règles, sans plus.

Mais c'était trop tard. Certes ma mère supporterait difficilement de devenir une dragonne de "seconde classe", mais je pensais qu'elle pourrait le faire. Par contre, pour mon père, se serait absolument impossible. Déjà que sa présence était une sorte d'offense à la famille, là se serait une catastrophe. Pour survivre, il serait obligé de fuir et se cacher. Je ne savais pas si ma mère, très traditionaliste en règle générale, le suivrait dans sa fuite. Peut-être le ferait-elle, car elle l'aimait profondément, mais je n'arrivais pas à l'imaginer se cachant de ses frères et sœurs, ne plus pouvoir circuler la tête haute au milieu de sa famille. Elle en mourrait plus sûrement que si on lui posait un pistolet sur la tempe. Ensuite, se serait le tour de mon père, qui ne pouvait envisager la vie sans elle. Voilà où j'en étais, ma réussite me condamnait à une vie qui ne m'intéressait plus, et mon échec condamnait mes parents à une vie insupportable. Franchement, j'avais l'air fin.

J'avais peur de réussir mon contrat. J'en étais venu à l'envisager comme un enfermement.

Pendant les deux jours qui suivirent, je ne fis rien. Absolument rien. Je passais mon temps à réfléchir à mon avenir et à ce que je souhaitais vraiment. Je ne vis personne et ne bougeais quasiment pas de mon lit. En fait, plus je réfléchissais, plus je ne voyais qu'un avenir bouché et déjà cadré. Rien de bien intéressant ! Ma conclusion finale fut qu'il ne me restait que ma famille. Mon père comprendrait que je refuse cet avenir d'assassin. Il avait lui-même suffisamment cherché sa voie pour savoir ce que je ressentais.

Mais pour ma mère, la situation serait incompréhensible. Ce qui était encore possible, c'était que je réussisse cet assassinat, mais qu'ensuite j'abandonne le métier. Pas officiellement, bien sûr, mais je n'avais qu'à refuser les contrats qui se présenteraient. Tout le monde comprendrait ce que je ferais, on me regarderait de travers, je ne serai plus vraiment considéré comme un vrai dragon, mais j'éviterai un véritable déshonneur à ma mère. Je serai mis à l'écart et avec un peu de chance je pourrais construire une vie qui m'intéresserait. Je n'aurai qu'à noyer le poisson et à expliquer la situation à mon père, qui me soutiendrait auprès de ma mère. Elle-même devrait subir quelques quolibets, mais elle y survivrait.

Alors je pris ma décision : j'allais une fois encore tenter de tuer Ramesh, mais se serait la dernière fois. Soit j'y arrivais et abandonnais ma vie d'assassin, soit je ratais et m'enfuyais, finissant ma vie comme un humain et un paria parmi les miens, soit je mourrais et il n'y aurait plus de problème ni d'interrogation.

Bien sûr j'avais tout de même le problème de la localisation de Ramesh. Cela faisait bientôt trois jours qu'il était dans la campagne. Mais je savais pertinemment par les conversations que j'avais entendues qu'il devait toujours être en ville. Restait à le localiser.

Malheureusement, mon cousin fut complètement introuvable. Logiquement il devait être en permanence joignable sur son portable, mais je crois qu'il ne voulait plus me parler après la petite discussion que nous avions eue il y a quelques jours. Je l'attendis jusqu'à la nuit tombée sachant très bien que normalement il devait rentrer du travail. Mais je ne le vis pas. Décidément, déjà que j'avais une mauvaise opinion de cet animal, cela se confirmait à mes dépens.

Mon souci était que les seules personnes que je connaissais à Los Angeles et qui n'étaient pas connues par les compagnons de Ramesh se trouvaient de "L'autre côté du miroir". A mon grand désarroi, j'étais de nouveau obligé de fréquenter ces détestables individus.

Chapitre 11

Je me présentai devant la porte du club vers deux heures du matin. Les videurs avaient changé : maintenant, il y avait un petit homme possédant un air de famille avec le père féérique propriétaire de la boîte et deux énormes bonshommes à l'air patibulaire.

En m'approchant, je m'aperçus qu'ils avaient une attitude beaucoup plus alerte que les deux précédents. Ils semblaient être très attentifs à ce qui se passait dans la rue, ce qui tranchait nettement avec les autres videurs qui paraissaient plus s'embêter qu'autre chose.

Ils surveillèrent mon approche sans même tenter d'être discrets. Oui ! effectivement, il y avait une tension palpable dans l'air.

Un des malabars tendit la main vers moi pour m'empêcher de m'avancer trop près et le petit tout moche s'adressa à moi.

- Désolé, monsieur, c'est un club privé. Vous ne pouvez pas entrer.

- Je sais, lui dis-je. Je suis déjà venu. Mais il faudrait quand même que je rentre, c'est une question de vie ou de mort.

Le nabot me regarda en ne relevant que le sourcil droit.

- Ah ! Ben alors vous devez avoir un membre de votre gestalt à l'intérieur ? me questionna-t-il.

- Non, je n'ai pas de gestalt. Mais j'ai déjà rencontré votre père, et il faudrait que je le revoie.

Je ne savais pas ce que j'avais bien pu dire de bizarre, mais tout à coup, les trois zouaves semblèrent brusquement intéressés par ce que je disais.

- Ah oui ? Et c'était quand ? continua le nain de jardin.

La moutarde me monta brusquement au nez. J'en avais ras le bol de me faire traiter comme un sous produit de chiotte.

- Merde ! Je suis un dragon noir, et si vous m'empêchez de voir votre père, je vous massacre. Toi et tes saloperies d'êtres magiques, dis-je d'un ton menaçant.

Le nain leva les mains comme pour se rendre, mais les deux brutes firent un pas en avant en me regardant étrangement.

- On se calme, on se calme. Vous dites que vous êtes un dragon noir, pas de problème. Normalement, vous devriez avoir un rendez-vous, avec un petit poème.

- Ecoute, imbécile, je viens de te dire que c'était un cas d'urgence. Je n'ai pas un de vos poèmes débiles. Et puis après tout, nous sommes entre dragons, je ne devrais pas en avoir besoin.

Les deux brutes se regardèrent et se sourirent mutuellement en faisant craquer les jointures de leurs doigts.

- Pas de problème, monsieur. Vous avez raison, un dragon, même noir, est toujours le bien venu chez un autre dragon. Après tout, c'est la tradition. Si vous voulez bien entrer et me suivre, je vais vous conduire à mon père, fit le nabot en ouvrant la porte du club en grand.

C'était anormal. Avec tous les soucis que j'avais eu la première fois quand j'avais voulu entrer dans ce club, c'était trop facile. Le changement brutal d'attitude était des plus suspect. En plus je me rendais compte que mon comportement irascible aurait dû m'interdire l'entrée au lieu de la faciliter. Je me mis lentement à reculer en les gardant à l'œil.

- Désolé de mon comportement. Je comprends la situation et vous avez raison. Si votre père ne reçoit que par rendez-vous, donnez-moi une date et je repasserai, m'excusai-je.

Ils s'aperçurent bien que j'étais en train de partir, alors le nabot s'excita.

- Bill ! choppe-le. Tom, courres chercher papa.

Bon, c'était évident, quelque chose n'allait pas du tout du tout. Je voulus fuir en quatrième vitesse, mais la grosse brute qui s'avancait sur moi hurla dans mon dos.

- Reste ici !

Jamais je n'avais entendu un tel cri. J'eus l'impression que le son me transperçait, le sang quitta mon visage et une peur immense et intense de cette chose m'envahit. Je crus même un instant que j'allais m'évanouir. Je n'avais qu'une chose en tête : fuir. Mais surpris par cette terreur certainement d'origine magique, mes jambes flageolaient et je ratai mon démarrage en m'emmêlant les pieds. Je m'écroulai comme une masse sur le sol, n'évitant de me faire mal que grâce à un réflexe. J'entendis l'énorme créature marcher sur moi et pris de panique je tentai de m'éloigner d'elle en courant à quatre pattes. Je n'avais même pas essayé de me relever, la peur avait pris possession de mon esprit et il ne me restait plus qu'une sorte d'instinct de terreur animale qui me faisait faire n'importe quoi. Evidemment, le monstre me rattrapa facilement. Je sentis sa main se poser sur ma cheville droite, puis je fus soulevé du sol avec une étonnante facilité. Je me retrouvai dans les airs, suspendu par un pied. Le monstre ne me tenait qu'avec une main, sans paraître forcer et il me souriait de toutes ses dents. Pris de panique, je lui envoyai mon pied libre dans le visage, sans technique, sans force et sans véritablement viser. Je voulais seulement qu'il me lâche. Cela sembla n'avoir d'autre effet que le contrarier. Alors il me balança sur le sol.

Vu de l'extérieur, la scène devait ressembler à un dessin animé. Vous savez, ces scènes où un personnage en tient un autre par les pieds et où il le fait percuter le sol en frappant de droite à gauche. Malheureusement pour moi, je n'étais pas un personnage de dessin animé et quand je percutai le sol, je le trouvai particulièrement dur. Il me secoua comme cela une fois à droite et une fois à gauche, comme si je ne pesais pas plus lourd qu'une plume. Dès ma première rencontre avec le macadam, je fus complètement sonné. J'eus l'impression que des cloches de cathédrale avaient élu domicile dans mon crane. Au second choc, je tombai carrément dans les pommes. Ce fut le combat le plus rapide et le plus humiliant de toute ma vie.

A mon réveil, j'avais le visage du père féérique au-dessus de moi. Il me gifla violemment.

- Ah, ça y est, il est réveillé, constata-t-il à retardement en me voyant ouvrir les yeux.

Nous étions encore dans la rue, j'étais toujours allongé par terre et les autres, le père, le fils et les deux brutes se tenaient autour de moi. Il n'y avait personne d'autre.

Le père s'accroupit à mes côtés pour me parler.

- Tu sais que tu n'es vraiment qu'un imbécile. Pourtant je t'avais prévenu de ne pas faire de bêtise,

me dit-il.

J'avais encore les cloches qui sonnaient et je ne comprenais absolument pas de quoi il parlait. Mais mes réflexes parlèrent pour moi : j'essayai de le griffer avec ma bague. Il se recula à une vitesse qui me fit me demander si j'avais encore une perception normale du temps. C'est à peine si je le vis bouger tellement il alla vite.

Je n'eus pas le temps de faire autre chose : un énorme pied se posa sur ma main et appuya lourdement dessus. J'entendis quelques craquements et je sentis bien tous mes os se broyer sous le poids. C'était la grande brute qui m'avait sonné qui venait tout bêtement de me marcher dessus.

De la tête, la douleur se déplaça à la main. Je me recroquevillai dessus et me mis en position fœtale, entièrement concentré sur ma souffrance. En bougeant, une douleur nouvelle se manifesta, je devais avoir une cote cassée ou au moins fêlée.

- On se calme Bill, ce n'est qu'un petit imbécile qui ne peut rien nous faire. Du moins consciemment, rajouta-t-il.

Malgré la douleur, je percevais tout de même ce qu'il disait, mais cela ne voulait pas dire que je comprenais ce dont il parlait. Sans bouger, je gémis pour demander ce qu'ils me voulaient.

- Ce qu'on te veut ? m'interpella le père. Mais simplement te donner une petite leçon et passer nos nerfs.

Finalement, je repris un contrôle de moi suffisant pour m'asseoir et je levai les yeux vers lui.

- Mais pourquoi ? Qu'est ce que j'ai fait, lui demandai-je dans un souffle.

- Ce que tu as fait ? Tu ne sais même pas ce que tu as fait ? Tu es vraiment la plaie de la race draconique, toi et ta famille, dit-il d'un ton dégoûté en secouant la tête. Je t'avais averti que ta cible pouvait nous amener des problèmes avec les bleus. Mais, vous, stupides noirs, vous vous foutez des avertissements que nous pauvres féériques pouvons donner. Hein ?

- Qu'est ce qui s'est passé ? questionnai-je

- Ce qui s'est passé ? Mais bon dieu, tu n'es au courant de rien, toi. Y a mec qui est venu au club, un certain Saul. Une vraie saloperie celui-là. Et pas un incompetent comme toi. Il nous a posé pleins de question sur toi.

- Que lui avez-vous dit ?

- Ce que je lui ai dit ? s'étrangla-t-il. Mais je ne lui ai rien dit moi. Je suis un professionnel, moi ! Ce n'est pas parce que les bleus envoient quelqu'un que je vais trahir mes codes de l'honneur. Ce ne sont peut-être pas les mêmes que ceux que vous prétendez respecter, mais moi, je m'y tiens. Pas comme vous. ... En plus, je ne sais rien sur toi, conclut-il.

Ainsi, ce fameux Saul était déjà remonté jusqu'ici. Bien que le père féérique se trompe, ce n'était pas les bleus qui l'avaient envoyé. Il semblait tout de même très au courant des réseaux souterrains de la ville. Il n'avait mis que deux ou trois jours pour arriver jusqu'ici. Il me fallait plus d'informations pour savoir qui était réellement mon chasseur.

- Pourquoi vous ne me livrez pas à lui. ...si vous avez tellement peur de lui, rajoutai-je perfidement ...et en fait stupidement.

La tête du père vira au rouge sous l'effet de la colère et il se mit à tourner sur place d'un pas vif.

- La vache, oh la vache, pitié Seigneur, donnez-moi la force. Je ne vais pas donner à cette enflure ce qu'il cherche alors qu'il a tué un membre de ma famille. Par contre, si vous vous entretenez, je serai le plus heureux des hommes, heu...des dragons. Et puis, je ne plierai jamais sous la menace, même

de la part des bleus, finit-il en bombant le torse.

- Je suis désolé. Qui a-t-il tué ? demandai-je poliment. Ce genre d'histoire était toujours un sujet délicat avec les dragons et je ne voulais pas être tué sur place en faisant preuve d'indélicatesse. En plus, normalement, il devait y avoir une vendetta qui se mettrait en place. ...Bien qu'après réflexion, j'avais affaire à des féeriques qui n'avaient aucune notion d'honneur.

- Tu le connais, c'était le Cerbère qui gardait la porte avec mon fils le soir où tu es venu. Une seule balle et pouf, kaput. C'est dommage parce qu'autrement, il aurait pu le pister ce Saul.

- Un Cerbère ? dis-je avec surprise. Décidément, ces féeriques avaient des mœurs bizarres : considérer un être magique comme un membre de sa famille, c'était dégradant.

- Oui, un membre de ma famille, il faisait parti du gestalt de mon fils. En plus maintenant, je suis obligé de le garder sous calmant, avec tous les autres membres du gestalt. J'espère qu'ils s'en remettront.

Quelque chose me gênait dans son histoire, comment Saul avait-il pu entrer dans la boîte. D'après ce que je savais, à moins d'être un être magique, jamais il n'aurait pu rencontrer le père. Hors pour moi, il était envoyé par des technomanciens.

- Mais c'était un être magique Saul ? questionnai-je par acquis de conscience.

Le père me regarda avec un air de surprise.

- Tiens. . .une question intelligente. Ouais, c'était un être magique. D'un type que je n'avais jamais vu. Mais je pense qu'il en était bien un.

- Que voulez-vous dire par là, une nouvelle race d'être magique ? demandai-je. Si c'était le cas, c'était dommage. Une race déjà connue pouvait donner des indications sur la manière d'agir de Saul, mais une race inconnue, c'était partir à zéro.

- Ben, certains pensent que c'est un Strige, d'autre que c'est un Vampire. Mais personnellement, je pencherai plutôt pour un type de Strige. Il est beaucoup trop moche pour un Vampire, m'expliquait-il. En tout cas, nous ne savons pas exactement ce qu'il est. En dehors du fait que c'est une vraie saloperie dangereuse.

Et il partit en éclats de rires avec tous ces petits copains qui l'accompagnaient dans la franche partie de rigolade.

- Pourquoi riez-vous ? m'insurgeai-je sur un ton quelque peu agressif, sentant confusément que c'était à mes dépens.

- Oh, pour rien. Mais je suis assez content que tu l'ais sur le dos. Si jamais tu survis à la rencontre, tu pourrais ôter toutes les dettes que tu as envers moi en me racontant les capacités et les origines de cet inconnu, dit-il d'une voix plus sérieuse. Je suis toujours intéressé par les nouvelles races qui apparaissent.

Il y eut une pause pensive. Puis il reprit.

- Bon, tu peux y aller. Mais je te préviens gentiment, si tu réapparais ici, je t'abats. Et ils me tournèrent le dos pour se diriger vers le club.

Je me relevai doucement du sol, tout en posant une dernière question :

- Il a bien dû vous laisser un moyen de le contacter. Vous pouvez au moins me donner une description de lui, insistai-je.

Il ne fit que se tourner, mais sans s'arrêter de marcher.

- Bien sûr, mais je ne donne jamais mes sources d'informations. A bon entendeur, salut ! Et il se

retourna définitivement en me saluant de la main.

Je les regardai entrer dans le club, son fils et le fameux Bill restant à l'entrée. Ils me regardèrent comme si j'étais une bouse tombée là par hasard, mais ne dirent mot.

A la douleur qui me percuta quand je me remis debout, j'estimai que ma cote était bien cassée. Bon dieu, ce que j'avais mal. Je me mis à marcher à petits pas pour essayer de limiter la douleur. Je crois qu'à ce moment là, les féeriques étaient les personnes que je haïssais le plus au monde. A chaque fois que je les rencontrais, je me ridiculisais. En plus, cet insupportable prétentieux prétendait que j'avais des dettes envers lui. Non...mais il rêvait, le jour où un dragon noir aurait véritablement une dette envers un féérique, les poules auront des dents ! S'il avait été incapable de protéger ses animaux, c'était parce qu'il était incompetent et pas à cause de moi. J'avais pu constater par moi-même que les créatures étaient tout à fait capables de se défendre toutes seules, je n'étais en rien responsable et je ne considérais pas la mort d'un être magique comme quelque chose justifiant une dette. Il essayait encore de tirer profit de la situation. Aucun honneur. Il faisait des erreurs et il rejetait la faute sur les autres. Ma mère avait bien raison, les féeriques étaient les pires saloperies qui existaient.

Je me traînai lamentablement jusqu'à ma voiture. Chaque respiration envoyait des ondes de douleur dans la poitrine, chaque pas résonnait dans mon crane et je devais soutenir ma main cassée pour qu'elle ne ballote pas. Il fallait au plus vite que je me soigne.

A peine m'asseyais-je sur le fauteuil de ma voiture que j'entendis un toc toc sur la vitre de la portière. J'eus le malheur de réagir un peu brusquement et je faillis m'évanouir sous l'effet de la douleur.

- ça va, gars ? T'as pas l'air en forme ?

Gentry, c'était Gentry ! Oh non...pas lui, pas maintenant. Je voyais son visage rigolard de l'autre coté de vitre qui me regardait avec curiosité.

- ça va très bien, monsieur Gentry, si vous voulez bien vous écarter de la voiture que je puisse démarrer, le suppliai-je.

- Non, parce que ça n'a pas l'air d'aller bien fort, insista-t-il en ouvrant ma portière.

- Bon Dieu, j'ai la main broyée, au moins une cote cassée et probablement une commotion. Alors je ne vois pas comment ça pourrait aller mieux. Foutez-moi la paix, satanée bestiole, je ne veux plus vous voir. Plus jamais, hurlai-je douloureusement.

- Je passerai sur l'insulte, parce que je suis un gentil gars. Pousse-toi, je vais conduire, dit-il en me poussant avec son pied sur le siège passager. Et il ne le fit pas avec délicatesse.

- Mais arrêtez, bon sang ! Vous me faites un mal de chien. Cassez-vous ! protestai-je.

- D'accord, mais comment tu vas conduire avec ta main en vrac ?

Je dus admettre qu'il avait raison, je n'étais absolument pas en état de conduire. Alors je me laissai faire et m'installai sur le siège passager. Il démarra et commença à rouler.

- On va où ? me demanda-t-il.

- Il faut que je me fasse à manger, mais je ne peux pas vous amener chez moi. Alors allez où vous voulez, je m'en moque, lui répondis-je.

Le reste du chemin se passa en silence. Gentry conduisit pendant quasiment une demi-heure. J'aurais bien discuté avec lui pour savoir où il me conduisait, mais je devais me concentrer pour éviter de tomber dans les pommes. Bien qu'il conduise lentement, à chaque fois que la voiture roulait sur une bosse, une onde de douleur se répandait en moi. Et je ne parle même pas des virages.

Il s'arrêta dans le centre de la ville, au pied d'un superbe immeuble. Le quartier était assez chic et il était manifeste que le quartier était assez huppé.

Gentry descendit en premier et vint m'ouvrir la porte. Il m'aida gentiment à sortir tout doucement de la voiture. J'allais vraiment très mal, je sentais que si je ne me soignais pas rapidement, sous peu je tomberais dans le coma.

Nous prîmes une courte volée de marches en marbre et nous nous arrêtâmes devant une magnifique entrée vitrée, toute entourée de marbre rose. Il y avait un jeune couple devant l'entrée, ils tapaient comme des sourds sur la porte. Quand nous arrivâmes à leur niveau, ils se tournèrent vers nous et je vis à leur réaction qu'ils reconnaissaient Gentry. Ils étaient jeunes, ils étaient beaux, bien habillés avec des vêtements de marque et ils étaient désespérés.

- Monsieur Gentry, ce satané code est encore en panne, soupira le monsieur en désignant un petit panneau plein de chiffres.

- Ha bon ? Attendez, je vais essayer le mien. Avec un peu de chance, il fonctionnera. Pourriez-vous soutenir mon ami, s'il vous plait, il vient d'avoir un accident et il n'est pas très en forme.

Sur ce, il me remit dans les bras de la demoiselle sans prendre le temps de vérifier si elle m'attrapait. Ce qu'elle fit avec difficulté. Puis il pianota sur le panneau, en prenant bien soin de cacher le code qu'il tapait.

La porte fit un petit claquement et le jeune homme l'a poussa. Elle s'ouvrit en grand et le garçon nous regarda avec soulagement.

- Merci, monsieur Gentry ! ça fait quasiment une heure que l'on essaye. Il est infernal, cet immeuble. Y a rien qui marche.

- Je sais, compatit Gentry en me récupérant. J'ai eu de la chance. La dernière fois, j'ai réussi à ouvrir en tapant au hasard. Vous parlez d'une sécurité ! Je crois qu'il va falloir une fois de plus envoyer une plainte au propriétaire. J'espère que je pourrais compter sur votre signature ?

- Bien sûr, mais si ça se passe comme la dernière fois, je déménage. Voulez-vous de l'aide pour transporter votre ami ? Il n'a pas l'air du tout en bonne santé. Il faudrait peut-être mieux l'emmener à l'hôpital ? demanda gentiment le jeune youpi.

- Non, non, ça ira ! Merci beaucoup, mais je n'habite qu'au premier, sourit-il. Allez-y, prenez l'ascenseur, ce n'est pas la peine de nous attendre.

- Bien ! Et merci encore ! dit la jeune femme à l'allure de mannequin. Puis ils se dirigèrent vers l'ascenseur.

- En plus, les interpella Gentry, je n'ai pas envi de me retrouver une fois encore bloqué dans l'ascenseur, surtout que je suis avec mon ami.

Il dit cette petite phrase en me souriant, sachant très bien que les autres ne pouvaient pas nous voir. A ces mots, ils prirent un temps de réflexion devant la porte de l'ascenseur, puis en levant les épaules, le jeune homme appuya sur le bouton d'appel d'un geste fataliste.

Nous prîmes les escaliers

Arrivés sur le palier du premier, nous jetâmes un œil sur le décompte des étages de l'ascenseur. Il était effectivement bloqué entre le quatrième et le cinquième. Je vis Gentry sourire d'une oreille à l'autre.

- Zut, je pensais qu'ils s'arrêteraient au huitième. J'ai mal calculé mon coup. Mais ce n'est pas grave, d'ici un petit quart d'heure, ils devraient repartir, me dit-il en rigolant. Ils pourront toujours

se faire un petit câlin en attendant que ça reparte.

Alors, à cet instant, dans les brumes de douleur qui habitaient mon esprit, je compris qu'il était infernal de vivre dans le même immeuble qu'un Gremlin. Je comprenais dorénavant un peu mieux mon cousin qui ne voulait pas devenir la cible de cette race.

Nous entrâmes enfin dans l'appartement. Une douce lumière s'alluma spontanément quand nous ouvrîmes la porte et je pus voir où vivait Gentry. Et quand je dis appartement, j'étais loin en dessous de la vérité : c'était un palais. Au bas mot, il devait avoir une surface d'au moins trois cents mètres carrés. Avec un salon qui en prenait plus de la moitié. C'était meublé avec goût, dans un style moderne, avec des tables en verre, des canapés et fauteuils en cuir blanc, quelques photos d'artistes reconnus accrochées aux murs, beaucoup d'ordinateurs dernier cri, une magnifique cuisine américaine et une télévision plasma grand écran accrochée sur un mur. Un truc gigantesque.

Gentry vit mon air surpris devant tant de luxe.

- Hé, jeune ! Tu croyais quoi ? Que je vivais dans un squatte minable. J'ai un standing à respecter. Bon, il te faut quoi ?

- La cuisine, il faut que je me fasse vite à manger, soufflai-je.

Sans dire un mot de plus, il m'amena dans le coin cuisine. Une fois encore, je fus totalement surpris. Elle était magnifique sa cuisine. Il y avait sur une étagère un ensemble de bocaux contenant des épices, une table de travail immense tout en inox, un réfrigérateur grand comme une armoire normande, tout un assortiment de couteaux de luxe, chacun bien rangé sur son reposoir, de nombreuses casseroles en cuivre suspendues au-dessus du plan de travail et une cuisinière à induction dernier cri.

- J'aime bien la cuisine, me précisa Gentry. Tu sais, nous les Gremlins avons l'odorat fin, et la bouffe, c'est important pour nous.

Il me posa contre le plan de travail en veillant bien à ce que je tienne debout.

- Bon, tu as besoin de quoi ?

- Des œufs, je vais faire une omelette. ça devrait aller.

- Des œufs, pas de problème, dit-il en ouvrant le frigo. Le monstre était plein à ras bord. Il y avait dans cette cuisine de quoi ouvrir un restaurant de luxe capable de nourrir une vingtaine de personnes affamées.

Il me montra un drôle d'engin tout droit sorti d'un film de science-fiction, j'étais incapable de deviner à quoi il pouvait bien servir.

- Si tu veux, tu peux utiliser mon Gentry 3 000. Découpeur, malaxeur, cuiseur, éplucheur d'œufs durs et machine à café, me dit-il avec fierté. Bon, il n'est pas encore tout à fait au point, mais je travaille dessus, me précisa-t-il avec un petit sourire pincé.

- Merci, ça ira.

Et je me mis lentement au travail. Gentry me donnait les ustensiles que je lui demandais, ainsi que tout ce que je voulais. Il semblait avoir une réserve d'épice aussi variée que complète. Il me regarda intensément pendant que je brouillais les œufs, me proposant même d'utiliser un autre engin de science-fiction : le batteur, mélangeur, multifonction Gentry-Chef. Mais je préférais rester aux anciennes méthodes et faire ça manuellement.

J'aurais été en bonne santé, je me serais follement amusé dans cette cuisine. Gentry semblait avoir un engin immonde pour chaque situation. Bien qu'à chaque fois, il me précisait qu'il n'était pas tout

à fait au point.

Comme moi, d'ailleurs. Je n'avais pas vraiment conscience de la difficulté que représentait l'acte de faire de la bonne cuisine avec une main en moins, des cotes cassées et des éblouissements périodiques. Mais avec l'aide de Gentry, je vins quand même à bout de mon omelette.

Heureusement, je ne ratais pas mon sort de Guérison. Je crois que je n'aurais jamais pu attendre encore cinq heures.

Finalement, nous nous attablâmes sur une grande table en verre avec des pieds en ferronnerie. Et nous mangeâmes. Enfin !

Dès les premières bouchées, je sentis mes os se remettre en place, mes écorchures se refermer, mon mal de tête disparaître, et surtout, je n'eus plus mal.

Gentry me regardait avec intérêt par dessus son assiette.

- C'est vraiment génial, ce sort de guérison. Tu reprends du poil de la bête à vu d'œil. Tu es sûr que je ne pourrais pas l'apprendre ? me demanda-t-il.

- Made in Dragonland, les êtres magiques n'ont pas assez de Mana pour faire ça, le titillai-je. Même si je le voulais, les créatures comme vous ne peuvent pas lancer de sort.

Il fit une petite moue de vexation.

- Peuh, même pas vrai ! Il y a des êtres magiques qui lancent des sorts. Les Fayettees, les Démons Mineurs, les Oni et à coup sûr d'autres races. Tout comme les dragons. Par contre, je dois admettre une chose : tu es un fameux cuisinier. Elle est délicieuse ton omelette.

- Merci, dis-je songeur. Des êtres magiques qui lançaient des sorts, pensai-je, décidément, ils étaient pleins de surprise.

- Tu as vraiment un bel appartement, repris-je histoire de changer de sujet. Je ne te savais pas aussi riche.

- T'inquiète, je ne suis pas Crésus. . . bien que je ne sois pas à plaindre. Et puis, dans cet immeuble, les appartements sont à un prix dérisoire. Je ne sais pas pourquoi, mais il semblerait qu'il y ait des soucis de conception dans sa structure. Tu as pu le voir, il y a plein de problèmes électriques, d'ascenseurs qui tombent en panne, de fuites d'eau, etc. etc. Et j'en passe ! ça fait baisser les prix. Franchement, ces humains ne savent rien construire de solide et fonctionnel, termina-t-il en rigolant. Il était clair que le pauvre propriétaire n'était pas sorti de l'auberge. Son immeuble ne fonctionnerait jamais tant qu'un Gremlin vivrait dedans.

J'étais maintenant en forme, bien qu'un peu fatigué et il était temps de parler de choses sérieuses.

- Bon, maintenant que je vais bien, pourquoi m'aides-tu ? le questionnai-je.

- Franchement, je pense que la soirée a été très longue, autant pour toi que pour moi. En plus, tu pues comme un chacal. Alors je t'invite à dormir chez moi, et je t'explique le topo demain matin. D'accord ?

J'étais l'invité, je n'avais pas de cadeau, j'avais mangé à sa table avec lui, alors j'acquiesçai.

Il me montra ma chambre, un truc superbe avec salle de bain individuelle, mais un peu style chambre d'hôpital : tout était en blanc. Il me montra une télécommande qui logiquement servait à tout contrôler dans la chambre, la télé, la stéréo ou la lumière. Et même l'écoulement d'eau de la baignoire. Puis il me laissa tranquille. Je ne fus pas surpris quand je m'aperçus que cette télécommande commandait ce qu'elle voulait, sans tenir compte de ce que je lui demandai, c'était lui qui avait installé le système de domotique. Ceux qui se trouvaient dans le commerce étaient trop cher et pas asse

performants selon lui.

Je pris une douche, en tournant les robinets à la main, puis me couchais. Il avait raison, même si je ne m'en rendais pas compte, j'étais épuisé et je m'endormis en quelques instants.

Chapitre 12

Quand je me réveillai, je vis le jour par la fenêtre de la chambre. Il devait être aux environs de midi. J'avais dormi d'un sommeil de plomb et j'avais trouvé le lit très confortable.

J'entendis des voix qui provenaient du salon. Gentry était avec une femme et la discussion était âpre. Comme ils parlaient de moi, j'estimai qu'il ne devait pas y avoir de danger, alors je sortis tranquillement de la pièce.

- Bonjour, dis-je en les saluant.

Quand elle se retourna vers moi, je reconnus une des femmes attablées avec lui la première fois que je les avais rencontrés.

- Salut, jeune ! me salua jovialement Gentry en retour. Je te présente Deirdre, que tu as déjà rencontrée.

Elle me tendit une main que je serrai. Me voilà bien, j'étais avec deux Gremlins, chez eux. Et l'un d'eux me regardait d'un œil plus que réprobateur.

- Je vais vous laisser, je crois que vous avez à discuter, dit Deirdre. Puis, elle prit son sac sur le canapé et sans attendre de réponse, sortit.

- Tu as faim, me demanda Gentry sans autre préambule.

- Oui, merci.

Pendant que m'attablais, il m'expliqua que je n'avais rien à craindre de Deirdre. C'était une voisine, elle habitait au huitième étage et elle faisait partie de la confrérie. Par contre, je ne devais pas trop parler avec elle parce qu'elle faisait parti du gestalt d'un des enfants du propriétaire de "L'autre coté du miroir."

Lors du monologue, il devint évident que de nombreux, relativement, Gremlins logeaient dans l'immeuble. Ils s'étaient tous donnés le mot : immeuble pas cher, occasion à saisir. Tu m'étonnes, vivre ici, au milieu d'autant de Gremlins devait être un enfer.

Une fois le dîner finit nous attaquâmes les choses sérieuses.

- Je ne vois toujours pas ce que vous me voulez exactement, Gentry. Les Gremlins n'ont pas la réputation d'être des philanthropes, entamai-je.

- Tu n'as pas tout à fait tort, me répondit-il. Bien qu'en fait je t'aime bien. Tu es une sorte de Gremlin à ta manière, tu fous les pieds dans le plat, tu fais pleins de bêtises et tout ça en toute bonne conscience.

Je ne relevai pas l'insulte et préfèrai m'abstenir de tout commentaire. J'attendis la suite. Voyant que je patientais, Gentry reprit le fil de la conversation.

- En fait, il y a quelque chose dont tu ne te rends pas compte : nous, les Gremlins, sommes une race grégaire. Nous adorons notre propre compagnie, nous sommes une sorte de tribu. Un Gremlin solitaire est un Gremlin triste. Nous ne sommes pas comme les Cerbères ou les Lamie, nous aimons notre tribu.

- Bien, j'en suis très content pour vous. J'imagine aussi que vous vengez les vôtres ? conclus-je.

- Ben, pas vraiment. Mais là, ce sont des circonstances particulières, un des Gremlins qui est resté sur le carreau était ma petite amie. Alors, oui, je veux la venger. La vengeance, c'est un sentiment que vous connaissez bien vous autres dragons, n'est-ce pas ?

- Effectivement, c'est un sentiment que je peux comprendre. Tu as de la chance, j'estime que tu m'as sauvé la vie en m'amenant chez toi, je te dois un service. Et ce style de service, tu es peut-être au courant, mais nous autres dragons, comme tu dis, est très important pour nous.

- Je sais, sourit-il.

- Oui, tu sais ! J'avoue que ça ne m'étonne pas vraiment. Tu t'en sers pour me manipuler.

- S'il faut dire les choses abruptement, c'est vrai, je te manipule. Mais, ça va tout de même dans le sens de tes choix ? questionna-t-il du bout des lèvres.

- Oui, pour l'instant. Mais je te préviens amicalement, j'ai décidé que je ne ferai plus qu'une tentative, après j'arrête. Et tu ne me feras pas revenir sur cette décision. Il faut que tu gardes à l'esprit que si tu meurs, je n'aurai plus réellement de dette envers toi, insistai-je.

Il leva les yeux en l'air, tout dépit.

- Dommage... Bon, maintenant, que tout est clair, qu'est-ce que tu cherchais au club ?

- J'ai encore perdu ma cible, il faut que je la retrouve. J'allais demander des informations quand j'ai été intercepté. Brutalement, d'ailleurs. C'était quoi le truc qui m'a massacré ?

- D'abord, on ne dit pas "truc", c'est un être magique et je te demanderai un peu de politesse. Ensuite, tu n'as pas à rougir, tu n'avais aucune chance.

Ma tête dû changer d'expression sans m'en apercevoir. Aucune chance, tu rigoles.

- Sincèrement, reprit-il, c'était un Géant en phase de transformation. Et un Géant de ce gabarit, seul un père dragon un peu violent a une chance au corps à corps contre lui. Je ne suis pas spécialiste, mais je pense que même un enfant Wyvern se serait fait exploser comme toi.

- Bon, passons, tu ne connais pas toutes mes capacités, dis-je vexé. A priori, je cherche un laboratoire de technomanciens. Un gros truc, performant, avec beaucoup de matériel de recherche. Ils font de la découpe de dragons et il y a une équipe de laboratoire complète qui travaillent dessus. En m'inspirant des recherches de ma mère sur les parfums, je peux approximativement estimer qu'ils ont un matériel similaire. Avec plus de sous.

Gentry ne cacha pas sa surprise.

- Des technomanciens. Ben dis donc ? Et Saul, le fameux tueur, se serait un technomancien aussi ? Et zut, j'espérais ne pas avoir à m'étendre et conserver le maximum d'information pour moi, mais il était curieux comme un Gremlin.

- D'après le père féérique, je ne crois pas. Il a été envoyé par les bleus, biaisai-je.

Gentry leva des yeux déçus sur moi. Son index se mit à tapoter nerveusement sur la table.

- Si on commence comme ça, nous n'irons pas loin. Il va falloir instaurer un minimum de confiance entre nous, mon petit. Je suis très bien placé pour savoir que ce Saul n'a pas été envoyé par les bleus. Malgré ce que dit cet imbécile de féérique.

- D'accord, admis-je, je mens. Ce ne sont pas les bleus qui l'ont envoyé, ce sont bien les technomanciens auxquels nous nous attaquons. Mais comment sais-tu ça ?

- Tu oublies que je fais parti d'un gestalt avec un bleu. Et il est bien placé dans la confrérie, très bien placé même. Si jamais ils avaient envoyé Saul, mon dragounet m'aurait averti d'éviter le club.

- Pourquoi ? Je croyais que vous ne vous aimiez pas.

- Heu...oui, on ne s'adore pas. Bien que se ne soit pas tout à fait le cas. En fait, je parlerais plus d'une relation amour-haine assez particulière. Mais c'est plutôt qu'étant donnée l'attitude agressive de ce Saul, mon dragon n'aurait jamais pris le risque que je prenne un mauvais coup. Je t'assure qu'il m'aurait averti, affirma-t-il.

D'après le peu que je savais des gestalts, le résonnement se tenait. Si un membre d'un tel groupe venait à périr, tous les autres membres du groupe en pâtissaient. C'était d'ailleurs une technique que nous pratiquions régulièrement quand nous nous attaquions à un membre puissant d'un tel groupuscule. Nous commencions par éliminer ses collègues pour l'affaiblir.

- Par contre, ce Saul est une créature magique de la pire espèce, elle travaille pour les technomanciens, dis-je.

- Oui, c'est vrai, mais n'en fait pas une généralité. Rare sont les êtres magiques qui travaillent avec les techno, et généralement, elles ont une espérance de vie assez courte, me précisa Gentry. Mais passons ! Tu cherches donc un laboratoire de pointe, avec une équipe de chercheurs, probablement des chambres froides pour conserver la viande et en plus, tout ça dans le plus grand secret. Suis-moi, on va consulter mes dossiers.

Et il se leva pour allumer ses ordinateurs. Ce fut d'ailleurs assez impressionnant, il avait quatre machines qui travaillaient en réseau, avec un panel de quatre écrans plats de 21 pouces qui formaient une sorte de panoramique. Il y avait une image animée d'un Gremlin qui courrait d'un écran à l'autre en faisant des grimaces.

Je le suivis, pris une chaise et m'installai derrière lui pour voir ce qu'il faisait. Il ouvrit un logiciel de banque de données et je vis une liste immense de noms s'inscrire sur les écrans.

- Bien, dit-il. Tu es le premier à voir ceci, alors j'espère que tu n'en parleras à personne. Voilà le répertoire de toutes les sociétés un peu importantes et qui ont du matériel amusant dans la ville et ses alentours. Des années de recherche te contemplent. C'est de là que viennent les informations que je t'ai transmises sur la Wand TV.

Je compris qu'en parlant de matériel amusant, il parlait de technologie. Ces Gremlins étaient bien plus organisés que je ne le croyais. Et que les Bleus ne le pensaient d'ailleurs ! Autrement, ils auraient déjà volé cet ordinateur.

- D'abord, je vais virer toutes les boîtes qui n'ont à priori pas le matériel adéquat. Ensuite, je vais enlever toutes celles qui ont reçu une visite approfondie de la part des potes ou qui sont gérées par les bleus.

Si à la première requête, peu de sociétés sortir du listing, à la seconde, au moins la moitié disparaurent.

- Maintenant, j'enlève toutes celles qui n'ont pas un système de sécurité béton, m'expliqua-t-il en se tournant vers moi. Tu es d'accord pour partir du principe que ce truc doit être méchamment protégé. J'acquiesçai de la tête.

Il resta une cinquantaine de noms.

- ça fait un peu beaucoup, dis-je. As-tu là dedans une liste des matériels possédés. En comparant avec le labo de maman, je pourrais en sélectionner quelques-unes.

- Pas de problèmes !...Dis-voir, elle a du beau matériel ta mère, constata-t-il une fois que je fis ma sélection.

- Oui, mais je t'avertis une fois de plus : c'est un assassin très performant, qui adore faire des recherches sur les différents poisons existants. Alors...calmos !

- D'accord, d'accord, je plaisante. De toute façon j'imagine qu'elle est en Inde, non ?

Satané Gremlins, ta curiosité te tuera.

- Si on te demandes, tu diras que tu n'en sais rien, précisai-je.

Il ne resta que cinq entreprises.

- ça fait toujours beaucoup, constatai-je encore.

- Ouais, mais ça fait beaucoup moins, répondit Gentry placidement. Si on part du principe qu'on ne se plante pas dans nos estimations.

ça commençait à m'énervier cette histoire. Jamais je ne pourrais repérer Ramesh dans ces entreprises sans m'y introduire. Et nous n'avions gardé que celles qui étaient très sécurisée. C'était impossible à faire. Je me ferais repérer à coup sûr en pénétrant dans une de ces sociétés, et si ce n'était pas la bonne, j'étais dans la panade.

- Bon sang, ça ne sert à rien ! Il va falloir tirer au hasard pour savoir laquelle est ce foutu Abattoir, me plaignis-je.

A ce moment, Gentry fit entièrement pivoter sa chaise et me fixa droit dans les yeux.

- Tu as bien dit : "Abattoir."

Je le regardai un peu surpris par sa vive réaction.

- Oui, c'est comme ça qu'ils appelaient le laboratoire. Puis je me remémorai la discussion que j'avais entendue. En fait, maintenant que j'y pensais, ils en parlaient comme d'un lieu et ils n'avaient jamais mentionné un laboratoire, mais seulement une équipe du Labo. Avec les différents événements qu'y s'étaient passés, je n'avais pas bien retenu les diverses discussions, et malheureusement, le dictaphone était encore là-bas.

- Non, parce qu'un truc qui s'appelle l'Abattoir, je connais. Comme quasiment toutes les créatures de la ville, à ce propos. Autant que je sache, il n'y a pas de technologie, mais concernant des chambres réfrigérées et une bonne sécurité, ça correspond.

- Et c'est quoi ?

- C'est un abattoir, tout simplement, me dit Gentry d'un ton bien placide. Mais non seulement il fournit de la bidoche à différentes boucheries et restaurants de la ville, mais aussi de la viande humaine pour les créatures anthropophages.

- Pardon ? J'étais stupéfait, un restaurant de viande humaine, c'était littéralement aberrant.

- Ben, c'est pas compliqué, m'expliqua-t-il. Il y a pas mal de créatures anthropophages, et faire la chasse à l'humain aux Etats-Unis, c'est un sport dangereux. Pas très discret, pas cool pour le secret. Je peux te dire qu'entre les dragons et les êtres magiques, ils ont plein de clients. En plus, si tout le monde connaît l'abattoir classique, peu sont ceux qui connaissent l'abattoir humain, et personne n'a jamais vu les chambres froides contenant la viande humaine. Il y a une zone interdite à toute visite.

- Mais ça appartient à qui ? question que j'estimai légitime.

- Bonne question...on ne sait pas. Disons qu'à cheval donné on ne regarde pas les dents. Un jour,

le service s'est mis en place et personne n'a vraiment cherché qui était derrière. Personnellement je pensais que s'étaient des Wyvernes. Mais ça peut tout à fait correspondre à des technomanciens.

- Pourquoi ? demandai-je dans l'expectative.

- C'est super pratique pour repérer les dragons et les êtres magiques. Tout bonnement ! Et puis question sécurité, il paraît que c'est sympa.

- Ah ! J'étais abasourdi.

- Ben oui, qui va s'attaquer à un mec qui ne fait pas de vague et qui rend service à tout le monde ? Il y a bien quelques gros carnivores qui y sont allés de nuit parce qu'ils avaient un petit creux, mais on n'en a plus jamais entendu parler. Bien que pour moi, je considérerai ça plus comme une légende urbaine qu'autre chose, songea-t-il à haute voix. Par contre je ne les ai pas dans ma banque de données.

Je souris.

- Je croyais que les Gremlins visitaient tous les endroits intéressants.

- Ouais, c'est pas faux, mais tu ne peux pas imaginer à quel point ça pue pour nous autres. Et comme on n'est pas particulièrement cannibales, on s'en tient à l'écart. Pour leur système de sécurité, c'est le mystère. Nous y sommes quand même allés faire un saut, histoire de se tenir au courant, mais il n'y a aucun système électronique. Pourtant, d'après les histoires qui circulent, c'est efficace.

- Bien, bien, c'est un plan qui me plait, me réjouis-je. Tu as une idée de comment on pourrait vérifier sans y aller ?

- Pas du tout, me dit-il en levant les bras au ciel. Et toi ?

Je réfléchis quelques instants.

- En fait, peut-être. Si tu as la possibilité d'obtenir les factures de téléphone, il faudrait vérifier s'il y a beaucoup d'appels pour le Nevada.

- Le Nevada... petit cachottier. Tu ne me dis pas tout, hein ? Bon plan, ça. Tu vas voir, mon dragon m'a filé un super petit logiciel pour le piratage des compagnies téléphoniques. Je vais aussi en profiter pour vérifier un peu à qui ça appartient et s'il y a une relation avec la Wand TV. Je vais te sortir ça en deux trois mouvements.

Bien sûr, il me mentit. Il lui fallut dix bonnes heures pour enfin avoir entre les mains les factures de téléphones de l'Abattoir et les diverses relations entre sociétés.

Moi, au bout de deux heures à le regarder jongler avec son ordinateur sans rien y comprendre, je l'ai laissé tranquille et je suis allé jouer à des jeux vidéos sur son grand écran. Il ne quitta pas sa chaise de la journée, je lui fis même à manger. Et le soir venu, je m'endormis sur le canapé.

C'est lui qui me réveilla brutalement en hurlant comme un malade après son ordinateur qu'il s'empressa d'éteindre brutalement.

- PutaindebordeldeDieu, filsdepute, tumeniqueraspas, tchao ! criai-t-il poliment en s'écartant de son clavier.

- Y a un problème ? demandai-je.

- Noon ! Pas de problème. Je gueule toujours comme ça quand il faut que j'éteigne mon ordi, ironisa-t-il. Bien sûr qu'il y a un problème, ces cons ont essayé de remonter la ligne jusqu'à moi, mais autrement, pas de souci.

Subitement inquiet je m'informai.

- Ils y sont arrivés ? dis-je sans savoir de qui il pouvait bien parler.

- Meuh non. . . , je suis un Gremlin, sponsorisé par un bleu. Mon système est impénétrable. . . surtout s'y je l'éteins à temps, précisa-t-il avec un petit sourire. T'inquiète, y a pas de blème.

Pas de problème, pas de problème, il était bien gentil Gentry, mais rien qu'à voir sa tête, il aurait fait peur à un épouvantail.

Pourtant il vint s'asseoir à mes cotés avec une belle énergie et une grosse liasse de feuilles dans ses mains.

- Bon, je vais te faire un résumé, parce qu'il faudrait une armée d'enquêteurs financiers pour démonter tout ce bordel.

Alors en premier, un truc intéressant, c'est que c'est cet abattoir qui fournit en viande la cantine de la Wand TV, ainsi que la plupart des organismes reliés à Catalyst System, qui est, je te le rappelle sous la présidence de Bramhan. Ce qui est gênant, c'est que cela justifie les différents appels téléphoniques entre les deux sociétés.

Ensuite, l'Abattoir est une obscure filiale de la Fujitsu, une boîte japonaise, elle-même filiale indirecte d'une société qui s'appelle International Synergie. Les liens ne sont pas évidents évidents, mais c'est certain. Alors, je te raconte pas ce qu'est International Synergie, mais c'est absolument énorme.

Bon une fois cela établi, il faut savoir que International Synergie est elle-même une filiale de Penta Physics. Je te raconte toujours pas la taille de la boîte.

Et je te le donne en mille, la bonne nouvelle, c'est que Penta Physics a son siège social dans le Nevada. Et oui, il y a des appels de l'Abattoir à Penta Physics, intervint-il avant que je ne pose la question.

- Sympa, dis-je bêtement.

- Ouais, comme tu dis. Mais ce n'est pas fini. Il y a un lien entre Catalyst Systems et Penta Physics : elles sont toutes les deux en relation avec un même cabinet d'avocats, la McKeenan & Dodge. En te passant le fait que la grosse majorité du matériel d'équarrissage de l'abattoir provient d'une boîte qui s'appelle IS-Electronics, elle-même sous-filiale d'International Synergie, je pourrais dire que rien ne s'oppose au fait que Bramhan peut être à l'Abattoir.

- C'est génial, m'exclamai-je, enfin une piste.

Mais Gentry modéra mon enthousiasme.

- Attention, attention. Tout cela n'est qu'une suite de suppositions vaseuses. Etant donné la taille des différentes entreprises que je viens de citer, il est normal qu'elles aient des relations. Sans pour autant qu'il y ait complot "technomantique" derrière.

- N'as-tu réellement aucune preuve de tout ça ?

- Pas vraiment, c'est ce que cherchais quand je me suis aperçu que j'étais pisté. Et bien pisté. Ces enfoirés de Penta ont un super système de protection informatique. Je n'irais pas plus loin, désolé ! C'est super chaud, même sans tenir compte des technomanciens. ça me fait penser au réseau de la mafia russe, en plus gros et en mieux protégé, conclut-il.

- Les boîtes sont si grosses que ça ? m'étonnai-je.

- Tu ne peux pas savoir, rien que dans mon électroménager, j'ai au moins quatre appareils qui proviennent indirectement de Penta Physics. Tiens, rien que l'écran géant de la télévision !

A ce moment, j'eus l'idée de l'année. Ils avaient parlé d'un projet Monitor, le truc en Amazonie.

- Est-ce qu'ils peuvent avoir accès à un satellite ?

- Un satellite ? Je veux, mon neveu. Et je ne serai pas étonné outre mesure que la Wand TV utilise un satellite de IS-Space, filiale d'International Synergie, pour ses transmissions. Je crois que tu n'appréhendes pas vraiment la taille de l'engin, me répondit Gentry tout étonné.

- C'est eux, affirmai-je en appuyant les mots d'un geste de la main. Je sais qu'ils observaient un truc par satellite et je trouve qu'il commence à y avoir trop de "coïncidences" pour que se soit honnête.

- Oui, tu as raison. Allez, on dit que Bramhan est à l'Abattoir et basta ! Il faut bien faire un choix. Moi, je vais me coucher, et demain je te donne mon plan pour que tu pénètres dedans. Je suis crevé. Bonne nuit !

Mais tout de même, juste avant de franchir la porte de sa chambre, il se retourna.

- Ils surveillaient un truc ? Une idée du truc ?

Tout cela d'un air innocent.

- Un truc, je ne sais pas quoi, mentis-je.

Il capitula enfin d'un hochement de tête et partit se coucher en me laissant orphelin. Je n'avais plus qu'à le suivre dans les bras de Morphée.

Chapitre 13

Le lendemain matin, je me réveillai une fois encore vers midi. Décidément, vivre avec des êtres magiques donnait de mauvaises habitudes. Je devenais fainéant. Bon, d'accord, j'étais un peu de mauvaise foi. J'entendais des voix parvenant du salon. Comme la veille, mais en beaucoup plus nombreuses. ça parlait de camions, d'accident et de froid. Je n'y comprenais pas grand chose, mais comme je n'entendais pas tout, j'avais une excuse.

J'avais besoin de me détendre ce matin. J'allais devoir suivre un plan conçu par un Gremlin et cela m'inquiétait quelque peu. Alors je sortis de ma chambre en hurlant et en sautant un peu partout. Je m'attendais à créer un mouvement de panique, rendant ainsi leurs pièces à tous ces Gremlins. Mais il n'y eut strictement aucune réaction autre que de l'étonnement

Ils étaient cinq, répartis sur le canapé et différents fauteuils. Ils ouvrirent de grands yeux en voyant mon cinéma, mais ne s'en inquiétèrent pas. Je me retrouvai tout seul comme un imbécile à courir et hurler dans l'appartement en tournant autour du petit groupe.

- Tu fais quoi ? m'interpella Gentry les yeux écarquillés.

Ce qui me paralysa sur place instantanément.

- Je me détends, fut ma seule réponse.

Ils se regardèrent tous dans les yeux, chacun cherchant dans les yeux de l'autre la réponse à mon étrange attitude.

- Il n'y pas de problème, vous pouvez continuer à discuter, dis-je tout contrit.

- Excusez-le, les gars... il est jeune, affirma calmement Gentry.

Il était vrai que mon attitude était un peu spéciale pour un dragon noir. Mais je n'en pouvais plus, cette mission commençait... finissait par me taper sur le système. Je ne maîtrisais plus rien. J'avais jeté aux orties quasiment toutes les valeurs qui constituaient ma vie précédente et je m'enfonçais à grandes enjambées dans un monde nouveau et surprenant. J'allais travailler avec des Gremlins, et pire que tout, j'allais suivre leur plan.

- Je te présente Deirdre, Jonatan, Helen et Frank, me rappela-t-il à l'ordre en me désignant successivement les personnes au fur et à mesure qu'il les nommait. C'est, je dirais, le noyau dur de notre tribu de Gremlins. Et une assemblée de copropriétaires par la même occasion.

Je reconnus chacun d'entre eux. Bien sûr, Deirdre que j'avais rencontrée si délicatement la veille, mais les autres je les connaissais de vue : c'était ceux qui étaient attablés avec Gentry le soir de notre première rencontre. Parmi eux se trouvait donc celui qui avait cassé ma chaise. Et à voir leurs visages, je reconnus un léger tressaillement des lèvres qui me fit penser que s'était Frank.

- En fait, tu tombes bien, nous pensons avoir un plan au point, reprit Gentry.
 - Vous pensez ? m'interloquai-je.
 - Heu...oui ! En fait nous avons un plan, un pas mauvais plan d'ailleurs. Malheureusement, il a un point faible. Et nous sommes incapables de savoir si tu as la solution.
 - Dites toujours, je pourrais vous aider à solutionner le problème, affirmai-je. Confiant dans mes capacités d'assassin. Du moins en ce qu'il en restait. Mais j'avais quand même quelques inquiétudes, ils faisaient tous une drôle de tête et je les soupçonnais de me réserver une blague.
 - Résistes-tu bien au froid ? m'interrogea Frank.
- Si je m'attendais à quelque chose, ce n'était certainement pas à ça.
- Ben, comme tout le monde, ne puis-je que répondre.
 - Tu n'as pas de capacité spéciale, comme les Blancs, qui te permet d'être particulièrement résistant à une température fraîche ? fit Deirdre.
 - Non, non.
 - Es-tu claustrophobe ? me questionna Helen.
 - Pas que je sache.
 - T'as pas peur du noir, au moins ? se mêla Jonatan.
- C'était vraiment une question stupide.
- Je suis un dragon noir, ne pus-je que répondre en bombant le torse.
 - Non, parce que si tu as peur du noir, le plan n'est pas réalisable. Tu comprends ? insista lourdement Jonatan.
- Et avant que je puisse répondre à cette insulte, Frank intervint de nouveau :
- Et mal au cœur ? Tu n'as pas le mal de mer en voiture au moins ? Parce que si tu te mets à vomir partout, ça craint.
 - Es-tu gaucher ? demanda Deirdre.
 - Et est-ce que tu as peur de la viande ? reprit Helen.
 - Les souris, tu n'aurais pas peur des souris au moins ?
 - Tu aime le fromage ?
 - Tu sais te battre ?
 - Et vivre sans respirer, tu sais faire ça ?
 - Et le mort, t'imites bien le mort ?
- J'étais submergé par ce flot délirant de questions absconses, et ils commençaient sérieusement à m'énervier la Gremlins and Co.
- Bon, on va s'arrêter là, avant de délirer. Expliquez-moi le plan et je vous dirai si je peux le faire ou pas.
 - Réponds, intervint Gentry d'un ton autoritaire. Et en me faisant les gros yeux en plus.
- Mais pour qui ils me prenaient ? Ces imbéciles ! Je n'étais peut-être pas le meilleur des assassins, sûrement pas le parangon des dragons, mais ils me traitaient comme un enfant.
- On va mettre les choses au point, dis-je. Vous n'êtes là que pour m'aider, arrêtez de me traiter comme un gamin. Si vous avez réellement un plan, on arrête les conneries et on en discute entre adultes.
 - Majeurs et vaccinés, nota stupidement Helen.
 - Et consentants, surenchérit intelligemment Deirdre. Faisant bien la preuve par cet humour de bas

étage de son appartenance à un gestalt en commun avec un féérique.

Il ne me restait plus que deux choix. Le premier, quitter la pièce, faisant par là preuve de mon manque de sang froid. Le second, me taire et répondre gentiment aux questions. Je choisis la seconde option et m'assis dans un des fauteuils qui restait.

- J'abdique, finis-je par dire en m'asseyant. Vous avez gagné, je me tais et j'écoute.

- Alléluia, chanta Gentry en levant les bras au ciel.

Puis il continua :

- Au fait, avant de surprendre un Gremlin, il faut se lever tôt le matin. Pour ta propre culture générale, je t'informe que nous sommes littéralement des radars ambulants et que ta charmante danse, nous l'avons vue arriver de loin.

Et ils se mirent tous à s'esclaffer.

- Très réussit d'ailleurs. Tu faisais enfin ton âge à courir comme ça dans l'appartement tel un gamin de cinq ans jouant aux indiens, dit Deirdre entre deux rires.

- Tiens, c'est drôle ! Moi, il me faisait plutôt penser aux petits robots mécaniques dont on remonte le ressort, rajouta Frank.

- D'accord, d'accord... j'abdique. Vous avez gagné, mais expliquez-moi le plan.

- Bon ! Est-ce que tu résistes bien au froid ? me redemanda sérieusement Gentry.

- Je n'en sais rien, moi. Je résiste comme tout le monde. Mais qu'est-ce que ça peut foutre ?

- C'est important, petit, tout le plan génial que nous venons de concevoir repose là-dessus.

Je ne comprenais rien à ce qu'il se passait, mais s'il y avait bien une chose dont j'étais certain, c'était qu'ils ne m'expliqueraient le plan qu'au dernier moment.

- Au besoin, grâce au yoga, je peux tenir au froid. Pas comme un dragon Blanc, mais mieux que quatre-vingt-dix neuf pour cent de la population. C'est tout ce que je peux vous dire. Mais quel est le plan ? insistai-je.

Ils se sourirent, hochèrent la tête et Gentry me désigna la cuisine de sa main :

- Bien, bien, super ! Mais tu as peut-être faim, non ? Tu ne voudrais pas nous faire à manger par hasard ? Il commence à faire faim et nous devons encore discuter de certains détails de notre superbe plan.

Bon sang, ils se foutaient de ma gueule et à part tous les tuer là, sur place, je ne pouvais rien y faire. Voyant que je ne réagissais pas, Gentry insista :

- Soit un bon petit, vas-y.

Puis s'adressant aux autres comme si je n'existais pas :

- Vous verrez, c'est un sacré cuisinier le jeune. La dernière fois, il m'a fait une omelette merveilleuse.

Comprenant que je ne pouvais rien y faire, je me levai pour cuisiner. Ils ne discuteraient pas du plan tant que je serais dans les parages, me réservant la surprise pour le dernier moment.

Je fis un très bon repas de crevettes risolées, et ils se régalerent. J'eus même une proposition pour installer un restaurant en partenariat avec Frank. Je fus bien tenté de leur faire une blague avec les nombreux épices, mais à chaque fois que j'ouvrais un bocal, je pouvais les entendre discuter sur les aliments que j'utilisais. Alors je m'abstins. Je tentais bien de tendre l'oreille pour subtiliser quelques informations pendant que le plat cuisait, mais à chaque fois, ils prenaient conscience de mon intérêt et s'arrêtaient de parler. Gentry n'avait pas menti, de vrais radars ambulants.

Pendant le repas, ils ne parlèrent ni du plan, ni de leurs diverses activités. Par contre, j'eus droit à un concours pour savoir lequel avait fait la meilleure blague aux autres habitants de l'immeuble. J'en déduis une chose : jamais, au grand jamais, je ne vivrais dans le même immeuble que des Gremlins. Ce n'était qu'histoires de panne de courant, de fuite d'eau, d'ascenseur bloqué entre deux étages, d'alarme incendie se déclenchant à trois heures du matin, de porte d'entrée bloquée, de court-circuit, de fuite de gaz, de climatisation suractivée, de chauffage délirant, de téléphone qui sonnait au mauvais étage et encore, et encore... L'enfer !

Je tentais bien de demander régulièrement quel était le plan, mais ils ne me répondirent jamais, enchaînant simplement sur le mauvais coup suivant. Ils faisaient comme s'ils n'entendaient pas mes questions. Chose que je savais, maintenant, être totalement impossible à cause de leur perception. J'avais un peu l'impression d'être transparent.

Ils essayèrent bien d'avoir des informations sur la famille et les capacités réelles des dragons noirs. Ce fut d'ailleurs le seul moment où j'eus l'impression d'exister. Mais je ne leur répondis pas, chacun ses petits secrets ! Ils n'apprirent qu'une chose de moi, c'était le mariage hors normes de ma mère et mon père. Ce fut pour eux une grande découverte, ils étaient certains qu'étant donnée la prétention affichée de tous les dragons, une telle chose n'avait aucune possibilité d'arriver chez un dragon noir. Je pense même qu'ils crurent que je leur faisais une blague. J'en aurais bien discuté avec eux, mais ils firent tellement de plaisanteries de mauvais goût sur le sujet, que je me vexai et préfèrai me taire. A la fin du repas, ils se séparèrent. Ils avaient des choses à préparer pour le plan de ce soir. Ce qui ne les empêcha pas de ne rien me dire du fameux plan. Sauf que je serai seul à agir à l'intérieur de l'Abattoir. Ils s'arrangeaient pour me faire entrer, mais eux ne me suivaient pas à l'intérieur. A moi de me débrouiller. Tant mieux, car même si je commençais à apprécier la compétence de ces gens en terme de discrétion et d'infiltration, je les voyais mal participer à un combat. Dans le feu de l'action, ils ne pouvaient que gêner un dragon tel que moi.

Seul Frank me demanda si j'avais besoin d'une arme à feu quelconque. Sur l'instant, je lui répondis que pour savoir quelle arme il me fallait, il fallait d'abord que je connaisse le plan, mais comme d'habitude, il me regarda les yeux vitreux et ne me répondit pas. Alors je faillis lui demander de me fournir un petit pistolet mitrailleur, style Mac 10 ou Micro-Uzi, puis je me repris en me disant qu'une arme à feu fournie par un Gremlin pouvait me réserver des surprises. Je crois que je préférerais perdre une main plutôt qu'utiliser une arme de Gremlins. Ce qui à priori devait revenir au même d'ailleurs.

J'attendis patiemment le soir dans l'appartement de Gentry en faisant des exercices de relaxation et un peu de maniement d'épée. Gentry me regarda avec attention, et je sus que je l'impressionnais par mes compétences. C'était d'ailleurs la première fois que je l'impressionnais favorablement d'une manière ou d'une autre. Chose qu'il se fit un plaisir de me signaler.

Vers minuit, Deirdre revint à l'appartement. Ses petits yeux brillaient presque dans le noir tellement elle avait l'air de s'amuser. Elle portait une sorte de fatras de vêtements immondes dans les bras. A l'apparence, ces fringues paraissaient sortir directement d'une décharge publique. Et quand Gentry me demanda de les mettre, je fis un pas de retrait.

- Tu plaisantes ?

- Non, non. Je ne plaisante pas. C'est un élément essentiel du plan. Tu sais, le fameux plan qui va te permettre de pénétrer dans l'Abattoir et de tuer tous les méchants qui s'y trouvent.

Comme il semblait très sérieux, je capitulai et enfilai le tas immonde. Une fois fait, je ressemblais à un clochard qui venait de passer les dix dernières années de sa vie dans la rue. Et j'étais un expert en déguisement, j'appréciais une fois de plus la compétence de ces Gremlins. Le déguisement était presque parfait, il ne manquait pas un trou, une tâche, les mitaines filandreuses ou un pin's. Par contre, il émanait des vêtements un doux parfum de lavande. Une odeur très douce et agréable d'assouplissant. En fait, l'habit sortait tout juste d'une machine à laver. Je crus à une erreur, alors je le signalai à Gentry :

- Le costume est super, dis-je, mais il a une drôle d'odeur pour un clochard. Non ?

Gentry et Deirdre me regardèrent de biais, un peu comme des enfants pris en faute.

- Je sais. ... Mais comprends-nous, avec notre odorat, mettre une vraie odeur, ce n'est pas possible. C'est un défaut, je l'admets, mais tu ne monteras pas dans ma voiture en puant comme un fauve. Il faudra que tu te débrouilles tout seul pour avoir l'odeur convenable.

- Autrement, ça va ? demanda Deirdre.

- Oui, c'est parfait. De loin, c'est parfait. Mais en fonction de votre plan, ça risque de faire bizarre un clochard qui sent bon la lavande. C'est quoi au juste votre plan ? demandai-je encore, et encore.

- Bon, si tu es content ? On peut y aller ? coupa court Gentry.

Une fois encore, je capitulai :

- Je m'arrangerai, on peut y aller.

Chapitre 14

Gentry me conduisit dans les bas-fonds de la ville. Le quartier auquel il me mena ressemblait à Beyrouth après la guerre et avant la reconstruction. Les seuls passants que nous croisions étaient des putes et leurs macs. Les autres devaient se cacher en attendant le jour. Je ne savais pas où j'allais, mais j'y allais.

Nous arrêtâmes la voiture sous un pont d'autoroute. Au début je crûs que la zone était totalement déserte, mais petit à petit je m'aperçus qu'il y avait de nombreuses ombres qui bougeaient discrètement entre les piliers de ciment. Puis, je remarquai que parfois des amas de cartons qui traînaient, bougeaient eux aussi. Ce lieu, que je croyais désert, était en fait bougrement fréquenté.

- C'est quoi, ici ? ne pus-je m'empêcher de demander à Gentry.

- Ici, c'est la misère américaine dans toute sa splendeur. C'est là qu'atterrisse tous les rebus de l'humanité. C'est là que l'on se rend compte des bienfaits du système social américain, me répondit-il. Mais, c'est aussi le garde-manger des anthropophages.

- Ah !

- Tu peux être certain que les gens qui disparaissent d'ici ne seront recherchés par personne. C'est idéal pour l'Abattoir.

Puis il se tus.

Nous restâmes comme ça, sans rien dire, pendant plus de deux heures. J'eus tout le temps pour acclimater mes yeux à la misère ambiante. Maintenant, je remarquais pleins de petits mouvements, des gens qui se battaient au loin, des souldards qui traînaient leurs guêtres, des familles entières qui tentaient de se réchauffer dans des maisons de cartons et de sacs plastiques. ça me rappelait les bidonvilles indiens.

D'un coup, sans que je le remarque, quelqu'un frappa contre la portière : c'était Jonatan. Il ressemblait à un clochard soul qui s'accrochait à la voiture pour ne pas tomber. Après avoir signalé sa présence, il continua son chemin sans faire mine de rien.

- Bon, c'est le moment où je t'explique le plan, me dis Gentry.

- Le plan, quel plan ?

Il ne releva pas ma subtile intervention et continua sur sa lancée :

- Alors voilà, comme tu l'as compris, nous sommes à l'endroit où l'Abattoir se fournit en viande humaine. Jonatan, si tu l'as reconnu, vient de nous signaler que le camion de ramassage va passer devant nous sous peu. Alors, on va le suivre discrètement. Il aura un accident et nous profiterons de l'instant pour te faire grimper dedans. C'est grâce à lui que tu entreras directement dans les entrepôts

secrets de l'Abattoir.

- Le camion de ramassage ? l'interrogeai-je.

- Oui, il fait régulièrement la tournée du coin. Il ramasse les morts, et parfois les mourants, pour les emmener directement à la boucherie. C'est gai, hein ?

- Il fait ça souvent ?

- Oui, assez souvent. Et malgré les apparences, ça fait plusieurs années que ça dure. On suppose qu'il y a un peu de corruption avec les services de la police. Ce qui d'ailleurs, permet d'avoir le monopole. Tu sais, tout le monde est content, la municipalité dit que la pauvreté est en baisse, les gangs peuvent s'entretuer sans témoins, les êtres magiques peuvent manger des humains sans risque et ça donne moins de travail aux services sociaux et aux morgues. C'est le rêve américain ! dit-il ironiquement.

A cet instant, un gros camion blanc, sans logo passa devant nous.

- C'est lui, me signala Gentry. Il doit avoir fini sa tournée et il rentre au bercail.

Pendant que nous suivions le camion, je demandai quelques informations supplémentaires :

- Dis voir, il ne ressemble pas à un camion frigorifique ?

- C'est le cas. C'est pourquoi il est si important que tu résistes au froid. Ce serait dommage que tu entres dans l'Abattoir en ressemblant à un esquimau. Il conserve la viande à bonne température, mais tu n'es pas encore de la viande.

Bonjour l'optimisme !

- Et une fois dedans, je fais quoi ? m'inquiétai-je.

- Tu te débrouilles. Le contrat c'est de te faire entrer dans l'Abattoir, après, à toi d'improviser. Après tout, n'es-tu pas un redoutable assassin dragon noir ? La terreur vivante de toute créature sur la planète ? se moqua-t-il.

- ça va, je ferai avec, affirmai-je, bien qu'en fait j'étais un peu nerveux. Dire terrorisé, serait plus juste.

Après une poursuite sans phare et à petite vitesse dans les rues déserte, je vis le camion prendre un virage. Enfin, il aurait dû prendre un virage. Au lieu de ça, il fila tout droit dans un lampadaire. Le choc ne fut pas très violent, et le lampadaire ne fit que plier en enfonçant légèrement l'avant du camion.

Immédiatement je vis trois ombres sortir de je ne sais où. Elles se précipitèrent sur l'arrière du camion et bricolèrent le système d'ouverture de la porte. En quelques instants elle s'ouvrit.

A ce moment, Gentry ouvrit ma portière en me disant :

- OK, c'est à toi. On y va ! Presto !

Je me mis à courir comme un dératé sur la chaussée. Arrivé à l'arrière du camion, je me jetai dedans, sans plus réfléchir. Au passage, je reconnus Frank, Helen et Deirdre qui avaient ouvert la porte en une vitesse record.

A peine avais-je atterri sur le plancher gelé que la porte se referma derrière moi. Je me retrouvai dans le noir le plus complet. Je visitai en tâtonnant mon environnement, je sentis quelques étagères avec des corps allongés dessus. Malgré le froid ambiant, je pouvais sentir l'odeur qui se dégageait des cadavres. Gentry avait raison, ils choisissaient bien des clochards et autres rebus de l'humanité. A vu de bout de doigt, j'en comptais une dizaine, des femmes, des hommes et même un enfant. Je me frottai aux différents cadavres pour m'imprégner de leur odeur. Puis, je m'allongeais sur une

étagère vide.

Tout cela, je le fis avec beaucoup de précaution. Ne sachant pas quel était l'état de santé des conducteurs, il ne fallait pas que je fasse de bruit, ni que mes déplacements fassent bouger le camion. Mais, en fait, aucun bruit ne provenait de la cabine de pilotage. Ils avaient dû s'assommer sous le choc.

Le problème était que le temps passait, lentement. Maintenant que j'étais allongé et immobile, je sentais le froid s'immiscer sous mes vêtements. Non seulement ceux-ci ressemblaient à ceux des clochards, mais ils poussaient le vice à protéger du froid aussi mal que de vraies fringues de clodo. J'étais en train de geler sur place.

Alors je me mis à me concentrer sur ma respiration. J'utilisai le yoga pour descendre mon rythme cardiaque et pour détendre les muscles de mon corps. Petit à petit, je m'enfonçais dans une transe cataleptique. Le froid, je le sentais toujours, mais maintenant, il était lointain. Je ne ressentais presque plus mon corps, bien que celui-ci tremble de tous les côtés. Cela faisait bientôt une heure que j'étais dans ce camion, bientôt mon organisme ne pourrait plus supporter ce froid.

Heureusement, c'est à ce moment que j'entendis une voiture s'arrêter près du camion. Des gens en descendirent et ouvrirent une des portières de la cabine de pilotage. Je ne savais pas qui s'était. Aussi bien, c'était une voiture de police qui venait aux nouvelles ou des voleurs quelconques qui espéraient piller le camion. Le camion tressaillait sous les différentes activités que je ne pouvais qu'imaginer. Puis, la porte arrière du camion s'ouvrit. Un faisceau de lampe torche balaya les étagères et un homme dit :

- ça va, il n'y a pas de dégât. On peut y aller.

Puis il referma la porte et quelques instants plus tard, le camion redémarra et se remit à rouler.

Je profitais de la circulation pour sortir de mon étagère et faire quelques exercices d'échauffement. Bon dieu, si ça durait encore longtemps comme ça, c'était effectivement sous forme de glaçon que je sortirais de ce camion.

Mais le trajet ne dura qu'une petite demi-heure. Je repris ma place sur mon étagère et recommençais à diminuer mon rythme cardiaque.

J'entendais assez mal ce qui se passait à l'extérieur à cause de l'isolation de la chambre réfrigérée, et tout ce que je perçus fut une brève discussion avec une personne. Probablement un garde à l'entrée d'un bâtiment, trop loin pour que je l'entende, mais je pouvais entendre les réponses du conducteur qui devait crier :

- Non ça va. Ces imbéciles ont raté un virage et percuté un lampadaire.

- ...

- Ouais, ils vont bien. Ils ont juste été sonnés par les air-bag.

- ...

- Allez... bonne nuit et bon courage.

Puis le camion redémarra sur une courte distance. J'entendis le bruit d'une porte de hangar qui s'ouvrait en grinçant et le camion s'arrêta enfin après une marche arrière.

ça y était : j'étais entré dans l'Abattoir.

La porte s'ouvrit. J'obligeais mon corps à stopper ses tremblements, je m'abstins à diminuer au maximum ma respiration pour éviter qu'un panache de buée ne sorte de ma bouche. Je tombais, en fait, complètement en catalepsie, je ne respirais presque plus et mon cœur ne battait plus que par quelques pulsations par minute.

Je sentis deux hommes entrer dans la chambre. Ils commencèrent à descendre les corps les uns après les autres. Ma concentration était telle, qu'il me fallait quelques minutes pour reprendre mes esprits et pour que mon corps récupère l'ensemble de ses fonctions. Je ne pus qu'attendre que l'on me transporte à mon tour.

Je me retrouvais sur une table métallique, très froide. J'avais quitté le camion réfrigéré pour me retrouver dans un autre frigo, allongé sur une table qui me faisait penser à une table d'autopsie.

J'entendais les deux hommes qui travaillaient au transport des corps.

- Putain, dépêche-toi.

- Oh ! ça va. Nous ne sommes pas à la bourre. Les clients ne vont pas se plaindre. Mort.

- Ouais, peut-être. Mais avec le retard qu'on a pris, j'ai pas envie de me retrouver face à face avec les monstres. Putain, t'imagines qu'ils nous attaquent.

- Calme-toi ! Tu sais très bien que nous ne risquons rien. Mort.

- Que tu dis, ces saloperies me foutent une trouille du diable.

- A propos de trouille, tu aurais vu la tête de Monsieur Dubois quand il s'est aperçu sur le GPS que le camion était immobilisé en plein milieu de la rue. C'était trop comique. J'ai bien cru que le soldat d'élite, ancien de la légion française, expert en tueries multiple allait faire dans son froc. Mort.

- Remarque, on aurait eu l'air fin, si les flics étaient arrivés avant nous.

- Tu parles, étant donné le quartier, même si une bombe explosait là-bas, ils ne viendraient pas avant d'envoyer la garde nationale.

Je sentis que l'homme qui venait de parler palpa mes vêtements pour dégager ma poitrine. Puis il posa au niveau de mon cœur une sorte de disque métallique très froid.

- Et tu. ...commença-t-il pour s'interrompre aussitôt.

- Merde, vivant. Passe-moi le flingue, reprit-il.

A cet instant, je décidai qu'il était temps de passer à l'action. J'ouvris les yeux et vis un gros homme barbu me regarder avec des yeux effarés. Il avait autour du cou un stéthoscope et il tendait le bras vers son collègue. Un petit homme de type mexicain.

Je n'étais pas en grande forme. Mon corps était encore tout engourdi par le froid et ce que je lui avais fait subir, mais il fallait que j'agisse vite.

Je fis un grand ciseau tournoyant avec les jambes, ce qui me permit de monter en équilibre sur les mains. En appuis tendu renversé, je profitai de l'élan donné par les jambes pour faire une valse. Au passage, j'écartai les jambes pour frapper à la tempe le gros avec mon tibia. Sous le choc, il s'écroula au sol, aux pieds de la table. Je fis encore une vrille, puis descendis de la table tel un gymnaste descendant d'un cheval d'arçon. J'atterris les deux pieds ensemble sur la tête du gros. J'avais intentionnellement visé la tête et j'entendis sa nuque craquer.

Le mexicain restait paralysé de stupeur, la main vers moi, me tendant un pistolet d'abattage utilisé dans les abattoirs. Il avait été suffisamment gentil pour ne pas encore réagir.

Je saisis le manche de mon épée qui était sur mes reins et dégainai. Il entama un demi-tour paniqué, mais je balançai mes lames et le frappai à la nuque. Sa tête s'envola dans les airs et le corps continua à courir sur deux pas avant de s'écrouler. Comme un canard !

Et voilà, c'était fini, j'avais éliminé en deux temps trois mouvements ces humains. Cette suractivité brutale au réveil me créa quelques soucis. Mon cœur pompait comme un malade, mon cerveau était encore tout embrumé et je me sentais flagada. Je m'assis sur la table pour récupérer et en profitai

pour observer le lieu où je me trouvais.

C'était une chambre froide, avec une dizaine de table où étaient allongés des corps d'humains. Probablement les clochards qui avaient été embarqués avec moi dans le camion. Le premier de la file des tables était à moitié dévêtu, et il y avait au dessus de lui, un crochet pour le suspendre. En suivant le chemin que devait parcourir la esse, je m'aperçus qu'il menait à du matériel de découpage au-dessus un bac de vidange. Il y avait une esse au-dessus de chacune des tables. En dehors des corps sur la table, il y avait des étagères pleines de membres découpés, emballés dans des films plastiques. Je reconnus des bras, des jambes, des torsos et même des têtes. J'étais dans la chambre de stockage et de découpe. Je n'étais pas suffisamment en bonne santé pour vomir, mais ce n'était pas l'envie qui m'en manquait.

Quand je pense que les dragons d'or et d'argent n'arrêtaient pas de se plaindre de notre inhumanité et du peu de scrupule que l'on portait aux humains, s'ils pouvaient passer faire un tour ici, ils verraient bien comment les humains pouvaient se traiter entre-eux. Finalement, dans une certaine mesure, nous étions moins inhumains qu'eux.

Bon, ça allait mieux, et je n'allais pas passer ma vie dans cette chambre macabre. Je sentais le froid qui recommençait à m'envahir.

Je sortis discrètement de la chambre froide en tenant mon épée enroulée dans la main. Les deux morts avaient parlés de monstre, et je ne savais pas ce que cela pouvait bien être. Je pensais à ces fameux Eph qui servaient de gardes du corps à Ramesh. Même s'ils avaient apparence humaine, on pouvait facilement les traiter de monstre. Ou alors, de gros chiens de défense.

Je me retrouvai dans un long couloir tout blanc. La lumière désagréable était fournie par des néons blanchâtres. Le sol était en gros dallage blanc et les murs étaient immaculés. Il n'y avait pas un bruit. Tout était calme.

Bonne nouvelle, pas de caméra ou autre système de sécurité.

Je me mis à circuler avec circonspection dans les différents couloirs. J'étais manifestement dans un grand bâtiment, qui ressemblait fortement à un hôpital. En beaucoup moins fréquenté.

Je poussai quelques portes et tombai principalement sur des bureaux. Puis je me dis que quelque chose ne collait pas : je circulais tranquille dans un bâtiment logiquement surprotégé, les portes étaient non seulement toutes ouvertes, mais en plus, elles n'avaient pas de poignée. Ce n'était que des portes battantes.

Je commençais à me dire que des chiens de garde devaient protéger les locaux. J'avais entendu parler de certaines sociétés de gardiennage qui proposaient à leurs clients des chiens devenus fous. De véritables tueurs. La nuit, ils vidaient les locaux et lâchaient les chiens dedans. Le lendemain matin, il fallait anesthésier les animaux pour pouvoir les récupérer.

Ce système pouvait expliquer les portes : ainsi les animaux pouvaient circuler dans tout le bâtiment, ne laissant aucun lieu, sauf les chambres froides, à l'abri d'une visite.

J'avoue que je n'étais pas tranquille : un humain, je savais comment ça fonctionnait, je pouvais m'en dépatouiller. Mais un énorme clébard survitaminé, c'était l'inconnu. Et ils devaient être vraiment gros, les chiens, pour éliminer les êtres magiques carnivores qui, selon la légende, étaient venus faire un tour ici.

C'était l'esprit un peu moins tranquille que je continuai ma visite. Si Ramesh était ici, il ne serait certainement pas dans des lieux que de tels chiens pouvaient parcourir. Il fallait que je sorte de cette

zone.

A ce moment de ma réflexion, je perçus du coin de l'œil une tache orange se déplaçant. Je tournai vivement la tête, mais ne vis rien d'autre qu'un croisement vide. Je n'avais rien entendu. Je devais devenir paranoïaque : des chiens tueurs, je délirais. Mais je n'eus tout de même pas le courage suffisant pour revenir en arrière et vérifier ce croisement. Je continuai mon chemin, de plus en plus attentif aux bruits. Je savais une chose, sur du dallage, un chien qui se déplace ça s'entend. Le clic-clic des griffes me préviendrait à l'avance.

Au bout de cinq minutes d'errance dans les couloirs, je tombai sur une nouvelle porte de chambre froide : une très grosse porte. J'allais l'ouvrir quand j'entendis une sorte de bruit de gorge très profond. Je me statufiai immédiatement, tous les sens aux aguets. Si un animal avait fait ce bruit, c'était un énorme animal. Et toujours pas de bruit de griffe sur le dallage. Le son me disait quelque chose, je l'avais déjà entendu, mais j'étais incapable de le resituer. Puis, il y eut un autre grognement sourd, encore plus profond que le précédent. Au bout du couloir, une tête apparue à mi-hauteur d'homme. Une tête de tigre ! D'un gros tigre, d'un énorme tigre. Je pouvais toujours attendre des bruits de griffe : un tigre ça marche sur ses coussinets.

Oh, putain ! me dis-je. J'étais mal barré. Un chien, je devais pouvoir m'en débarrasser, mais un tigre ? Un tigre si gros !

Je savais bien que ce grognement je le connaissais. En tant qu'Indien, ce n'était pas la première fois que je l'entendais.

Au moins, j'étais maintenant persuadé que Ramesh était passé par ici : seul un Indien pouvait avoir l'idée d'un tigre comme chien de garde. Je comprenais mieux aussi l'inquiétude des deux hommes que je venais de tuer.

L'animal s'avança et sortit complètement du coin derrière lequel il se trouvait. C'était vraiment un monstrueux tigre. Rien à voir avec les chats surdéveloppés d'Inde, il devait venir de Sibérie et tenait par la taille plus de l'ours que du chat.

Je me mis à reculer doucement, ne quittant pas les yeux de l'animal du regard. Je savais par ma culture indienne qu'un tigre attaque rarement de front, il attend de préférence d'être dans le dos de sa victime. Et si on se met à courir, c'est une invitation à la chasse. Alors nous nous fixâmes des yeux pendant que je reculais en marchant doucement.

En dehors du fait étrange de trouver un tigre ici, celui-ci avait une autre particularité : il y avait sur le sommet de son crane une sorte de boîte noire d'où sortaient des fils électriques. Elle me faisait penser à ces sortes de boîtier électronique que l'on fixe sur la tête des animaux promis à la vivisection. Bon, je trouvais cela étrange, mais je m'inquiétais plus de l'animal lui-même que de la boîte.

Il me suivait, tranquillement, de sa démarche souple et puissante. Gardant toujours la même distance entre nous et ne faisant pas mine de vouloir m'attaquer.

Je finis par me retrouver à un croisement et me demandais quel était le côté qui m'exposait le moins, quand j'entendis un autre feulement. Et non... il ne venait pas du tigre en face de moi, mais bien d'un des embranchements que j'hésitais à emprunter. Un second animal apparut. Tout aussi gros que le premier, tout aussi puissant et avec la même boîte noire sur le crane. Je me retrouvais pris entre deux feux !

Le choix qui s'imposait à moi était clair, je n'avais plus qu'une route à prendre. Mais, pendant un

instant, j'hésitais : j'avais l'impression que les animaux me dirigeaient justement par là. S'ils avaient voulu me dévorer, ils auraient attaqué bien plus tôt.

Cette attente dû énerver les félins car ils se mirent à rugir en stéréo. D'un coup, je n'en pouvais plus, les nerfs lâchèrent. Je me mis à cavalier comme un dératé vers la porte au bout de ce nouveau couloir. Je savais que c'était un piège, mais tout plutôt que de me faire dévorer.

Je franchis la porte comme si ma vie en dépendait, ce qui était d'ailleurs le cas.

Chapitre 15

C'était bien un piège !

Je n'avais que la satisfaction de ne m'être pas trompé. Mais je me retrouvais face aux canons de cinq fusils d'assaut. Des fusils tenus de façon très professionnelle par des hommes en tenue de combat noire. Une tenue un peu particulière d'ailleurs, bien qu'elle possède tout le matériel habituel, les poches, la cagoule, le casque à visière, la ceinture surchargée et le tonfa. Le gilet pare-balles était plutôt d'aspect scintillant à la place du bon vieux noir.

Derrière cette superbe garde d'honneur se tenait un homme, grand, au visage émacié, les cheveux coupés ras et une forte carrure. Un homme qui surveillait sa condition physique et qui devait faire ses milles pompes tous les matins. Lui, ne tenait à la main qu'un pistolet automatique et il n'avait pas de casque.

Et encore derrière cet homme, il y avait un dernier homme qui me tournait le dos. Il était assis et utilisait une sorte de joystick monstrueux. Devant lui, il y avait deux écrans d'ordinateurs qui transmettaient l'image du couloir que je venais de quitter. Une vue qui pouvait d'ailleurs correspondre à celle qu'aurait eu un animal de grande et se tenant à quatre pattes.

- Salut, le lézard. Justement nous t'attendions, dit le grand maigre.

Rien qu'à sa façon de parler, je devinais qu'il devait être le fameux Dubois dont parlaient les deux autres.

Sans attendre, je levais les mains en l'air. J'étais foutu !

- Je vois que le lézard est quand même capable d'être intelligent. Tu ne bouges pas, et nous ne te tuons pas. Capice ?

J'obéis.

- Bon, je te préviens, un homme va venir te déshabiller. Entièrement ! Si tu bouges, nous t'abattons. Si tu essayes de le kidnapper, nous vous abattons. Nous connaissons bien les dragons et nous savons qu'ils peuvent utiliser la magie, alors si tu remues le moindre doigt, bouge une main, ouvre la bouche ou que tes yeux deviennent vitreux, nous t'abattons. C'est bien compris ? Dis oui ou non avec la tête, et uniquement la tête. Nous savons que tu résistes aux poisons, alors nous tirons à balles blindées.

J'opinai.

- Bien, conclut-il. John, vas-y.

Une des hommes de devant posa son arme et s'avança vers moi. Il prit bien soin de ne jamais passer devant la ligne de tir de ses compagnons. Un vrai professionnel.

Puis il commença à découper mes vêtements avec des ciseaux en plastique à bouts ronds. Seuls les tranchants comportaient une fine lamelle d'acier. Il fit cela en prenant bien son temps et en faisant bien attention à me toucher le moins possible. De temps en temps, d'un signe de tête ou de la main, il me faisait signe pour que je déplace un membre pour lui faciliter l'accès à certains vêtements.

Je n'avais plus rien à faire, sauf obéir, alors j'observais les écrans de contrôle. Cela confirma ma première impression, je voyais ce que voyaient les tigres. La petite boîte noire devait faire office de caméra. Voyant l'intérêt que je portais aux écrans, Dubois me renseigna :

- Je vois que tu regardes notre petite merveille. Les petites boîtes noires que tu as dû voir sur la tête de nos amis est non seulement une petite caméra, mais aussi un système de contrôle. Et le monsieur qui joue avec les manettes, c'est celui qui contrôle leur comportement. ça lui permet de leur dire où aller et que faire. C'est génial, non ?

Gentry m'avait pourtant averti que les sociétés auxquelles nous nous attaquions étaient à la pointe de la technologie, mais là, j'étais soufflé. Un système de contrôle à distance d'un être vivant. Mieux qu'un robot !

- Bon, c'est vrai que ce n'est pas tout à fait au point et que nous sommes toujours en période de test, mais bientôt ça marchera même sur les lézards. Nous aurons alors la possibilité d'avoir nos propres élevages, fanfaronna Dubois. Vous serez gagnants, continua-t-il, nous n'aurons même plus besoin de vous chasser pour avoir nos composantes.

ça y était, l'homme avait fini de découper mes vêtements et il les avait jetés à l'écart, avec mon épée. Il se tenait maintenant à quelques pas de moi.

- Voilà le topo, reprit Dubois. Maintenant, il va te passer des menottes aux pieds et aux mains, puis, il va te mettre une sorte de lacet métallique autour du cou. Ne t'inquiète pas pour ta fierté, ce n'est pas une laisse. C'est juste un câble en acier renforcé par du titane. Alors s'il te venait à l'esprit l'idée stupide de te transformer en créature écailleuse, tu perdrais probablement tes pattes, tes mains et la tête. Ensuite, tu vas être bâillonné, et il te mettra un bandeau sur les yeux. En dernier, il va passer une sorte de ceinture autour de ta poitrine, c'est un appareil qui mesure ton rythme cardiaque, si jamais le bip-bip s'accélère trop, nous te tuons. Tu restes gentil et tout se passera bien. Tu dis oui ou non avec la tête.

J'acquiesçai.

L'homme revint sur moi, m'attacha les pieds avec de grosses menottes réunies par une courte chaîne. Puis, il me menotta les mains dans le dos et me passa son câble autour de la gorge. C'était une sorte de nœud coulant qu'il ne serra pas beaucoup à ma grande surprise. Il n'y avait pas de flottement, mais il était loin de m'empêcher de respirer. Il devait y avoir un système de blocage quelconque car quand il me bâillonna, le nœud ne se desserra pas. Puis je fus plongé dans le noir par une solide bande de cuir. Et enfin, je sentis qu'il me passait une sangle autour de la poitrine. Elle portait un petit appareil placé sur ma poitrine et qui faisait bip-bip en rythme avec mon cœur. J'avais d'ailleurs un pouls beaucoup plus rapide que d'ordinaire.

- Putain, et ça se croit la race supérieure, les gars. Regardez-moi ça, il a une toute petite bite, le lézard.

Gros malin, il me provoquait tranquillement maintenant que j'étais en position de faiblesse. Je devais bien admettre que j'avais une fois encore agité de façon ridicule : c'est vrai quoi ! Faire confiance à un plan conçu par des Gremlins.

Je savais très bien que pour l'instant je ne risquais pas grand chose. Ils voulaient absolument savoir qui était mon commanditaire et ce que j'avais appris de leur organisation. Les drogues étant inefficaces contre moi, il fallait m'attendre à être torturé puis tué. Le pire étant que je ne savais rien sur les commanditaires. La torture risquait de durer longtemps.

Mais plus cela prendrait de temps, plus j'aurais d'occasion de m'évader ou de tuer mes geôliers.

- Un homme va mettre sa main sur ton épaule et va te guider. Tu suis tranquille et tout se passera bien, entendis-je dire Dubois.

Effectivement, je sentis une main se poser sur mon épaule droite. Elle était ferme, mais pas violente. Elle me poussa gentiment vers la sortie et nous nous mîmes à circuler dans les couloirs.

Nous étions plus de deux, mais j'étais incapable de définir le nombre exact de personne avec nous. Ils se déplaçaient tous dans le plus grand silence. D'horribles et affreux professionnels qu'il ne me fallait pas espérer surprendre.

Nous fîmes de nombreux tours et détours. Je sentais bien qu'étant donnée la distance que nous parcourions, ils devaient tourner en rond pour me perdre. Ainsi, si jamais je parvenais à m'enfuir, je perdrais du temps à retrouver mon chemin.

Finalement, nous nous arrê tâmes devant une porte métallique. Je savais qu'elle était métallique au bruit qu'elle fit quand ils l'ouvrirent. Une vague de froid sortit de l'ouverture : une chambre froide. Décidément, j'étais poursuivi.

Ils m'assirent sur une chaise et Dubois prit la parole.

- Franchement, tu es très con. Imaginer que Monsieur Bramhan allait t'attendre tranquillement ici que tu viennes le pourchasser, fallait être particulièrement stupide. Il est parti le jour même où tu l'as attaqué dans son appartement. Depuis, nous t'attendons. Et ton petit plan, aussi ingénieux soit-il était voué à l'échec.

Il me tapa gentiment la jambe avec sa rangère.

- M'entends-tu ?

Je ne pus que dire oui avec la tête.

- Bien, tu n'es pas sourd. Je t'explique ce qui va t'arriver, alors sois bien attentif. Monsieur Bramhan souhaite t'interroger lui-même, alors demain, nous allons t'embarquer dans un avion. Ce soir nous n'avons pas le temps de bien te travailler, alors nous te mettons au frais. Après tout, tu sembles particulièrement apprécier les ambiances fraîches. Des hommes vont rester avec toi. Ce sont des professionnels, des tueurs de dragons... et des meilleurs que toi. Si tu créé le moindre problème, ils te maltraiteront, tu auras mal, très mal. Mais rien d'irréversible. Si tu as bien compris et si tu souhaites gentiment coopérer, hoche la tête.

Je hochai la tête.

- Bien, alors à demain, le lézard. Au fait, si jamais tu as un moyen télépathique quelconque pour avertir ta famille, je te conseille de t'abstenir de l'utiliser si tu veux vivre.

La connaissance que cet homme avait des capacités draconiques avait quelque chose d'inquiétant.

J'entendis ses pas s'éloigner, mais il lança tout de même une petite phrase avant de partir :

- Et ne t'inquiète pas pour tes gardes, ils sont chaudement vêtus.

La porte se referma et la longue attente commença.

Chapitre 16

Je sentais le froid et c'était très désagréable. Je ne voyais rien, je ne sentais rien, mais j'entendais. Si je trouvais le froid insupportable, les gardes devaient être dans le même cas que moi. J'estimai qu'environ toutes les demi-heures, deux hommes sortaient dans le couloir pour se réchauffer. A force d'étudier leurs allées et venues, je pensais qu'ils étaient quatre. Mais toujours deux au minimum dans la chambre froide.

S'ils ne parlaient pas quand ils étaient en ma compagnie, je pouvais les entendre discuter quand ils étaient dans le couloir. Chose qui m'apprit qu'ils ne devaient pas être des Ephémères, puisque eux ne parlaient jamais quand ils étaient tout seul. Je ne comprenais pas ce qui se disait. D'abord parce que la porte était trop épaisse, ensuite parce que je devais me concentrer pour éviter de geler. Je ne comprenais pas bien pourquoi on me gardait ici. Surtout si on voulait que je puisse répondre à un interrogatoire. Bientôt, je serai mort de froid. J'estimai que cela faisait plus d'une heure que j'étais assis sur cette chaise froide, mais à cause du manque de repère, je pouvais très bien me tromper.

Telles que je voyais les choses, ce Dubois était un gros prétentieux, un gros con qui ne supportait pas d'obéir à quelqu'un. Et malheureusement, il était sous les ordres de Bramhan. Si je venais à mourir, il dirait qu'il avait fait tout son possible, mais que cela n'avait pas suffi. Il jouait avec le feu, enfin avec le froid. Si je tenais jusqu'à ce qu'on me transporte ailleurs, il remplirait sa mission, si je mourrais en route, ce ne serait pas de sa faute. Et moi, je savais que je ne tiendrais pas jusqu'au matin.

Je faillis envisager cela d'une façon philosophique : après tout, la mort par le froid n'était pas la plus désagréable des morts. Et ainsi, je conserverai mes secrets.

Vu l'état actuel de ma situation, c'était une solution des plus acceptables.

Mais, alors que je commençais à m'endormir, je sentis que j'avais encore envi de vivre. Malgré tout ce qui m'était arrivé ces derniers temps, mourir et finir comme un animal d'abattoir n'était une manière honorable de terminer ma vie. Il fallait que je me batte ! Je mourrais plus que probablement, mais au moins je ferais cela dans l'honneur et ne porterais pas la honte sur ma famille.

Alors, je me concentra. Je calmai les tremblements de mon corps, ralentissais ma respiration et visualisai mon cœur. Petit à petit je réduisis les battements de mon cœur. Le bip-bip signalait le phénomène à mes gardes et j'espérais bien qu'ils s'affolent un peu. Après tout, je devais sensément rester en vie.

Effectivement, quand le bip-bip se transforma en biiip, signal de mon arrêt cardiaque, les gardes s'agitèrent un peu.

- Putain, il est en train de claquer, dis l'un d'eux.

- Ouais, je sais, répondit l'autre. Qu'est-ce que tu crois qu'il attend, Dubois. On ne laisse pas un gars à poil dans une chambre froide si on ne souhaite pas qu'il crève.

- Mais Bramhan le veut vivant. Il faut le sortir d'ici ! Vite ! s'affola la première voix.

Il y eut un instant de silence, puis la seconde voix s'exprima enfin.

- D'accord ! De toute façon, Dubois c'est un vrai connard.

Quatre mains se saisirent de moi pour me sortir de la chambre froide. Ils travaillaient vite et proprement. Ils ne firent aucun geste superflu et je me retrouvais sur le sol du couloir en quelques secondes.

- Qu'est-ce qu'il y a ? demanda un des gardes qui était hors de la chambre lors de mon arrêt cardiaque.

- Il meurt, répondit laconiquement la seconde voix.

- Mais, bon dieu ! On ne peut pas le laisser comme ça. Allez avertir Dubois et amenez-moi une couverture, s'affola la première voix.

Le propriétaire de la première voix commença à me faire un massage cardiaque.

Moi, j'attendais. Je savais que faire un massage sur quelqu'un ayant les bras dans le dos, s'était quasiment impossible. Il suffisait juste qu'ils paniquent suffisamment pour me détacher et ensuite, je pourrais tenter quelque chose. Déjà, ils m'enlevaient le bâillon pour faire du bouche à bouche. La partie était presque gagnée. Il me suffisait d'arriver à maintenir mon cœur arrêté, mon corps flasque suffisamment longtemps et ils craqueraient.

Malheureusement, j'entendis au loin la voix de Dubois.

- Mais qu'est-ce que vous faites, bon dieu ?

- On essaye de le réanimer, monsieur. Le cœur a flanché, lui répondit cette si charmante première voix.

- Ecartez-vous de lui immédiatement, hurla Dubois. Vite !

Instantanément, les mains quittèrent mon corps et les hommes s'écartèrent de moi.

- Mais, monsieur ? Monsieur Bramhan nous a bien signalé qu'il le voulait vivant ?

- Oui, mais il nous a aussi signalé que ce garçon, sous son apparence fragile, est aussi un expert en Kalary Payat. Une sorte de Kung Fu indien. C'est probablement une sorte d'expert en yoga ou autre connerie de ce genre. Alors virez de là.

- Mais. ...

- Ta gueule, je suis certain qu'il a arrêté son cœur volontairement. Imbécile !

Dubois était bien un gros con. Mais pas complètement stupide. Mon plan avait échoué.

Stopper son cœur était un exercice très mauvais pour le corps. J'avais déjà tiré sur la corde plus que raisonnablement. Alors je fis repartir mon cœur. Le bip-bip qui reprenait du poil de la bête rassura tout le monde.

- Dommage, lézard. Ton coup n'a pas marché. Mais c'était de bonne guerre, dit Dubois en me donnant un coup de pied dans les jambes.

Je me remis à bouger, faisant des étirements malgré mon inconfortable position. Je finis carrément par m'asseoir.

- Désolé, mais je devais tenter le coup, dis-je.

- Refoutez-lui son bâillon et reconduisez-le dans la chambre froide, fut la seule réponse de Dubois.

Si jamais ça arrive encore, vous le sortez quelques minutes pour voir si ça redémarre, mais vous ne faites rien d'autre. Compris ?

- Compris, répondirent en chœur quatre voix.

Puis les pas de Dubois s'éloignèrent de nouveau.

Je me retrouvai sur ma chaise. Les gardes firent quelques commentaires désobligeants sur mon attitude. Mais maintenant ils se méfiaient de moi beaucoup plus qu'avant. L'attente reprit.

Cette fois, ils attendaient le dernier moment avant de me sortir dans le couloir pour me faire faire quelques étirements et échauffements. Quant à moi, je perdis quelque peu la notion du temps. Le froid gagnait régulièrement du terrain. Je ne contrôlais plus rien et passais mon temps à trembloter sur ma chaise. Régulièrement, je m'endormais et les gardes devaient me secouer pour me réveiller. J'étais littéralement mort de fatigue, de froid et de faim.

Il était trop tard pour que je tente quoi que se soit pour m'enfuir. Le traitement que je subissais m'épuisait totalement. Je ne réfléchissais même plus. Je n'avais qu'un souhait : dormir. Définitivement ou pas, je m'en foutais.

Le temps n'était plus qu'une notion vague. J'avais l'impression que cela faisait des lustres que j'étais assis sur cette satanée chaise. Les seuls brefs moments de conscience étaient ceux où les gardes me sortaient de la chambre froide. Ils me laissaient sur le sol, attendant que je réagisse. Si je ne faisait rien, ils me bourraient de coups de pied en espérant que je réagisse. Je ne sais pas combien de fois ils me sortirent dans le couloir. Mais à la fin, malgré les coups, je ne bougeais plus. J'étais devenu une sorte de limace. Je ne comprenais même plus ce qu'ils me disaient.

Chapitre 17

A un moment, alors que je venais juste de revenir dans la chambre après un passage dans le couloir, un bruit tonitruant de sirène se déclencha. Un truc réellement à réveiller un mort. Je le sais, car il me réveilla et j'étais très proche de la mort.

Autant que je pouvais le percevoir, le bruit de la sirène ressemblait à une alarme incendie.

J'entendis les gardes qui s'agitaient à côté de moi. Ils demandèrent ce qui se passait, et pourquoi la lumière était éteinte. Chose que je pouvais voir à cause du bandeau sur les yeux.

Les gardes du couloir revinrent dans la chambre froide. Selon eux, l'arrosage automatique anti-incendie s'était déclenché dans le couloir. Toutes les lumières s'étaient éteintes, même les lumières indiquant les sorties de secours. Manifestement, le groupe électrogène de secours n'avait pas, lui non plus, rempli son office et tout le bâtiment était plongé dans les plus profondes ténèbres.

Je ne savais pas ce qui se passait, mais cela ressemblait fortement à une attaque. Et en cas d'attaque, Dubois m'avait bien fait comprendre que je serais abattu. Les gardes étaient trop disciplinés pour ignorer un tel ordre.

Je basculai de ma chaise et rampai pour m'éloigner. Malgré mon état physique déplorable, je gagnai le concours de vitesse de rampe sur le ventre sur une distance de vingt mètres. Je butai contre des étagères que je m'empressai de faire basculer en poussant dessus avec les pieds. Apparemment, mon entreprise de "désordre" réussit mieux que prévu, puisque la première étagère que je fis tomber entraîna avec elle d'autres étagères. Aux cris qu'ils firent, je compris que les gardes en avaient reçu au moins une sur la gueule. Je me permis même un sourire. Moi, je me retrouvai sous un amas de trucs tombés de je ne sais où.

Dans le bruit ambiant, j'entendis les gardes qui me recherchaient. Ils débayaient plein de chose qu'ils envoyaient dans les airs. Mais dans le noir complet, ils reçurent parfois les trucs qu'envoyaient les copains. Je les entendais qui s'interpellaient pour savoir où se trouvaient les autres et ce qu'ils faisaient. C'était bien parti, entre le bruit, les ténèbres et le foutoir qu'il y avait maintenant, ils mettraient des heures à me retrouver. Surtout que je ne bougeais plus. Logiquement, avec le bruit de la sirène, je pouvais danser un pogo en passant inaperçu, mais dans le doute, comme dit le proverbe : "abstiens-toi."

Un des gardes finit par se rendre compte de la situation inextricable dans laquelle ils étaient : ils n'avaient quasiment aucune chance de me retrouver. Alors ils décidèrent de sortir de la chambre en me laissant tout seul. Après tout, j'étais solidement ficelé et je ne pouvais quasiment pas bouger. Une fois la porte fermée, je serais prisonnier. Si je claquais tant pis pour moi. En plus, on avait

peut-être besoin d'eux ailleurs.

Même moi, je trouvais que s'était la décision la plus sage. C'était vrai que je ne pouvais rien faire, à part me congeler. Quand ils sortirent, je me retrouvai seul dans les ténèbres et le bruit, sous un amas de chose que j'estimai être des morceaux de viande congelée.

J'attendis... n'ayant rien d'autre à faire. Ma position me permit quand même de réaliser que je ne ressentais aucune vibration dans le sol et que j'avais perdu mon cardiomètre lors de ma reptation. Je n'y connaissais pas grand chose en chambre froide, mais j'estimais quand même que normalement les systèmes de réfrigération produisaient des vibrations. La chaîne du froid devait être, elle aussi, rompue. Je ne me rendis pas compte qu'il fallait de l'électricité pour produire du froid.

J'étais dans un tel état de fatigue que je dus lutter âprement contre le froid. Je tombais lentement dans un semi-coma. Et au bout d'une durée indéterminée, carrément dans l'inconscience.

Je perçus dans un rêve des bruits qui ressemblaient à des coups de feu. Puis, il me sembla entendre la porte de la chambre froide qui s'ouvrait. Je n'en étais pas sûr, entre mon état comateux et le bruit incessant de cette putain de sirène qui vrillait mon cerveau, je flottais doucement vers la mort.

Une forte lumière pénétra mes paupières. J'ouvris les yeux et m'aperçus que j'étais une nouvelle fois tombé dans les pommes. Quelqu'un avait enlevé le bandeau de mes yeux sans que je m'en aperçoive. Et la lumière me fit mal. J'étais complètement ébloui.

- Je l'ai, il a pas l'air en bonne santé, hurla vaguement une voix. On dirait un esquimau gelé.

La lumière s'écarta enfin de mes yeux et je vis une sorte de grosse tête lisse, avec d'énormes yeux tout rond et une sorte de trompe au-dessus de moi. Je devais cauchemarder, rien d'aussi horrible ne pouvait exister.

- Putain, sors-le de là, cria une autre voix.

Mais qu'est-ce qu'ils avaient tous à crier comme ça ? C'était insupportable.

Je sentis que les trucs qui reposaient sur moi étaient enlevés et je fus saisi par les aisselles et traîné par terre. J'étais trempé fut ma première pensée consciente. J'avais raison, la chambre se réchauffait. Mais ça devait faire un certain temps que j'étais inconscient pour que la glace commence à fondre. Quelqu'un commença à pratiquer un vigoureux massage sur l'ensemble de mon corps. Ce n'était pas un expert, mais sous ses doigts, mon sang se remit lentement à circuler. Et c'était très douloureux.

- Dépêche-toi, entendis-je. On n'a pas toute la nuit.

- Ouais, ben, il n'est pas en état de marcher et encore moins de courir. Alors il faut ce qu'il faut, dit la personne qui me massait.

ça commençait à aller mieux. Tout mon corps se réchauffait et la douleur que cela créait, éveillait mon esprit. Je m'aperçus que ce que j'avais pris pour une grosse tête d'insecte était en fait un masque à gaz.

Je me laissais faire et en profitais pour observer l'endroit où j'étais à la lumière des torches de mes éventuels sauveteurs. Si j'avais besoin de courir, c'est que j'allais m'évader, espérais-je.

Les faisceaux des lampes torches illuminaient des zones de la chambre froide. Je pris conscience que je me trouvais dans un entrepôt de viande de dragon. Partout le sol était jonché de bouts de dragon congelé. Des queues, des têtes, des ailes, des pattes, des entrailles et autres parties peu ragoûtantes. De toutes les couleurs et toutes les tailles. Au bas mot, du peu que j'en voyais, j'estimais les corps à une dizaine de dragons adultes. Je vis même un féérique congelé entier. Comme un animal empaillé. Je me mis sur le dos pour regarder les deux inconnus.

Un masque à gaz s'approcha brutalement de mon visage.

- ça va ? Petit.

- Gentry, m'exclamai-je.

- Ben, oui, Gentry, c'est moi. Tu croyais voir qui ? me répondit le masque.

- C'est quoi, ce masque ? ne pus-je m'empêcher de demander.

- Ah ! ça. C'est pour les odeurs, tu ne peux pas te rendre compte à quel point ça pue dans le secteur. ça nous protège. Mais ce n'est peut-être pas le moment de parler de mon odorat. Tu peux marcher ?

- Je ne sais pas, laisse-moi essayer, dis-je en tentant de me relever.

Je n'y réussis qu'après qu'il m'eut tendu une main salvatrice. Puis, je fis quelques pas flageolants.

- Ben, c'est parfait ! Bientôt les jeux olympiques, me complimenta Gentry. On fera avec. Mais là, il faut vraiment y aller.

- Menottes, dis-je.

- Ah, ouais, c'est vrai. Laisse-moi faire.

Il trafiquota dans mon dos quelques minutes et mes bras furent libérées. Ensuite, il s'attaqua à mes jambes et fut encore plus rapide.

- Bon, cette fois-ci, faut vraiment y aller, dit la seconde personne que je reconnus comme étant Frank. Il était équipé d'un masque et d'une sorte de petit pistolet mitrailleur mafflu, avec une poignée ergonomique et un chargeur transparent sur le dessus. Je reconnus un P-90.

J'avais bien eu tort de ne pas accepter une de ses armes. Manifestement elle fonctionnait très bien. Chose que je pus constater en passant la porte. Un garde était par terre, pissant le sang. Son étrange gilet pare-balles ressemblait à un hérisson. Un hérisson avec des aiguilles super fines en guise d'épine.

- Tu as vu, me demanda Frank. Bizarre, non ? Son gilet s'est transformé en pelote d'épingles. ça doit être super désagréable. Rien de mieux que des balles perforantes pour ce genre de truc, continua-t-il en me montrant son arme.

Dans le couloir, c'était la guerre. L'eau coulait de tous les côtés, les lumières s'allumaient par intermittence, éblouissant tout le monde, et la sirène hurlait toujours. Je sentis une forte odeur de fumée : un incendie devait être actif quelque part.

Gentry me soutenait pour je puisse marcher à petite vitesse. Il semblait savoir parfaitement où il allait. Plusieurs fois, nous fîmes des détours pour éviter des feux. Malheureusement, je fatiguais vite et nous dûmes faire des pauses sous la garde vigilante de Frank.

- ça pue le fauve, non ? me demanda Gentry lors d'une pause.

- Il y a au moins deux tigres qui baladent dans le secteur, lui répondis-je.

- Des tigres ? Tu déconnes !

- Même pas, confirmai-je. Ils sont arrivés à les contrôler à distance et s'en servent comme chien de garde. Des sortes de boîtes noires sur le crâne.

- Sympa ! fut la conclusion de Gentry. Puis nous repartîmes.

Frank nous précédait, nous faisant signe d'avancer ou de s'arrêter en fonction de ce qu'il percevait. Juste avant un croisement, il s'arrêta brusquement, s'accroupit et se mit en position de tir. Nous nous arrêtâmes à sa suite. A part la sirène, je n'entendais rien et ne comprenait pas où était le danger. Mais un garde déboucha d'un angle en courant. Il ne faisait pas attention et fut totalement prit de stupeur quand Frank tira sur lui. Le gilet pare-balles se transforma immédiatement en pelote d'aiguilles et

le garde s'écroula à terre dans une marre de sang. Mais Frank ne quitta pas sa position. C'était étrange, mais je constatai que le garde n'avait pas d'arme. Je fis signe que j'étais prêt à repartir, pourtant Frank fit signe de la main que quelque chose clochait encore. Cette fois-ci, ce fut un tigre qui déboucha. Un gros tigre. Ce qui est normal, puisque ce n'était pas en une nuit qu'il allait maigrir. Il était quand même moins en forme que la dernière fois que je l'avais vu. Son pelage était miteux, plein de sang et brûlé par endroits. Il avait une écume visqueuse qui coulait de sa bouche et ses yeux tournaient dans tous les sens. Du moins, c'est ce qu'il me parut. A la différence de l'homme, il déboucha beaucoup plus vite, et il sauta directement sur Frank. Un bon absolument prodigieux. La première rafale de Frank passa sous le ventre de la bête en la ratant. Voyant cela, je commençai à faire mes prières, mais Frank roula sur le coté avec une agilité surprenante et... avant que l'animal ne retombe sur lui. Profitant de son élan, il tira sur le flanc de l'animal tout en faisant sa roulade. L'animal s'écroula à son tour.

C'était assez impressionnant. Je n'avais jamais vu un Gremlin en action, mais je dus réviser mon jugement sur leurs capacités guerrières. Frank était très agile, et il avait plus de réflexes que moi. Même en pleine forme, je n'aurais jamais évité la charge du tigre comme il l'avait fait.

Je voulus repartir aussitôt, mais les deux Gremlins me laissèrent solitaire pour récupérer la boîte noire sur la tête du tigre. J'étais abasourdi ! En quelques instants, ils avaient perdu toute notion du danger et ils se précipitaient sur l'animal comme s'ils n'avaient pas mangé depuis des semaines. Je les regardais découper la tête du tigre sans se préoccuper du reste. Ils ne mirent pas longtemps, d'accord, mais tout de même ?

Gentry revint me soutenir en portant la tête de l'animal sous le bras.

- C'est un trésor ce truc. Faut absolument que je l'étudie.

La boîte noire, voilà la raison de cet étrange comportement, ils risquaient de nous faire tuer pour cette saloperie de machine.

- Tu saurais pas où est le poste de contrôle ? On pourrait faire un détour, insista-t-il en regardant Frank qui fit un signe d'assentiment de la tête.

- C'est un ordinateur portable, ils doivent être partis avec. C'est râpé, mentis-je complètement désabusé.

- Sûr ?

- Certain !

Ce n'était pas possible, faire un détour dans cette apocalypse juste pour trouver de la technologie ? Parfois, ils étaient complètement dingues ces Gremlins. Je sentais bien qu'il ne plaisantait qu'à moitié quand il m'avait posé la question. Ils étaient tout à fait capables, l'un comme l'autre, de foncer dans les flammes pour récupérer ce truc. C'était hors de question, il fallait se barrer d'ici vite fait !

Un Gremlin reste un Gremlin, et ce quelle que soit la situation. C'est pourquoi les êtres magiques ne domineraient jamais le monde : ils étaient exclusivement dirigés par leurs impulsions. Nous autres dragons n'avions pas ce défaut rédhibitoire. En cela nous leur étions supérieurs.

Le reste du chemin se passa sans autre incident. Nous ne croisâmes que le second tigre qui était en train de dévorer un homme en noir. Il grogna un peu quand nous passâmes à coté de lui, mais il se préoccupait plus de son repas que de nous. Manifestement, sans contrôle, les boîtes rendaient les tigres complètement fous. Et sans électricité, pas de contrôle.

Par contre, Frank s'intéressait au tigre. Il lui tira une rafale dans le corps, le tua sur le coup. Et derechef, ils se précipitèrent pour le décapiter.

Frank s'empara de la tête et continua la progression. Gentry revint me soutenir.

- Deux valent mieux qu'une, me dit-il d'un ton joyeux.

Je ne pus même pas répondre tellement j'étais abasourdi. Des malades ! J'étais sauvé par des malades.

Cette libération imprévue des tigres nous avait finalement porté chance. Les tigres avaient semé une belle pagaille dans les rangs ennemis. Cela avait très certainement limité le nombre de rencontres.

Nous nous retrouvâmes dehors. Enfin !

C'était la panique totale. Des gens courraient partout. Des ambulances, des camions de pompiers, la police. Un vrai bordel.

Dans la panique générale, notre petit trio passa inaperçu et nous sortîmes tranquillement de l'enceinte de l'Abattoir. J'eus enfin une vision d'ensemble de l'endroit où j'avais été retenu prisonnier. C'était un ensemble d'entrepôts assez bas, reliés les uns aux autres. Un complexe gigantesque. Et ça brûlait très bien. Il était manifeste que les pompiers étaient surchargés. Ils empêchaient plus le feu de s'étendre à d'autres bâtiments qu'autre chose.

A peine franchies les grilles de l'enceinte, une voiture pila à côté de nous. Helen était au volant. Nous nous engouffrâmes dans la voiture et rentrâmes tranquillement à l'immeuble de Gentry.

Chapitre 18

J'allai directement me coucher. J'étais littéralement épuisé. Je dormis comme une masse et c'est le bruit qu'il y avait dans le salon qui me réveilla. Une sorte de cacophonie bruyante passait au-travers de la porte. Ils devaient faire une fête à coté. Une fête avec une centaine d'invités.

Comme j'étais en forme, je décidai d'aller jeter un œil.

Ils n'étaient pas cent, mais bien dix. Dont cinq Gremlins. Je ne savais pas qui étaient les autres, mais ils semblaient bien s'entendre.

Ils étaient en train de danser une sorte de sarabande autour de la grande table du salon. Chapeaux pointus, cotillons et bouteilles d'alcool. Beaucoup de bouteilles.

Gentry me vit et vint vers moi en tenant une bouteille de champagne à la main. Sur la tête, il portait une des boîtes noires qu'ils avaient récupérées. Il était manifestement rond comme une queue de pelle.

- Que se passe-t-il ? demandai-je.

- On fête ta libération ! Viens boire un coup, ça fait plus de quinze heures que tu pionces. Allez...viens !

Il me saisit la main et m'entraîna de force dans l'étrange ronde. J'allais mieux, mais pas au point de cavalier et sauter comme un malade autour de cette table pendant des heures. Et je ne parle même pas de la quantité d'alcool qu'ils essayèrent de me faire ingurgiter.

La fête se termina vers quatre heures du matin faute de combattants. Ceux qui habitaient dans l'immeuble rentrèrent tant bien que mal chez eux, surtout avec l'ascenseur en panne, et ils invitèrent ceux qui n'habitaient pas ici à venir dormir chez eux. Nous nous retrouvâmes seuls, Gentry et moi, dans un appartement qui avait bien souffert de la visite.

- Alors ? dis-je.

- Tu viens d'avoir l'honneur et la chance de rencontrer tous les Gremlins de Los Angeles. Et tu as survécu ! me répondit-il entre deux renvois.

- Je croyais déjà tous les connaître.

- Mais non, seulement les cinq principaux.

- C'est pas grave, admis-je. En tout cas, je te remercie de m'avoir libéré. J'étais très mal parti.

Il me regarda du coin de l'œil en souriant de biais.

- En fait, c'est Deirdre que tu dois remercier. C'est elle qui a insisté pour attaquer l'Abattoir. Moi, je t'aurais laissé crever. Le fait que se soient Frank et moi qui sommes allés te chercher, c'est simplement que nous sommes les deux seuls Gremlins en phase de transformation. Et pas parce

qu'on t'aime bien.

J'étais suffoqué ! Quelque part, j'imaginais que Gentry m'aimait bien, mais manifestement, je devais me tromper. Par contre je ne savais pas que Deirdre m'appréciait autant.

Tout gêné par sa brutale réponse, je saisis un masque à gaz qui traînait sur la table et me mis à jouer avec.

- Mais t'inquiète pas, si je ne t'aimais pas un peu, jamais nous n'aurions pris les risques que nous avons pris, reprit-il en rigolant et en me serrant dans ses bras.

C'était con, mais j'étais à la limite de pleurer. Satanés Gremlins. Je n'osais plus rien faire, plus rien dire, tout contrit par la déclaration de Gentry. Je le laissais épancher son alcoolémie sur mon épaule, tout en regardant le masque à gaz. Il était étrange ce masque : les verres protégeant les yeux étaient quasiment aussi opaques que des verres de soudeurs, il se dégageait de lui une agréable et légère odeur de lavande et les lanières qui servaient à le maintenir sur la tête possédaient des excroissances qui protégeaient les oreilles du bruit.

Il finit par me lâcher et s'assit sur une chaise. Je profitais de ce bref moment pour relancer la conversation :

- Il est étrange ce masque.

- Ouaip, il a fallu un peu bidouiller pour se protéger des conditions que nous avons créées là-bas. Etre un être avec des supers sens ne facilite pas toujours les choses.

- Mais pourquoi Deirdre voulait-elle me libérer ?

J'avoue que j'étais quand même assez dans l'expectative. Jamais je n'avais eu l'impression qu'elle s'intéressait à moi, et même plutôt le contraire.

- Parce qu'elle est folle de ton corps d'athlète, ironisa-t-il. Mais il se reprit aussitôt. En fait, une fois que nous t'eûmes laissé dans le camion, nous sommes partis faire un tour à L'autre côté du miroir. Il y avait des bleus, là-bas. Dont mon dragon, d'ailleurs. Ils faisaient chier tout le monde en posant des questions pour savoir si jamais nous n'avions pas croisé un dragon noir qui était en ville pour un contrat. Et particulièrement les féériques. Alors Deirdre s'est dit que si nous avions des informations supplémentaires, au cas où les bleus embêtaient un peu trop son petit ami, nous aurions quelque chose à monnayer. Tu sais... le fils du patron. Et puis en fait, ça m'arrangeait aussi pour améliorer mes relations avec mon dragon au cas où il apprenait que je t'ai rencontré. Alors nous avons rassemblé les copains et à l'ouverture des abattoirs, nous avons attaqué.

- Et maintenant, vous allez me livrer aux bleus, m'inquiétai-je.

- Meuh non ! On expliquera juste que nous sommes tombés sur des alchimistes qui t'avaient enlevé, ce qui est vrai en plus. Malheureusement, tu avais déjà fini en steak tartare. Ils nous embêteront encore un peu, puis ça se calmera. Nous allons inventer une belle histoire comme quoi nous te suivions pour te faire une blague et que tu as été intercepté par hasard, totalement par hasard, et que nous avons décidé de te libérer.

J'étais très surpris de sa réponse.

- Vous n'allez pas parler de ce qui s'est passé aux dragons de vos gestalts ?

- Non ! Surtout pas ! Du moins tant que nous n'avons rien à y gagner. Tu sais, même si nous faisons parti de gestalts, notre organisation est totalement indépendante des dragons.

J'étais suffoqué. Non seulement, c'était grâce aux dragons qu'ils pouvaient révéler leur nature, mais en plus, ils gardaient leurs secrets pour eux. En l'occurrence ce manque d'honneur m'arrangeait,

mais je trouvais cela un peu "limite".

- Vous ne parlerez même pas des relations de Bramhan avec les alchimistes ? ne pus-je m'empêcher de demander.

- Pas du tout ! C'est même pour nous la seule manière de rester en vie. Nous ferons passer un mot discret à Bramhan : si jamais ils nous embêtent encore, nous parlerons de tout. Idem, pour les liens qu'il semble entretenir avec les bleus. D'ailleurs, j'en parlerai aussi à mon dragon. ça lui fera un choc, mais il saura quoi faire pour éviter que ça ne dégénère. Je lui filerai une des boîtes en cadeau. ça aidera. Je te le dis, une information pèse plus de poids tant que l'on ne la révèle pas. Et étant donnée la taille de l'organisation que nous venons de mettre à jour, il vaut mieux assurer ses arrières. Tous les Gremlins qui étaient ici ce soir ont une copie de toutes les infos.

Il s'arrêta ensuite de parler pour me regarder pensivement. Puis, il reprit :

- D'ailleurs à ce sujet, je t'ai sauvé la vie deux fois, il me semble. Je te demande, en effacement d'une des dettes, de ne parler de cela à personne. De l'organisation derrière Bramhan et de notre organisation de Gremlins.

Je tournai la tête pour signaler mon désaccord :

- Non, ce n'est pas possible. Il faudra que j'en parle au moins à ma famille. C'est trop gros. Et probablement à celui qui a lancé le contrat.

Il tiqua.

- Bon, alors uniquement à ton grand-père et à ton commanditaire pour ce qui concerne Bramhan. Mais à personne pour notre organisation, ni de ce que nous avons fait exactement. Tope là ! finit-il en me tendant la main.

- D'accord, fis-je en lui prenant la main après un bref instant de réflexion.

- Par contre, tu peux rester ici cette nuit, mais tu dois rapidement quitter Los Angeles. Après tout, tu es sensé être mort.

- Je sais. Je vais partir ce soir. J'en ai assez de cette ville. Depuis que je suis arrivé, je me suis fait ridiculiser plusieurs fois, frapper, torturé. ça suffit. Mais, je te suis toujours redevable d'une vie.

- T'inquiète, je n'oublie pas. ... ça ne te dirait pas de tenter un gestalt avec un Gremlin ?

- Je te l'ai déjà dit : si tu es mort, ma dette n'aura plus tellement d'importance, dis-je très sérieusement.

- Bon d'accord. ...

Peu de temps après je partis de chez Gentry. Le temps de lui donner le moyen de me contacter. Il n'y eut pas vraiment d'effusions. Mais ce fut avec un pincement au cœur que je quittais ce joyeux Gremlin, et nous nous promîmes de faire un repas un jour, avec tous les autres Gremlins.

Chapitre 19

J'arrivai à mon appartement au milieu de la nuit. Bien qu'ayant dormi une quinzaine d'heures, j'étais mort de fatigue. Il n'y avait aucune lumière aux fenêtres de mon cousin. Ce qui m'arrangeait, je n'avais absolument pas envie de voir ce gros lâche.

J'ouvris la porte de l'appartement et allumais la lampe. J'eus la surprise de voir un homme tranquillement assis à califourchon sur une chaise en plein milieu du salon. C'était un grand brun, au visage blafard. Mince, mais manifestement assez musclé, il portait des vêtements légers. Et un revolver avec silencieux à la main.

- Bonsoir, dit-il d'une voix étrangement basse. Je vous attendais. Votre cousin m'a gentiment autorisé à patienter ici.

N'étant pas armé, ne sachant pas à qui je m'adressais, je préfèrai jouer sur du velours. Je restai immobile devant la porte ouverte.

- Bonsoir. Puis-je savoir qui vous êtes ?

- Saul.

Et merde, le chasseur envoyé par l'organisation de Ramesh. Mon cousin devait déjà être mort, ou alors il m'avait trahi.

Il était vraiment gonflé cet homme. Il restait paisiblement assis devant un dragon noir assassin, comme si je ne représentais aucun danger pour lui.

- Et que puis-je pour vous ? demandai-je en essayant de gagner du temps.

- Il faudrait que vous répondiez à quelques questions, dit-il posément.

- Non !

Cette courte réponse le fit sourire.

- Sachez que je ne suis pas comme Monsieur Bramhan. Je n'ai pas l'habitude de faire des interrogatoires. Alors soit vous parlez, soit je vous tue. Moi, cela m'est totalement égal.

- Ce qui fâchera votre patron.

Il fallait absolument que je trouve que faire. Cet homme tranquillement assis devant moi me perturbait. Si au moins il condescendait à faire quelque chose, je saurais comment réagir. Mon cerveau tournait à toute vitesse, mais à vide.

- Aucune importance.

- Je ne connais pas mon commanditaire. Alors vous pouvez me faire tout ce que vous voulez, je ne pourrai rien dire, tentai-je.

- Alors...

Il ne termina pas sa phrase. J'étais prêt à tenter le tout pour le tout et bondir sur lui, mais il se retourna légèrement sur sa chaise et tira deux fois dans les volets fermés situés sur le coté. Je ne savais pas du tout ce qu'il lui prenait, mais cela coupa mon élan.

J'entendis un petit cri derrière le volet. Il avait touché quelqu'un avec son tir. Je devais être bien fatigué pour ne pas m'être aperçu qu'il y avait autant de personne à m'attendre. Ce qui m'inquiéta, c'était que le cri me paraissait familier : on aurait dit la voix de ma mère.

- Bouge ! me dit une voix dans le dos. La voix de mon père. Et c'était la voix qu'il avait quand il était très énervé. C'était bien ma mère qui avait encaissé une balle.

Alors je partis en roulade sur le coté, espérant que Saul me raterait s'il me tirait dessus. Et ainsi, je laissai le champ libre à mon père qui se tenait dans l'encadrement de la porte. Il profita de la ligne de tir dégagée pour tirer sur Saul avec un pistolet silencieux. Mais celui-ci, anticipa le mouvement. Il roulait déjà sur le coté, alors que sa chaise volait vers la porte pour empêcher mon père d'entrer. Nous nous remîmes debout quasiment en même temps, chacun à un bout de la pièce.

- Trop de monde, constata-t-il. En même temps, il écrasait sa montre avec la crosse de son revolver. Il y eut un puissant flash lumineux qui sortit de la montre. Un truc vraiment très puissant qui m'éblouit totalement pendant plusieurs secondes. Je ne pus qu'essayer de cacher mes yeux en mettant mon bras dessus. J'entendis mon père gémir doucement. Lui aussi avait été surpris par le flash. Mais il conserva suffisamment de présence d'esprit pour continuer à tirer en direction de Saul.

Je me remis à rouler dans tous les sens pour faire une cible difficile et mon père vida son chargeur. Nous avons suffisamment travaillé ensemble pour que nous sachions l'un et l'autre ce que nous faisons, sans avoir besoin de nous parler.

Enfin, mon éblouissement s'atténua et je ne pus que constater que la pièce était pleine de fumée. Pleine de fumée, mais vide. Plus de Saul ! Il avait disparu sans bruit. Mon père me lança un autre pistolet en me disant de chercher Saul pendant qu'il s'occupait de maman.

Je fis un inventaire complet, bien que rapide de l'appartement. Toujours pas de Saul. Ce qui était impossible ! Les volets étaient fermés et mon père se tenait devant la porte. Bien que l'épaisse fumée, probablement produite par la montre, se dissipait, bien que je retournais et ouvrais tous les meubles et placards, Saul était introuvable. Un vrai petit-fils d'Houdini. Le roi de la disparition.

Inquiet, je sortis et fis le tour pour retrouver mes parents. Ma mère était bien là, par terre et ensanglantée. Mais elle bougeait, grâce à Dieu ! Et en plus elle jurait en hindi. ça n'allait donc pas trop mal. Mon père qui l'aidait à se relever, me lança un jeu de clés et me dit d'aller chercher la Chrysler qui était au coin de la rue. Il fallait partir.

Je partis en courant dans la rue. Bien que paniqué par l'état de ma mère, je n'avais pas perdu toutes mes capacités durement apprises par l'entraînement. Je perçus une silhouette sur le trottoir qui tendait une main vers moi. Je ne savais pas qui c'était, mais je préfèrai ne pas prendre de risque. Alors, je plongeai au sol et pointai le revolver sur la silhouette. Bien m'en prit, c'était de nouveau Saul, et sa main tenait un revolver. Une langue de feu sortit du canon de l'arme et j'entendis un tzing siffler à côté de moi. Je tirai quelques coups de feu dans sa direction, mais fidèle à ma légende, je le ratai. Saul se mit quand même à l'abri derrière une voiture. Je profitais de ce bref instant pour me relever et me remettre à courir en zigzags en direction de la Chrysler. J'encaissai une balle dans l'épaule pendant que j'appuyais sur le bipeur des clés pour ouvrir les portières de la voiture. Ensuite une autre balle s'écrasa sur la carrosserie alors que je m'introduisais dans le véhicule. La voiture fit

vrombir son moteur au quart de tour et je démarrai sur des chapeaux de roue sous le feu fourni de mon adversaire.

Je pris mes parents à la volée, quasiment sans m'arrêter, sous un tir de protection de mon père. Nous laissâmes le dangereux Saul tout seul dans la rue, loin derrière nous. Il ne devait pas avoir de voiture, ou ne souhaitait pas se lancer dans une course poursuite dans les rues de Los Angeles.

J'entendais ma mère jurer comme un charretier. Chose très inhabituelle pour moi. Normalement, elle est toujours d'une politesse extrême. J'étais concentré sur ma conduite et regardai fréquemment dans mes rétroviseurs, aussi je fus surpris par une brutale émanation de Mana.

- Continue à rouler, dit mon père, elle se soigne.

Si ma mère utilisait un sort sans masque, c'était qu'elle était très mal en point. L'inquiétude se rempara de moi, je priai pour qu'elle ne soit pas trop blessée. Tout était encore de ma faute. Déjà, j'avais échoué dans ma mission, mais si jamais ma mère devait pâtir de mes erreurs. . .

- ça va mieux, entendis-je sa voix dire furieusement. ça faisait longtemps que du 22 ne m'avait fait aussi mal.

Je reçus une balle de 22 qu'elle me lança sur les genoux.

- Du 22 ? Mais c'est tout petit, s'étonna mon père.

- Oui, c'est tout petit. Mais cela a traversé un volet, mon gilet pare-balles et ma protection naturelle. Bon sang, un peu plus haut ou plus à droite et j'étais morte. Qui est cet homme ? demanda-t-elle en me faisant profiter à mon tour d'une Guérison sans masque.

- Un tueur lancé à mes trousses par ma cible, dis-je sans tourner la tête.

- Bon, intervint mon père, arrête-toi quelque part. Il faut que nous discussions.

Aïe, aïe, je sentais que j'allais me faire gronder. Je m'arrêtai dans un parking désert, puis me retournai pour pouvoir parler à mes parents.

- Bonjours, maman, papa. Je suis très content de vous voir, débutai-je.

- Moi, aussi, mon fils, répondit papa.

- Tu as de la chance que nous étions là, me dit maman d'un ton qui n'augurait rien de bon.

Il y eut un silence, personne ne souhaitant commencer une conversation qui s'annonçait houleuse.

- ça va ta blessure ? entamai-je.

- Où en est ton contrat ? répliqua ma mère.

- Je n'ai pas tué ma cible, ne pus-je que répondre. Je suis désolé, mais je l'ai raté trois fois.

Maman me regarda avec de gros yeux et je sentis que l'énervement se disputait avec la déception. Je me sentais revenu à l'âge de cinq ans, quand je me faisait gronder pour un bêtise.

- Raconte-nous, demanda gentiment papa.

J'obtempérai. Je racontai quasiment tout, gardant seulement secret les connaissances que j'avais de l'organisation Gremlins. Je parlai des relations de Bramhan avec les technomanciens, je parlai des êtres étranges qu'étaient les Ephémères, je parlai de l'Abattoir, je parlai de mes déconvenues chez les Féériques et de l'implication des Bleus. Je dis tout, mais sans insister sur la relation que j'avais eue avec Anita, ni de mon changement d'attitude avec les humains en général.

- Tu as échoué, fut le seul commentaire de maman. Mais dans cette courte phrase se tenait tout le mépris pour les dragons qui échouaient leur contrat. Tout le poids de la tradition.

- Pas vraiment, constata papa. Le contrat, tel qu'il était formulé, laissait entendre de façon implicite que la cible ne pouvait pas être tuée. Et puis, s'il est déclaré rebelle, nous ferons avec, conclut-il

d'une voix ferme.

- Nous ne pouvons pas courir le risque que tu sois déclaré rebelle, reprit ma mère d'une voix plus douce. C'est absolument hors de question, il y va de ton honneur. Nous allons reprendre ce contrat, et nous l'exécuterons, affirma-t-elle.

J'étais atterré, et surtout, je ne voulais pas que mes parents s'aventurent dans une histoire aussi dangereuse à cause de moi.

- Je crois que nous n'aurons pas le temps. En plus, les dragons bleus et les féériques nous mettrons des bâtons dans les roues. Non, j'ai vraiment échoué. J'en suis désolé, me plaignis-je. Je ne sais pas du tout où est Bramhan, nous n'aurons jamais le temps de le retrouver.

- Qu'importe, nous aurons un peu de retard, c'est tout, affirma sans conviction maman.

- Il y aurait une autre solution, intervint papa.

Ma mère et moi nous tournâmes vers lui, très étonnés.

- Oui, avec les informations que nous avons sur la cible, si nous arrivons à avoir des informations sur le commanditaire, qui n'est pas clair, il est possible que Gupta soit plus intéressé que par un simple assassinat.

- Un assassinat est un assassinat. On ne part pas pour changer de chemin en cours de route, le contredit ma mère.

- Ne soit pas stupide, femme ! Notre meilleure chance de sauver le petit, du moins son honneur, c'est de ramener des informations suffisamment importantes pour justifier l'abandon d'un assassinat. Je suis certain que ton grand-père sera très intéressé par cette histoire.

Mon père était la seule personne que je connaissais qui osait parler ainsi à ma mère. Je pensais même que c'était une des raisons qui faisaient d'elle une femme amoureuse.

- Peut-être ! admit-elle. Mais si nous avons les informations sur la cible, il nous manque celles sur le commanditaire. Il va nous falloir du matériel. Et il est hors de question de s'adresser à la larve qui t'a reçu. Ni aux Féériques qui payeront ce qu'ils ont fait à mon fils.

Horreur, malheur et désespoir ! Je connaissais quelqu'un qui serait très intéressé par ce genre d'opération. Et ce n'était pas un dragon.

- J'ai quelqu'un.

Mes parents me regardèrent surpris.

- Tu ne nous en as pas parlé, me questionna ma mère.

- C'est celui qui m'a sauvé la vie dans l'Abattoir, en échange, je dois en dire le moins possible sur lui.

Je savais qu'il n'y aurait pas de question indiscrète sur lui, j'avais promis sur ma vie, et cela leurs suffisait.

- Est-il sûr ? demanda mon père.

- Autant que peut l'être un Gremlin, dis-je en priant intérieurement.

Mais je rajoutai vivement en voyant la tête de ma mère :

- Je crois. Il est aussi impliqué que moi et je suis absolument certain que cela l'amusera beaucoup.

Ma mère ne disait rien, il était évident que l'idée ne lui convenait pas. Mais mon père n'avait pas son racisme primaire.

- Quand peut-on le rencontrer, ce fameux Gremlin ?

La partie était gagnée ! Si maman ne disait rien, c'était qu'elle était d'accord, malgré ses réticences compréhensibles.

- Attendons que le jour se lève. Il vient de faire une petite fête chez lui. Pour l'instant, il doit dormir.
- A quel dragon est-il affilié ? questionna maman.
- Un bleu, dis-je. Mais ils ne s'entendent pas très bien, il ne lui dira rien, assurai-je.
- Faut-il un cadeau ? reprit mon père.
- Ce n'est pas la peine, ce n'est qu'une créature magique, lui répondit maman à ma place.

Fin du chapitre Gentry. ça promettait.

Nous passâmes le reste de la nuit à discuter. Ils m'apprirent qu'ils étaient venus parce que sur The Claw, les dragons Bleus avaient demandé si un dragon noir avait un contrat sur Los Angeles. La date correspondait au lendemain de ma tentative du restaurant. Les liens devaient être fort pour que les choses soient allées aussi vite.

Bien sûr, les Noirs n'avaient pas donné suite, mais cela inquiéta mes parents. Si les dragons Bleus étaient dans le coup, il valait mieux vérifier. Aussi, ils avaient pris le premier avion pour Los Angeles. Ils étaient arrivés un peu avant moi, et ils avaient vu mon cousin discuter avec Saul sur le pas de la porte. Ensuite, il avait donné les clés à Saul. Comme mes parents ne savaient pas qui était l'inconnu, ils avaient préféré attendre que j'apparaisse. De plus, en dehors de cette étrange demande sur The Claw, cela faisait plusieurs jours que je n'avais donné aucune nouvelle.

Ma mère me demanda si jamais il m'arrivait de me connecter, parce qu'ils avaient envoyé un message par The Claw. Je dus lui expliquer mon problème d'ordinateur, et qu'effectivement cela faisait longtemps que je ne m'étais pas connecté. Une fois de plus, je me sentis revenir à l'âge de cinq ans sous leurs regards.

J'appris aussi, que mon père avait contacté le Gurukkal de Los Angeles. Il pensait bien que vue la vitesse à laquelle j'étais parti, je n'avais pas pris d'arme. Me connaissant, il avait fait en sorte que je sois bien équipé. Et moi, je comprenais enfin pour quelle raison j'avais obtenu gratuitement une si belle arme. Arme que j'avais malheureusement perdue d'ailleurs.

Peu après le lever du soleil, je conduisis toute la petite famille à l'immeuble de Gentry. J'étais tellement fatigué que je ne pris même pas la peine d'expliquer à ma mère l'étrange caractère de Gentry. Mais elle comprit un peu le problème quand je me retrouvai face aux boutons d'appels de l'entrée. Je restai devant sans oser appuyer sur le bouton.

- Qu'est-ce que tu attends ? me demanda-t-elle.

Prenant mon courage à deux mains, j'appuyai sur le bouton de Gentry. J'eus la joie d'entendre sa voix endormie dans l'interphone :

- Oui, c'est pourquoi ?
- C'est moi, répondis-je.
- Moi, qui ?
- Moi ! Je suis avec mes parents, il faudrait que l'on te parle.
- Eh, le mort ! Ce n'est pas le moment de leur faire visiter la ville. Sauf votre respect madame.
- Ouvre ! Bon Dieu. Autrement je campe devant ta porte.
- OK, OK, vous pouvez monter.

La porte s'ouvrit enfin. Nous nous engageâmes dans les escaliers.

- Comment peux-tu le laisser te parler comme cela ? m'interpella maman.

- Parce que c'est comme ça, ne pus-je que répondre en cherchant du soutien du côté de mon père. Mais il se contenta de lever les yeux au ciel.

Chose rare, mais très parlante, ma mère cracha sur le sol pour marquer son mépris.

Gentry nous attendait sur son palier. Il portait une magnifique robe de chambre rose, avec aux pieds des grosses têtes de lapin rose. Génial ! Il donnait tout de suite une bonne impression à ma famille. Ma mère ne lui adressa pas la parole, ne le regarda même pas et entra dans l'appartement. Elle était très énervée pour ne pas respecter la plus simple des politesses.

Gentry s'écarta de son chemin pour éviter de se faire marcher dessus.

- Entrez donc, et faites comme chez vous, ironisa-t-il.

Mon père s'arrêta et le salua à la méthode indienne, les mains au niveau du visage.

- Nous vous remercions de votre accueil, le salua-t-il.

- Pas de souci. ça faisait longtemps que je n'avais pas accueilli de dragon ici.

- Je ne suis pas un dragon, je suis un homme, précisa mon père en entrant.

J'aurai donné un million de dollar pour voir la tête que fit Gentry à cette annonce. Il ne rajouta rien, mais ce fut suffisamment parlant pour se passer de la parole.

J'entrai en dernier dans l'appartement. Ma mère se tenait bien droite au milieu du salon.

- Créature, vous allez travailler pour nous, commença-t-elle. Nous avons besoin de quelqu'un pouvant remonter une ligne téléphonique. Et mon bien-aimé fils me...

- Du thé, du café, un chocolat chaud, un steak saignant ? la coupa innocemment Gentry.

Aïe, ni l'un, ni l'autre ne faisait d'effort. Pour Gentry, je devais admettre que ma mère se conduisait vraiment très mal, mais il aurait quand même pu faire un effort.

Elle se figea comme si elle venait de recevoir une gifle. Gentry continuait à la regarder tranquillement en souriant. Je crois qu'il ne se rendait pas vraiment compte de ce qu'il était en train de faire. Il était vraiment à deux doigts de se faire tuer. Bien que connaissant mieux ses capacités de survie, je doutais qu'il puisse résister à maman. Moi, il était hors de question que je me retrouve entre les deux. C'est mon père qui intervint.

- Du thé, s'il vous plaît. Cela ira très bien pour ma femme et moi.

- Parfait. Installez-vous, mettez-vous à l'aise. Je vous prépare ça.

Et il partit dans la cuisine. Tranquille !

Ma mère furieuse regarda mon père qui leva les yeux au ciel, puis elle me regarda. .je levai les yeux au ciel. Tout le monde prit place dans les fauteuils. Ma mère fit d'une manière un peu coincée : elle s'assit au bord du fauteuil, le dos bien droit et les jambes serrées.

Le ménage était déjà fait, ce qui me rassura sur l'état de fraîcheur de Gentry. Bien que je ne sache pas si cela valait mieux. Je me demandais s'il était plus fou sôul que sobre.

Il revint cinq minutes plus tard, un plateau surmonté de tasse et d'une théière dans les mains. Il fit un service impeccable. Quand il servit ma mère, il fit une réflexion surprenante :

- Si vous me le permettez, madame, je me permets de vous dire que nous les Gremlins avons un odorat très fin et je trouve que vous sentez extrêmement bon.

Elle le regarda intensément. Impossible pour moi de savoir ce qu'elle pensait de cette étrange information. Ma mère sentait normalement, du moins je n'avais jamais remarqué quelque chose de spécial. Mais, elle était une experte en parfumerie, alors peut-être y avait-il des choses auxquelles mon odorat ne me permettait pas d'accéder.

Elle bu sa tasse sans rien dire et la reposa de même.

- Il est très bon votre thé. De quelle région vient-il ? demanda-t-elle.

C'était gagné ! La tension retomba d'un coup. Maintenant, nous pouvions discuter. Ma mère était suffisamment intelligente pour savoir quand elle était en position de demanderesse et pour mettre de l'eau dans son vin.

Elle eut même la politesse de demander des nouvelles du dragon bleu de Gentry. Elle devait considérer que c'était ce qui s'approchait le plus d'une famille. Et Gentry ne demanda pas de nouvelle de la famille des dragons noirs, mais il ne put s'empêcher de demander comment la rencontre entre mon père et ma mère eut lieu. Mes parents répondirent très poliment. Ensuite, il fut un peu question de l'insertion sociale de mon père dans la famille étrange de ma mère.

Tout cela fut très "mondain".

Puis nous en vîmes à l'affaire qui nous concernait. Le fameux coup de téléphone.

- Evidemment que je peux remonter la ligne d'un appel téléphonique. Si ça me permet de connaître le commanditaire de votre fils, je ferais ça gratuitement. Pour ses beaux yeux. Tout ce dont j'ai besoin, c'est du numéro de téléphone pour savoir de quel matériel je vais avoir besoin.

Je sortis mon petit papier et lui donnai le numéro : le fameux 0000011111.

A l'énoncé du numéro, les sourcils de Gentry se relevèrent d'étonnement.

- Voilà qui n'est pas banal, dit-il simplement.

- N'est-ce pas, dit maman.

Il se gratta la tête.

- Je vais voir ce que je peux faire, mais je me suis peut-être un peu avancé. J'imagine que quelqu'un qui utilise un tel bidule ne doit pas être facile à pister.

- Pourquoi ?

- ça ne correspond à rien. A vu de nez, je dirai que c'est un truc gouvernemental. Un service secret quelconque ou un truc du genre. Il faut avoir un sacré contrôle des centraux téléphoniques pour avoir ce machin. A la rigueur, les bleus pourraient avoir ça. .peut-être l'organisation derrière Bramhan, mais en tout cas, pas n'importe qui.

En disant cette dernière phrase, Gentry me regardait avec une intensité étrange. Comme, je ne réagissais pas, il me parla directement.

- Tu n'as pas tenu ta promesse.

Je fus très surpris et ma mère intervint :

- Je ne vous permets pas de mettre en doute la parole de mon fils, créature, dit-elle en se mettant debout.

- Asseyez-vous, madame. C'est le petit qui est en tort. Il m'avait promis de ne parler de l'organisation derrière Bramhan qu'à votre père. Hors personne n'a réagi quand je l'ai citée, c'est donc que vous êtes au courant. C'est pas bien. C'était une dette de vie cette promesse ! bouda-t-il avec une moue de dépit.

Maman se rassit en me jetant un regard noir, très noir.

- Oui, mon fils est très décevant pour tout ce qui touche à cette affaire, enfonça-t-elle le clou. Je comprends très bien votre déception.

- Mais vous êtes ses parents, je l'excuse. Il est jeune et a le temps d'apprendre.

- Peut-être, intervint mon père. En fait, ça dépend en partie de votre capacité à remonter la ligne de

téléphone. Plus nous aurons d'informations, plus ses chances de vieillir seront grandes.

Bon, je faisais des bêtises. Mais ça va, tout le monde était au courant, ce n'était pas la peine d'en rajouter. J'étais profondément vexé par ma propre incompetence et je n'étais pas capable de tenir une promesse plus d'un jour. Je me sentis tout petit. En plus, ils parlaient de moi comme si je n'étais pas là.

- Ecoutez, reprit Gentry, il me faut deux jours pour réunir du matériel suffisamment sécurisé pour tenter un truc comme ça. Après, on peut tenter le coup. ça pourrait être drôle.

- Alors, c'est parfait, m'empressai-je de dire en me relevant et avant que tout le monde ne me fasse encore de désagréables réflexions. On peut y aller !

Les trois me regardèrent comme si j'étais un bébé faisant un caprice et ne bougèrent pas.

- Sauriez-vous où nous pourrions trouver un logement en attendant que vous installiez votre matériel, demanda papa à Gentry. Malheureusement, nous avons un souci familial qui nous laisse sans logement.

Le sourire de Gentry fit plaisir à voir.

- Mais oui, j'ai tout à fait ce qu'il vous faut. Je vous invite chez moi.

Je vis la tête de ma mère, discuter avec un Gremlin était déjà un effort, alors vivre avec. . .

- Je crois qu'on ne va pas te déranger plus que ça, nous allons trouver quelque chose en ville, dis-je. En plus, je n'avais pas vraiment envie qu'ils passent deux jours à se foutre de ma gueule.

- Mais si ! insista Gentry. Je vais ouvrir un appartement vide de l'immeuble. Comme ça vous serez tranquille, et en cas de problème, nous ne serons pas loin. ça ne dérange en rien. Je ne sais pas pourquoi, il y a quantité d'appartements vides. Le propriétaire ne sera même pas au courant.

- C'est parfait, dit ma mère. Nous vous remercions pour tout ce que vous faites pour notre fils.

La pauvre, elle n'imaginait pas ce que s'était de vivre dans un immeuble habité par plusieurs Gremlins. Mais c'était fait, la décision était prise.

Chapitre 20

Malgré mes inquiétudes, les deux jours ne se passèrent pas trop mal. Nous eûmes droit à visite de la confrérie des Gremlins au grand complet, ils venaient voir mon père, cet homme qui vivait maritalement avec une dragonne noire, comme un animal fantastique. Mais ils préférèrent laisser tranquille ma mère. Surtout après qu'elle est fait un sort de Puanteur après une visite de notre appartement pendant que nous faisions les courses.

J'avais averti mes parents de quasiment tous les problèmes que connaissait l'immeuble. Ils ne furent pas bloqués dans l'ascenseur, ils se munirent systématiquement de leur passe pour ne pas avoir à utiliser le code de la porte d'entrée. Nous nous nourrissions principalement dehors ou de plat à emporter, ce qui nous évitait des désagréments avec le gaz ou l'électricité. Nous eûmes bien quelques plombs qui sautèrent, mais pour des dragons noirs ou pour mon père, c'était plus anecdotique qu'autre chose.

Non, cela ne se passa pas trop mal en règle générale. Il n'y eut qu'une fois où je dû intervenir en toute urgence pour éviter que maman ne précipite Frank par la fenêtre du huitième : il avait inversé l'eau chaude et l'eau froide dans la douche de l'appartement. D'ailleurs, à cette occasion, elle fut agréablement et désagréablement surpris par la résistance de ce Gremlin. Le fait qu'il soit si difficile à éliminer lui donna un peu de respect pour cette race. Un peu !

Gentry nous avait demandé de ne pas le déranger dans son appartement, mais nous le croisions régulièrement dans les escaliers. Il passait son temps à monter et descendre les marches, visitant ses différents compères. A chaque fois, il nous disait que ça avançait et qu'il serait dans les temps.

Personnellement, mon père m'entraîna beaucoup au Kalary Payat, trouvant que mon niveau avait baissé et que je me laissais aller. Et ma mère me fit la leçon sur le statut de dragon et le métier d'assassin pendant deux jours. Elle trouvait que je n'étais pas assez performant en tant qu'assassin, ce que je pouvais difficilement lui reprocher, et que j'avais subi une influence néfaste des humains et des êtres magiques qui m'avaient perdu la notion véritable de ce que représentait la nature supérieure du dragon. Je ne fis que hocher la tête, mais plus ça allait, plus je me sentais humain. Après tout, génétiquement, j'étais plus proche d'eux que du dragon.

Heureusement, Gentry tint ses promesses. Au bout des deux jours, il nous appela pour nous dire qu'il était prêt. Nous pourrions appeler cette nuit.

Nous choisîmes d'appeler à deux heures du matin, histoire de voir si le commanditaire était toujours en alerte.

L'appartement avait été transformé. A la place du canapé et des fauteuils, il y avait une sorte

d'amas électronique. Un machin immonde, mélange d'ordinateurs, de câbles, de lumière et de petites cuillères. En voyant l'engin, ma mère qui possédait une solide expérience scientifique faillit s'étrangler. Immédiatement, elle posa pleins de questions incompréhensibles sur ce qu'il y avait dans le "truc". Il répondit suffisamment bien pour qu'elle accepte de tenter le coup.

Nous nous étions mis d'accord sur un plan, mes parents et moi, pendant ces deux jours d'attente. Il ne restait plus qu'à le mettre en œuvre.

Fier de son travail, Gentry me tendit un téléphone... enfin je pense que c'était un téléphone. Il composa le numéro directement sur son clavier d'ordinateur.

Je n'entendis pas de sonnerie, mais une personne décrocha presque instantanément :

- Allô ! Le contrat est-il accompli ? demanda une voix masculine.

Je fus un peu surpris par la brutalité du préambule.

- J'ai eu un problème. La cible n'est pas morte.

- Reçu. Vous ne recevrez la seconde moitié du paiement que quand vous nous aurez fait parvenir les informations concernant les problèmes rencontrés.

Je pris une grande inspiration : le moment était venu de suivre le plan et de jouer serré.

- Justement, il y a un souci à sujet.

- Expliquez.

- Il faudrait que j'ai plus d'informations sur vous. J'ai...

- Négatif ! m'interrompt la voix.

- J'ai des informations très étranges et je dois savoir si je peux vous les fournir. Je ne les donnerai pas à n'importe qui.

Maintenant, la balle était dans leur camp. Soit les informations étaient vitales pour le commanditaire et le plan avait des chances de fonctionner, soit c'était fini.

Il y eut un blanc au bout du fil et j'en profitai pour jeter un œil sur Gentry qui tapotait à une vitesse surnaturelle sur son clavier, tout en jetant un œil sur des graphiques incompréhensibles.

- D'accord. Nous pouvons nous rencontrer. Mais arrêtez d'essayer de tracer la ligne ou nous stoppons toute conversation.

Gentry leva la tête de son clavier en entendant ces mots. Il ferma son ordinateur avec brutalité. Frustré, il se leva et se mit à tourner en rond dans son salon les bras croisés sur la poitrine.

La voix reprit dès que l'ordinateur s'éteignit.

- Voilà les ordres de missions. Dans deux heures vous...

- Je fixe l'endroit, vous fixez l'heure, l'interrompis-je.

- Négatif.

- A prendre ou à laisser.

- Veuillez patienter.

Apparemment, ça se déroulait plutôt bien. J'avais l'impression de parler à un militaire. En tout cas, c'était un sous-fifre. Les ordres ne venaient pas de mon interlocuteur.

- Accepté. Donnez-nous l'endroit, reprit la voix dans le téléphone.

- Le lac Irvine, du compté d'Orange à Los Ange...

- Nous trouverons. Horaire 3 heures du matin. Dans deux nuits.

- 3.0.0 dis-je.

- Affirmatif. Venez avec les documents sur support, papier, CD, disquette... je m'en moque, mais je

ne souhaite pas discuter avec vous pendant des heures. Et venez seul.

- D'accord. Je ne me transforme... La transmission fut coupée.

Je ne m'en étais pas aperçus, mais j'étais très tendu pendant la conversation. Je fis tourner ma tête pour décontracter les muscles de mon cou.

- Créature ! Vous êtes incompetent, dis maman à Gentry d'un ton très sérieux.

- Et vous, vous êtes fou, répondit-il du tac au tac. Ils vont vous abattre. Comme des chiens.

- Bien sûr qu'ils vont essayer, mais nous ne sommes pas incompetents, créature. Vous nous aviez affirmé qu'il n'y aurait pas de problème et que vous remonteriez la ligne.

- D'abord, j'avais dit que le coup était tentable. Ensuite... hé ben, même si ça me fait mal, je dois admettre qu'ils sont meilleurs que moi.

- C'est bien ce que j'ai dit : vous êtes incompetent.

Je crus que Gentry allait exploser sur place. Sa tête devint toute rouge.

- Madame, je ne vous insulterais pas. Mais c'est bien parce que j'ai peur de vous. Le matos que j'avais était super. Et j'ai un dragon bleu comme professeur. Ils sont meilleurs, c'est tout. Personnellement, je trouve ça super inquiétant. Votre plan, même si je le connais pas, c'est du suicide. Il est hors de question que je vous accompagne là-bas.

- Nous n'y avons jamais songé. Vous êtes trop incompetent.

- Il n'y a pas de problème avec la ligne au moins, demandai-je pour éviter que le ton ne monte encore. Gentry était écarlate et sautillait sur place en défiant maman du regard.

- Non, répondit-il désagréablement, j'ai tiré un câble à deux pâtés de maison d'ici. Je passe un coup de fil et un copain vire les branchements.

- Mais je vous remercie quand même de votre aide dans cette affaire, reprit maman en souriant.

ça allait mieux. En fait, maman plaisantait. On se venge des petites misères de la vie comme on peut. Gentry le perçu et l'ambiance se détendit d'un coup.

- De rien. Mais sérieusement, c'est de la folie. Et c'est quoi cette histoire de transformation ?

- Il fallait que nous sachions s'ils étaient au courant de l'existence des dragons. En cas de combat, il est pratique que les dragons puissent reprendre leur forme naturelle, expliqua papa.

- Et alors ?

- Ce n'est pas suffisant, répondit maman. S'ils sont trop nombreux, nous aurons des soucis pour nous métamorphoser. Vous qui avez l'oreille fine, des commentaires sur la personne.

Mon Dieu, elle devenait même gentille avec Gentry. Malgré ce qu'elle disait, le fameux "truc" de Gentry devait être vraiment performant.

- A la première impression, je dirai militaire, mais ça peut tout simplement être quelqu'un qui s'amuse. Autrement, très peu d'accent. Je pense même que c'est quelqu'un qui a travaillé pour éliminer tout accent. Mais je le vois originaire du Dakota du Sud, avec des études supérieures. Et pas endormi, le mec. A deux heures du mat, c'est surprenant. En résumé, un gros con de militaire, sorti de l'Amérique profonde, études payées par l'armée et en bonne forme physique. Mais pas forcément gradé, il ne prend pas assez d'initiative. Je dirai un sous-of parce qu'il a quand même l'habitude de donner des ordres et qu'il n'aime pas être contredit. ça vous suffit, madame.

- Presque, commenta-t-elle. Pour vous, que suggère le fait de vouloir supprimer son accent.

- Il a peut être fait du théâtre. Ou alors, c'est un péquenot qui avait honte de son accent dans la grande ville. Ou tout simplement, un ancien d'un service secret quelconque.

- Nous sommes d'accord, monsieur Gentry. Votre oreille est presque aussi bonne que votre odorat, le complimenta ma mère.

- Et vous, vous être trop bonne avec moi, se vengea Gentry.

- Je sais, vous avez oublié quelques petites choses. D'abord qu'il est manifestement américain. Ensuite, le lac Irvine est assez grand, le fait qu'il ne demande pas où sur le lac, montre qu'il a à sa disposition du matériel de recherche performant. Avec certainement du matériel d'observation nocturne, à cause de l'horaire. Je pencherais pour un hélicoptère. De même, il est basé aux Etats-Unis, à cause de la courte période pour organiser le rendez-vous. J'irai même jusqu'à supposer qu'il doit être dans la région. Puis que son organisation est internationale. Il ne nous a jamais demandé de prendre rendez-vous aux Etats-Unis. Cela ne l'a même pas effleuré que nous puissions choisir un lieu à l'étranger. Je crois que si nous avions demandé le sommet de l'Everest, il aurait tout de même accepté. Seul le délai aurait changé. Je vous passe quelques autres petits détails sans importance. Sur ce, messieurs, il se fait tard et je me sens un peu lasse. Bonne nuit.

Elle se leva, altière et hautaine et remonta à son appartement sans nous regarder. Nous laissant, Gentry et moi, bouche bée et mon père hilare.

- Bonne nuit, dit mon père en sortant à son tour.

Gentry et moi étions toujours béats.

Chapitre 21

Ma mère partit le lendemain. Sans vouloir me dire pourquoi. Mon père était au courant, mais lui aussi ne voulut rien me dire. La seule chose qu'il accepta de partager avec moi, c'était qu'il m'accompagnerait au rendez-vous.

Elle partit en saluant Gentry, lui disant que c'était probablement la dernière fois qu'ils se voyaient et qu'elle avait été agréablement surpris par cette rencontre. Elle fit preuve d'une grande politesse.

Papa et moi, passâmes les deux jours à préparer la rencontre.

Gentry passa nous voir pour nous donner des nouvelles de Saul. Quelqu'un l'avait croisé à l'aéroport, et l'on avait retrouvé son cadavre dans les toilettes du dit aéroport. Il n'avait eu que le temps de signaler la présence de l'individu grâce à son portable. Quand nous lui demandâmes si son message à Bramhan était parti, il nous répondit : "Peut-être". En tout cas, nous n'étions plus en danger, le chasseur avait été rappelé et personne ne savait où.

Puis vint le moment de se dire adieu avec Gentry. Il réitéra ses mises en garde, mais mon père le rassura en expliquant que nous savions exactement ce que nous faisons. Chose que j'étais content d'apprendre. Il y eut peu d'effusion, mais j'avais l'impression de quitter un ami. Je savais que nous ne nous reverrions pas de si tôt. Soit nous serions tués, soit nous partirions directement pour l'Inde, voir Grand-Père.

Mon père fut charmant avec Gentry, le remerciant maintes et maintes fois de l'aide qu'il avait pu nous apportée. Mais, quand Gentry demanda que la famille se porte garante de la promesse que je lui avais faite, mon père répondit que cela allait de soit avec ma mère, mais qu'en ce qui le concernait, il n'était pas un dragon et qu'ainsi, il ne se sentait pas tenu par ma promesse. Il dit cela en souriant, mais Gentry ne sut jamais s'il plaisantait ou pas. Moi non plus d'ailleurs.

Se fut dans une ambiance lourde que nous partîmes au rendez-vous.

J'étais armé d'une nouvelle épée que me fournit papa, plus un pistolet semi-automatique. Lui, s'équipa de sa dague fétiche, d'un fusil à lunette avec vision nocturne et d'une combinaison noire anti-infrarouge.

Nous arrivâmes au lac vers une heure du matin.

Le lac Irvine faisait plusieurs kilomètres carrés, dans une réserve naturelle. Il n'y avait que peu d'habitations autour, principalement des hôtels qui étaient tous du même côté. Le lac était réputé pour la pêche et nous savions qu'à cette heure, il n'y aurait personne car les horaires d'ouverture de la pêche n'était qu'entre six heures et dix-neufs heures.

Nous nous installâmes évidemment dans une zone loin de toute habitation et nécessitant une heure

de marche. Les bords du lac formaient une grève caillouteuse, puis continuaient en forêt peu épaisse. Mon père s'enfonça dans la forêt avec un gros et lourd sac, son fusil et disparut à mes yeux. Moi, je m'installai au bord de l'eau et j'attendis.

A trois heures, j'entendis le bruit d'un hélicoptère. Mais un bruit très diffus. L'hélicoptère était très certainement équipé d'un système de vol silencieux. Ce que nous pensions se confirmait, l'organisation de mon commanditaire était bien équipée.

L'hélicoptère fit quelques tours au-dessus de ma position, puis se stabilisa à mon niveau. Bien que certain que cela ne servait à rien, je faisais de grands signes des bras pour signaler ma présence.

Finalement, l'hélicoptère descendit et sans se poser, trois hommes sautèrent sur la grève. Ensuite, il remonta dans les airs et se mit en vol stationnaire au-dessus de l'eau.

Ils étaient tous en treillis, le plus grand d'entre eux ne semblait pas posséder d'arme, les deux autres tenaient des fusils mitrailleurs et portaient des lunettes de vision nocturne.

Le plus grand s'approcha de moi d'un pas souple et vif. Je pus enfin voir à quoi il ressemblait : il était brun, un visage mince et une puissante mâchoire. Les épaules étaient particulièrement larges et l'homme se déplaçait avec une grande aisance au milieu des cailloux de la grève. Un athlète, sans aucun doute.

- Bonsoir, monsieur, commença-t-il. Avez-vous les documents.

Charmant !

- Evidemment ! Mais d'abord, il faut que vous me parliez un peu de vous, répondis-je sur un ton très calme. Ce que je n'étais absolument pas.

- Je ne suis pas là pour discuter. Déjà que vous n'êtes pas seul et qu'ainsi vous ne respectez pas nos accords. Je vous préviens amicalement que vous jouez avec votre vie et celle de votre compagnon qui est dans la forêt.

Aïe, s'ils avaient repéré mon père alors qu'il avait une combinaison anti-infrarouge, leur matériel était encore plus performant que nous ne le pensions.

J'étais sûr que ma mère était quelque part. Mais je ne savais pas où, et eux non plus. Ce qui nous donnait un gros avantage. Je jetai un œil sur l'hélicoptère : un tireur se tenait sur un des patins de l'appareil et pointait un gros fusil en direction de la forêt.

Bien que ne voyant pas d'oreillette, il était plus que probable que tout ce petit monde était en liaison radio. ça, c'était leur avantage.

- Les informations que j'ai sont importantes, si vous tenez à les avoir, il me faut des indications sur vous. Je veux savoir qui vous êtes. Du moins, si vous faites partie d'une des branches de ma famille, ou d'une organisation du type de celle de monsieur Bramhan.

- Je ne vois pas de quoi vous parlez, répondit le grand escogriffe. Si vous avez les documents, vous me les fournissez immédiatement, insista-t-il.

- Je ne les ai pas, dis-je en souriant et en me préparant au combat.

Le visage de l'homme se figea encore un peu plus :

- Tuez-le, dit-il.

Instantanément des coups de feu partirent de l'hélicoptère en direction de la forêt. Les deux hommes supplémentaires qui étaient au sol s'avancèrent en tirant dans la forêt.

Moi, ce fut moins classique : les yeux de l'homme en face de moi s'allumèrent d'une petite lueur rouge. Un effet spécial très Terminator. Trois longues lames sortirent de ses avant-bras en faisant

"Shnik". C'était une chose très surprenante que de voir sortir ces lames des bras du monsieur. Il me faisait penser à un personnage de Comics bien connu pour sa sauvagerie. Sous la surprise, je reculai sans le vouloir. Avec tout de même le réflexe de sortir ma nouvelle épée, mais pas mon pistolet.

Il s'avança sur moi à une vitesse absolument pas humaine. Il était d'une rapidité prodigieuse. Et je savais de quoi je parlais, étant moi-même doté d'une vitesse surhumaine.

Inquiet, je pris le temps de surveiller un peu ce qui se passait du côté de mon père et à ma grande surprise, je vis que quelqu'un tirait sur les deux hommes, gênant leur progression.

Ensuite, je n'eus plus le temps de m'intéresser à ce qui se passait, j'étais au contact avec mon inconnu et nous nous battions. Il était bon, meilleur de moi. Il me surpassait en technique de combat, en vitesse et en force. J'étais un peu supérieur en agilité, mais pas suffisamment pour avoir l'espoir de le vaincre. Aussi, je dus me contenter d'éviter ses coups de lames en espérant que ma mère ou mon père me porterait secours. J'entendais siffler les lames près de mon corps.

Lors d'une roulade pour éviter un nouveau coup, j'aperçus enfin ma mère, les pieds dans l'eau, en tenue de plongeur, qui tirait sur l'hélicoptère avec un énorme fusil. Le corps d'un homme flottait le ventre à l'air à ses pieds. Je ne savais pas du tout d'où elle pouvait bien venir, ni qui était le cadavre. Mais je n'eus pas trop le temps de m'appesantir sur la question : l'homme revenait sans cesse à la charge, cherchant plus à m'acculer et à me blesser qu'à me tuer. Les informations sur Bramhan les intéressaient effectivement beaucoup pour qu'il ne cherche pas à me tuer.

L'hélicoptère s'éloigna pour se mettre hors de portée de l'arme de maman, et le combat entre l'homme et moi commençait à durer. Je fatiguais et pas lui.

Au moment où je me dis que j'étais foutu, l'homme rompit subitement le combat. Il dit une étrange phrase : "Et merde !" Puis il explosa dans une grande gerbe de flammes. Je fus paralysé par la stupeur, et ne pus rien faire d'autre que le regarder brûler.

Il ne courut pas pour se jeter dans le lac, il ne se mit pas à sautiller partout, il s'écroula simplement sur place, sans autre bruit. La chaleur qui se dégageait du foyer était fantastique. Pour un feu, c'était un feu. Pas du tout normal.

Pendant qu'il brûlait tranquillement, je m'inquiétai du sort de mes parents. Je vis mon père qui se tenait à la lisière des arbres, toujours avec sa combinaison anti-infrarouge. Ma mère avait encore les pieds dans l'eau, et comme moi, elle regardait le corps qui était à ses pieds se consumer dans un énorme feu de joie. Un feu qui brûlait dans l'eau. De temps en temps elle jetait un œil dans les airs, surveillant que l'hélicoptère ne revenait pas.

Au bout de dix minutes, le feu s'éteignit enfin. Il ne restait rien de mon adversaire, même pas les os. Alors que les os ne brûlent pas dans un feu ordinaire, il faut une énorme température pour les réduire en cendre. C'était vraiment très étrange.

Ma mère vint me voir :

- Thermite, dit-elle. Mélangé à du phosphore. Chaleur de plus de 3 000 degrés. Ils ne veulent vraiment pas que l'on retrouve quelque chose d'eux. Avec un peu de chance ton père aura des informations sur les deux autres.

- Où étais-tu ? m'inquiétais-je.

- Dans l'eau. Cela fait bientôt vingt heures que je patauge dans ce lac. J'ai utilisé un sort d'Anaérobiose. L'eau a évité que je me fasse repérer par infrarouge.

- Ah ! Et ton cadavre ?

- Lui, ça ne fait qu'une heure et demie qu'il est ici. J'ai dû l'abattre avant de m'occuper de l'hélicoptère. C'est pourquoi j'ai un peu tardé.

- Une heure et demie, dis-je stupéfait. Mais alors ils nous ont repérés dès notre arrivée.

- Oui, mais j'étais là encore avant eux. Un vrai poisson. Et sans bouteilles. Heureusement que nous pouvons nous fondre dans les ombres, j'étais à une brasse de lui et il n'a pas pu me voir. Il a eu une bonne surprise quand il a voulu vous attaquer, conclut-elle en souriant.

- Ils ne sont pas humains, le mec était beaucoup trop rapide pour ça. En plus, des lames sont sorties de ses bras et ses yeux se sont allumés en rouge.

- Cybernétique. Je ne vois que cela, me répondit-elle placidement.

Cybernétique ? Diable, mais à qui nous étions nous confrontés ? Je ne connaissais personne qui ait atteint un tel niveau technologique.

- Les bleus ? demandai-je.

- Peut-être, mais pas sûr. Je pencherai plutôt pour des humains, de simples humains.

A cet instant, mon père ressortit de la forêt et vint regarder le tas de cendre avec nous.

- Alors ? demanda maman.

- Ils n'ont pas brûlé. Mais pas d'empreintes digitales. Probablement effacées à l'acide. Les mâchoires ont été refaites, leur dentition est absolument parfaite. Le rêve de tout dentiste. Pas de tatouage, pas de cicatrice concluante. De vrais fantômes.

- De la cybernétique ? demandai-je.

Papa me regarda étrangement, puis haussa les épaules.

- Non, pas que je sache. Des humains tout à fait normaux.

- On fait quoi, maintenant ? Il n'y a rien à récupérer.

- On va voir papa, dit ma mère. Ces hommes sont vraiment très étranges, il sera ravi de savoir qu'une organisation inconnue existe, qu'elle a de gros moyens et qu'elle a développé la cybernétique suffisamment pour avoir des soldats à un niveau inquiétant pour des parents dragons

- On laisse les corps là ? m'inquiétai-je.

- Oui, ils ne sont pas identifiables, dit mon père en donnant un coup de pied dans le tas de cendre. Et je préfère partir au plus vite avant que la cavalerie n'arrive. Autrement nous ne tiendront pas le choc, constata-t-il.

- Mais comment as-tu fait pour éviter les tireurs ? lui demandai-je.

Il me sourit. Et ne répondit pas avant de voir qu'il me vexait.

- Dans le sac, j'avais des sortes de petits radiateurs portables. Je les ai installés pour faire croire à un homme. Ils ont tiré sur la mauvaise cible. L'infrarouge, c'est bien... mais pas très précis. Allez !

On y va.

Chapitre 22

La semaine suivante, nous nous retrouvâmes chez Gupta. Nous étions dans un ancien palais de maharadjah, à l'ouest de l'Inde. Une bâtisse superbe, immense, toute en vieille pierre. Nous fûmes accueillis par Rajiv, un père dragon qui était au service personnel de Gupat. Homme silencieux, il nous montra simplement nos chambres et nous dit d'attendre le bon vouloir de Grand-Père. La taille immense, la maigreur absolue et la tête chauve de l'homme poussaient à obéir. Jamais je n'avais vu un homme ressemblant autant à un serpent. Tout dans son attitude, sa façon de se déplacer, sa manière de parler était reptilien.

Nous avions une chambre chacun et interdiction de nous parler ou de circuler dans le palais : il ne fallait pas déranger les nombreux serpents qui baladaient dans la maison. Je reconnus nombre d'entre eux, ils étaient tous venimeux au plus au point. Ma mère regarda papa s'éloigner dans le couloir avec inquiétude, mais bien qu'ils soient mariés, Rajiv fut inflexible. Nous devions attendre et ne pas communiquer.

Ce fut une des semaines les plus ennuyeuses de ma vie. La chambre que j'habitais était grande, mais cela était son seul avantage. Il n'y avait ni eau courante, ni électricité, le lit était grand et confortable, mais la pièce glaciale. Régulièrement, Rajiv m'apportait à manger dans la chambre, toujours sans rien dire. Et ce fut la seule personne que ne vis jamais dans cette demeure. Jamais aucune nouvelle de mes parents.

Finalement, à la fin d'une nouvelle semaine, Rajiv vint me voir dans ma chambre à la tombée de la nuit. Il m'informa que ma mère avait rencontré Grand-Père. Elle était maintenant en mission extérieure pour la famille, sous les ordres directs de Grand-Père, ce qui était un immense honneur.

Je me retins de sauter de joie : je ne savais toujours pas où était mon père. Je ne pus m'empêcher de poser la question. Et Rajiv me rassura : papa n'était pas resté dans la demeure. A peine arrivé, il avait été chassé de la maison et attendait dans une cahute à l'extérieur. Il n'était pas convenable qu'un humain vive dans la même maison que Gupta. Rajiv supposait qu'il avait retrouvé ma mère et qu'ils étaient tous les deux partis ensemble.

Je ne comprenais pas pourquoi je n'en avais pas été informé avant, mais je n'osais rien dire.

Surtout qu'il m'informa que je devais rencontrer Gupta en tête à tête. Il passa un moment à me rappeler les règles de conduites car il avait entendu dire que je n'étais pas un dragon très respectueux des règles. Si jamais je fautais, je pouvais être assuré de ne jamais ressortir d'ici.

Ensuite, il me conduisit dans les sous-sols du palais. Nous nous enfonçâmes profondément en suivant un petit escalier tortueux. Au bout de cet escalier, il ouvrit une lourde porte en bois et me dit

d'entrer. Il attendrait mon retour ici.

Je franchis la porte et me retrouvait dans une grotte très sombre. Seules quelques torches éclairaient le décors. J'entendis une voix sifflante m'appeler.

- Viens, enfant. Prends une torche et suis le bruit.

L'écho déformait les paroles, mais je pouvais ressentir la puissance qui se cachait derrière. Bien que parvenant de loin, la voix semblait prendre naissance tout à côté de moi. Je m'emparais d'une torche accrochée au mur et tendis l'oreille. Je pouvais entendre une sorte de gémissement, comme si quelqu'un souffrait atrocement. Je me mis à suivre le son lugubre.

Je me retrouvais dans un vrai labyrinthe, mais toujours le gémissement me guida.

Finalement, j'arrivais dans une grande pièce plus éclairée. Je vis une sorte d'autel. Et sur cet autel, un homme enchaîné. Il était allongé et son sang dégoulinait de part et d'autre. C'était lui qui émettait le gémissement qui me guidait.

Je sentis une sorte d'odeur de pierre qui dominait celle du sang et dès que je m'avançai dans la salle, j'entendis une sorte de bruissement, comme des écailles frottant les unes contre les autres. Je me retins d'hurler de peur et de m'enfuir en courant de cet antre.

Subitement, une tête reptilienne toute noire apparut au-dessus de ma tête, puis se retira tout aussi brusquement. Elle parut jaillir des ombres créées par les torches. Gupta ! Je savais que le corps n'était pas loin derrière la tête, mais je ne percevais que des ombres mouvantes, fluides comme du mercure.

- Bonjour, enfant, me dit-il de sa voix sifflante.

- Mes respects, Grand-Père.

- Avance donc vers ton cousin qui est allongé là.

J'obtempérais. En m'approchant, je reconnus la personne allongée. Bien qu'il eut semblé vieillir de dix et que la douleur marquait son visage, c'était mon cousin, celui qui m'avait accueilli à Los Angeles. Son corps était empli de son sang qui s'écoulait d'une multitudes de petites blessures. Il me fixa droit dans les yeux, mais je ne vis aucune lueur d'intelligence ou de reconnaissance. Seulement la folie !

- Reconnais-tu cet individu, demanda grand-père.

- Oui.

- Je lui apprends l'honneur, le devoir envers sa famille. Lui m'apprend l'acupuncture. Malheureusement, je n'ai pas d'aiguille, je suis obligé d'utiliser mes griffes. Mais j'apprends vite.

- Je n'en doute pas, Grand-Père, me sentis-je obligé de dire.

- Comprends-tu la leçon, enfant ? me dit la voix dans l'ombre.

- Il a trahi la famille en n'accomplissant pas son devoir de contact. Il m'a trahi en ouvrant la porte à mon ennemi. Il est sans honneur, il mérite le châtement, répondis-je d'une voix un peu chancelante. Je m'effrayai quand j'entendis une brusque agitation dans les ombres et une sorte de sifflement. La tête réapparut brièvement à dix centimètres de mon visage.

- Seul, je suis apte à décider s'il mérite punition. Ce n'est pas à toi de le faire, dit la voix sifflante avec un ton impérieux.

- Oui, Grand-Père. Je comprends. Je m'excuse.

- Bien, tu comprends vite. Maintenant raconte-moi ton échec.

J'accomplis. Je racontais mon histoire de la manière la plus limpide possible, en essayant de ne

pas chercher mes mots ou bafouiller. Je restai debout, en parlant au vide, ma voix résonnant dans l'immense salle, sursautant de temps en temps quand je sentais mon grand-père me frôler.

Cela dura deux bonnes heures, mais, il n'ouvrit jamais la bouche. Il ne posa pas une seule question, ne fit aucun commentaire. Rien, pas un mot. Ce fut une épreuve de parler comme ça, sans interlocuteur autre que le moribond sur l'autel.

Une fois finis mon laïus, j'attendis qu'il accepte de parler ou qu'il me tue sur place.

- Bien, tu as parlé avec le cœur. Tu reconnais avoir échoué dans ton contrat, avoir des lacunes et faire des stupidités, commença lugubrement la voix.

- Cela, normalement, je ne l'accepte pas, reprit-il. Mais j'aime bien ma fille, c'est un bon et fidèle assassin. Elle t'aime aussi. Pour elle qui est mère, et à cause de l'influence néfaste de ton père, tu auras une chance de survie.

- Merci, Grand-Père.

- Tu vas suivre un enseignement d'assassin digne de ce nom. Sans subir l'influence de l'humain. Tu iras dans mon école. Si les professeurs estiment que tes résultats sont satisfaisants, tu vivras. . .sinon, tu mourras. Est-ce bien clair ? fit Gupta en jaillissant brusquement de l'ombre.

Je réussis à ne pas sursauter.

- Merci, Grand-Père, c'est généreux de votre part. Je vous promets que je serai parmi les meilleurs de vos élèves.

- Je l'espère. Pour le bonheur de ma fille, je l'espère. Tu peux partir. Rajiv te conduira à l'école.

Je saluai à la méthode indienne, joignant les mains au-dessus de la tête et sortis de la salle en reculant. Espérant ne pas m'embroncher les pieds.

Au milieu de mon parcours de retour, j'entendis de nouveau la voix sifflante :

- Tu ne m'as pas parlé de ceux qui t'ont aidé. Les êtres magiques qui t'ont sauvé la vie, qui sont-ils ? Je ne savais pas ce que lui savait. Ma mère avait peut-être tout raconté sur les Gremlins. J'avais effectivement dissimulé toutes les informations sur l'organisation de Gentry pendant le conte de mon histoire. J'étais resté dans le vague, parlant simplement de ce qu'ils avaient fait, mais sans plus. Je pouvais mourir pour une promesse faite à un Gremlin, la lie des espèces vivantes.

- Je ne peux pas être plus précis, Grand-Père. J'ai promis sur une dette de vie de ne pas parler d'eux. Si vous estimez que je mérite la mort pour vous avoir caché ces informations, j'attends votre courroux.

Il y eut un long silence, ponctué par un bruyant sifflement. Ce signe d'énervement me fit recroqueviller sur place. Je fermai les yeux et attendis que la mort frappe.

Au lieu de cela j'entendis la voix :

- Tu as encore de l'honneur, enfant. Tu peux continuer ton chemin.

Ouf ! Tout tremblant, je resaluai les ombres et repris ma route vers la surface.

Chapitre 23

Epilogue

Voilà, maintenant, je me retrouve à l'école, je passe mon temps à étudier les parfums et les différentes méthodes d'assassinat. Je suis devenu incollable sur les différents venins de serpents et de leur nocivité. Je connais tous les médicaments, toutes les plantes toxiques, j'apprends à repérer les gens dangereux en me fiant à mon instinct. J'apprends toutes les manières possibles et imaginables pour tuer.

L'école est austère, une simple bâtisse en pierre et la compétition est rude entre les élèves. Je suis l'enfant d'humain. Je suis celui qui a échoué dans son contrat. Je suis le réprouvé.

Mais je suis fier d'une chose, aucun n'ose me le dire en face. A cause de l'enseignement dans les arts martiaux que m'a transmis mon père, je suis le meilleur combattant. A cause d'un humain, à cause de mon père si honni. Et cela, je le trouve très drôle. Je punis tous ceux qui se moquent de moi. Je ne le fais pas en les tuant, ce qui est interdit entre dragon à l'intérieur de l'école, mais en m'assurant que jamais ils n'oublieront que mon instructeur d'arts martiaux est un faible et ridicule humain.

J'ai eu l'opportunité de revoir ma mère quelques courts instants. Elle travaille directement et secrètement pour Gupta, elle doit trouver et contacter les commanditaires de l'assassinat pour leurs proposer nos services. Il semble que Gupta soit certain qu'une telle organisation serait intéressée par les services des meilleurs assassins du monde. tout le monde le sait, Gupta est un grand philanthrope défenseur de la race draconique. Concernant l'organisation mondiale de technomanciens, il ne fit aucun commentaire. Elle croit qu'il n'est tout simplement pas intéressé par eux. Mais je crains qu'elle ne soit aveugle sur beaucoup de points concernant son père. Comme beaucoup d'enfants envers leurs parents.

Elle est heureuse que je sois encore en vie et attend avec impatience que je sorte brillamment de l'école pour partir avec eux, elle et mon père, à la recherche de cette fameuse organisation. Puis, elle dû repartir à sa mission, je ne la vis pas plus d'une heure. Elle était seulement contente que je sois en vie, non déclaré comme rebelle et que je suive facilement les cours de l'école. Dans cet ordre de préférence je crois bien. Elle restait avant tout une fidèle de Gupta.

Voilà, je suis devenu effectivement un des meilleurs élèves et mes chances de survie sont bonnes. Mais je m'ennuie profondément. Ce que j'apprends, je ne l'aime plus. Je ne trouve plus aucun intérêt dans l'apprentissage de la meilleure façon d'éliminer son prochain, ni dans les différentes méthodes

d'infiltration des bâtiments ou les nombreux poisons existants avec leurs méthodes de diffusion. Maintenant, le soir sur ma paille, je rêve de monter mon propre restaurant et de vivre enfin une vie d'humain, d'abandonner cette vie sans but de dragon. Avant, je m'ennuyais car je n'avais pas de but, maintenant je m'ennuie car je l'ai trouvé et que je ne peux pas l'atteindre. Tous les soirs, je m'endors en rêvant à une vie meilleure : la vie d'un simple humain.

Chapitre 24

Addenda de moi-même.

Voilà cette chose est finie.

Pour ceux qui l'ont lue, il se pourrait que certaines zones demandent des explications. En voici quelques-unes.

- Tout d'abord, vous l'aurez compris, ce roman s'inscrit complètement dans l'optique du site. Certains de ses éléments, vous ne les trouverez nulle part ailleurs que sur le site d'Hopitalpsy.

- Si mon précédent roman n'était pas situé temporellement, celui-ci a lieu à la période où la poche de mana constituée par Quetzacoatl en Amazonie est active et commence à déborder. Les technomanciens ont déjà en service le satellite Monitor permettant de repérer la mana sur terre (cf. La Vérité est ici) (en espérant que vous n'avez pas fait un scénario qui empêche la mise en orbite de ce satellite, et que vous avez joué ou que vous jouerez Jeu de Piste)

- Pourquoi les bleus interviennent-ils à un moment donné alors qu'à priori, ils ne sont au courant de rien ? Après la tentative d'assassinat au restaurant, la M&D est au courant que l'on attend à la vie du second dans la hiérarchie de l'entreprise. Evidemment, ils ne le crient pas sur les toits, mais un homme important est au courant : Melrose Pendergast.

C'est lui qui prévient secrètement Athabaska de la tentative d'assassinat et lui demandera d'enquêter. Il restera peu précis, mais les bleus se mettront à rechercher et vouloir arrêter un dragon noir ayant un contrat sur Los Angeles.

Mais pourquoi Pendergast avertit-il Athabaska ? C'est simple et politique, nous savons que Pendergast est avant tout un chercheur. A la limite, s'il pouvait se passer d'éliminer les dragons pour ses recherches, cela lui irait très bien. Evidemment Pendergast connaît Bramhan et l'apprécie.

Il pense, à juste titre, que si Bramhan est éliminé, Kathleen n'aura plus de contre-poids dans l'entreprise. Effectivement, elle, c'est une folle furieuse et si elle se retrouvait à la tête, toute-puissante, de l'entreprise, il y a un fort risque de dérapage et d'emballement de la société. Chose que Pendergast ne souhaite pas.

C'est d'ailleurs suite à cette intervention des bleus que des soupçons de fuite au sein de l'entreprise se confirmeront. Pendergast préférera fuir et prendra son indépendance avant que la foudre ne s'abatte sur lui. (cf. Humains et la Magie - Organisations technomanciennes : Pendergast + la nouvelle : "Une journée classique chez Melrose" + Livre de Base et extensions.)

- Qui sont Alice et Evelyn ? Dans le principe, vous trouverez les caractéristiques d'Alice (les mêmes

que celles d'Evelyn, je ne me suis pas cassé la tête) dans le scénario du livre de base (je sais que les noms sont étranges, mais voyez ça avec les auteurs). En fait, comme ils le disent eux-même, je les vois comme des Etres Divins : des anges gardiens. Ou si vous préférez, j'avais pensé à Castor et Pollux de la mythologie grecque, ou à de quelconques dieux gardiens. Je ne sais en fait pas vraiment. Certes, ils sont un peu plus puissants que l'être divin moyen, mais ils baignent littéralement dans la mana à force de fréquenter les laboratoires. (cf. Humains et la Magie - Etres Divins + Livre de Base)

- Qu'est Saul ? Vous devez l'avoir deviner ! Si le personnage n'est pas de moi, je me suis permis de l'interpréter dans le contexte du site et d'essayer de le relier de façon cohérente à ce que nous avons déjà fait.

Ce n'est pas un Vampire Seigneur, mais un vampire infecté quand il était encore humain (pour information Saul est le nom d'un roi guerrier, un peu agressif et jaloux de la religion juive, je crois). Je vous laisse chercher quel est le mélange et l'être magique de base de Saul, mais je crois que je le dis dans le texte. Il est en phase légende et a donc au moins huit siècles. (cf. Etres magique - Vampires + le Rapport détaillé sur les êtres magiques + Livre de Base).

- Les cybernétisés de la fin sont bien sûr la Cure. Ils ont enfin décidé d'agir et de faire jouer les dragons contre les technomanciens en espérant en retirer les marrons du feu (informations sur les technomanciens et tensions supplémentaire entre les deux groupes). C'est l'opération Ping-Pong. (cf. Humains et la Magie – La Cure + Histoires courtes – Ambiance de la Cure).

- Les gardes de Bramhan à l'air si étrange sont bien sûr des Ephémères (cf. Livre de base + extensions).

- L'Abattoir n'est pas le lieu de localisation habituelle de l'équipe du Labo de la M&D à Los Angeles. Mais un laboratoire d'expérience du projet de recherche sur la Réalité Virtuelle de la M&D. Ce n'est qu'un labo secondaire (qui en profite pour faire du repérage de créature) et qui, au lieu d'étudier le pilotage d'un ordinateur par la pensée, étudie la branche dérivée du pilotage de la pensée par un ordinateur.(cf. Technologie)